MARIE ANTOINETTE

DRAME

EN CINQ ACTES, AVEC PROLOGUE ET ÉPILOGUE

ÉCRIT EXPRESSÉMENT

POUR

MADAME ADÉLAIDE RISTORI

PAR

PAUL GIACOMETTI

Prologue .... Année 1786	Acte III. .... Année 1792
Acte I. .... Année 1789	Acte IV. } .... Année 1793
Acte II. .... Année 1791	Act V. }
Epilogue .... Année 1793	





FLORENCE
IMPRIMERIE DE M. RICCI ET C.
1869.

MARIE ANTOINETTE

DRAME

EN CINQ ACTES, AVEC PROLOGUE ET ÉPILOGUE

PERSONNAGES

Marie Antoinette, Reine de France	ADELAIDE RISTORI
Madame Elisabeth, soeur du Roi.	*M. Pompili-Trirelli*
Madame Royale.	*Luigia Glech*
La Princesse Marie Carignan de Lamballe. . .	*Emilia Porrini*
Madame Campan, femme de chambre de la Reine.	*Ernesta Pecchioli*
Rosalie, femme de service au Temple	*Cesira Grisanti*
Première Poissarde	*C. Grisanti*
Deuxième Poissarde	*Marietta Bergonzoni*
Troisième Poissarde	*Annetta Buti*
Le Roi Louis XVI	*Giacomo Glech*
Le Général Lafayette	*Carlo Borisi*
Le Dauphin	*Graziosa Glech*
Chrétien Lamoignon de Malesberbes	*Alessandro Grisanti*
Monsieur, Comte de Provence, frère du Roi . .	*Lodovico Mancini*
Santerre, Général de la Garde nationale . . .	*Giulio Buti*
Le Comte Honoré de Mirabeau, député	*A. Grisanti*
Le président de l'Assembléo legistative	*A. Pompili*
Caron de Beaumarchais	*Napoleone Mozzidolfi*
Simon, officier municipal	*L. Mancini*
Le Duc de Brissac, colonel des Gardes	*Giuseppe Bussotti*
Cléry, premier valet de chambre du Roi . . .	*G. M. Borghi*
Calonne, contrôleur général	*Giuseppe Rossotti*
Garat, ministre de la justice.	*Niccola Mirelli*
Desbuttes } officiers aux Gardes	*E. Pecchioli*
Varicourt }	*N. N.*
L'abbé Edgeworth de Firmont	*N. Mozzidolfi*
Le secrétaire du comité du Salut Public . . .	*Onorato Mariani*
Lebeau, geôlier	*G. Rossotti*
Un officier de Gendarmerie	*Girolamo Romagnoli*
Henri Samson, bourreau	*Federico Verzura*

...tés, Dames, Gentilshommes, Gardes, Grenadiers, Sans-culottes, Poissardes, Soldats, Huissiers, Municipaux et Gendarmes.

MARIE ANTOINETTE

PROLOGUE

ANNO 1786.

Gran Gabinetto di conversazione. Alla destra degli attori, gli appartamenti della regina, a sinistra quelli del re.

SCENA I.

Il Ministro Cristiano di Malesherbes siede presso un tavolino coperto di giornali, che egli va sfogliando distrattamente. Il Generale Gilberto di Lafayette in piedi presso il tavolo.

LAF. (*Vestito da generale degli Stati Uniti*). E voi credete, signor ministro di Malesherbes, che il re non abbia approvata la mia toeletta al pranzo di corte?

MAL. (*Sorridendo e guardandolo*). Eh? credo di no, signor marchese di Lafayette.

LAF. Può darsi. Ricordo infatti che al mio ritorno d'America, essendomi presentato a Versailles con questa divisa di generale degli Stati Uniti, fui ricevuto a corte, interrogato, encomiato....

MAL. (*c. s.*) Ed esiliato.

LAF. Precisamente — al castello di Noailles, presso mia moglie; e credo per farmi scontare l'entusiasmo cavalleresco, che attraverso di mille ostacoli, mi aveva trasportato a Filadelfia, nella tenda di Giorgio Washington, per offrire alla causa della indipendenza americana la spada di un giovane marchese di venti anni.

MAL. Sì; ad una causa, che un po' più tardi il gabinetto di Versailles fu spinto ad abbracciare.

LAF. Motivo per cui venni richiamato e ricevei il reggimento Dragoni reali. In se-

LA SCÈNE SE PASSE EN 1786.

Salon de conversation — A droite les appartements de la Reine; ceux du Roi à gauche.

SCÈNE I.

Le Ministre Chrétien de Malesherbes assis près d'une table couverte de journaux qu'il feuillette avec distraction. Le Général Gilbert de Lafayette debout près de la table.

LAF. (*En uniforme de Général des États-Unis*). Donc, Monsieur le Ministre de Malesherbes, vous ne croyez pas que ma toilette au diner de la Cour ait obtenu l'approbation du Roi?

MAL. (*Il le regarde en souriant*). Non, pas précisément, Monsieur le Marquis de Lafayette.

LAF. C'est possible. Je me rappelle qu'en effet, à mon retour d'Amérique, lorsque je me présentai à Versailles dans cet uniforme de Général des États-Unis, je fus reçu à la Cour, interrogé, complimenté...

MAL. (*même jeu*). Et exilé.

LAF. Exactement; au château de Noailles, près de ma femme; pour me faire expier sans doute l'enthousiasme chevaleresque qui m'avait conduit à Philadelphie, dans la tente de Georges Washington et qui avait consacré ma jeune épée de Marquis de vingt ans à la cause de l'indépendance américaine.

MAL. Cause qu'un peu plus tard le cabinet de Versailles fut entraîné à épouser.

LAF. Oui et cela me valut mon rappel et le commandement du Royal-Dragon. Depuis,

guito, anche perchè tutto diventa abitudine, a questo mondo non si badò più gran fatto nè alla mia divisa repubblicana, nè all'ordine di Cincinnato nè al pendaglio — poco monarchico — della mia spada.

MAL. (*Alzandosi*). Ma in oggi tutto è possibile. Confessiamolo. Noi francesi viviamo presentemente in un'atmosfera fittizia, galvanizzata, impossibile..... ma ci viviamo, cullandoci fra le illusioni del presente, senza darci alcun pensiero dell'avvenire, di quella forza arcana, operosa, che va sfasciando il vecchio mondo.

LAF. Per esempio?

MAL. Per esempio c'è in noi una specie di vertigine.

LAF. Oh? vi prendono le vertigini signor ministro?

MAL. Eh! giusto! è il secolo che le ha, caro marchese — è la corte! — Secolo strano! mentre noi filosofi ci affatichiamo alla conquista del vero, altri crede alla comunicazione degli uomini cogli spiriti, alla infallibilità degli oracoli sonnambuli. Si parla di democrazia fra i nobili, di filosofia nei balli, di morale ne'galanti ritrovi. Ma vi ebbe più magnificenza a Versailles e meno potere. Un sorriso di Alambert, di Diderot si preferisce al cordone di S. Luigi.

LAF. Si sa!

MAL. Ma sentite. I prelati brogliano ministeri, gli abati scrivono novelle oscene...

LAF. E le monache le leggono.

MAL. E infine che cosa si applaude ad una corte, dove solamente venti anni fa, non si applaudivano che le baldracche reali? Le sentenze del Bruto e del Maometto?

LAF. Egregiamente per bacco!

MAL. Qual tela ordina il re per Versailles al Tiziano della Francia, a Giacomo David? non già una venere ignuda.

LAF. Eh! questa l'avrebbe ordinata Luigi XV. Il nipote gli avrà commessa, piuttosto, una Madonna.

MAL. Niente affatto! Bruto che condanna alla morte i figli per salvare la repubblica.

LAF. Nulla di meglio!

MAL. E che cosa si rappresenterà questa sera al piccolo Trianon della regina?

LAF. Ah! ciò vale molto di più. *Il matrimonio* di Beumarchais che ha rivoluzionata Parigi.

MAL. Sì, signore! questo terribile rimbalzo dell'opinione pubblica, della razza conquistata contro la conquistatrice. E chi farà Rosina? la contessa che guarda sospirosa al paggio giovinetto? che è lì per cadere? e più tardi cadrà? la regina.

LAF. Sì, Maria Antonietta che i malevoli credono già caduta.

MAL. Sventuratamente! E chi sarà il fendatario? il padrone beffato dal fante! il conte d'Artois fratello del re! ed il fante? Figaro mo? lo stesso Caron di Beaumar-

comme en somme on s'habitue à tout dans ce monde, on ne faisait plus guère attention à mon uniforme républicain, à mon ordre de Cincinnatus ni au ceinturon, peu monarchique, de mon épée.

MAL. Sans doute, mais de nos jours tout est possible. Avouons-le; notre atmosphère à nous autres Français, est aujourd'hui factice, galvanisée, impossible... Nous y vivons pourtant, bercés dans les illusions du présent, sans souci de l'avenir ni de cette force mystérieuse, infatigable, qui va désorganisant le vieux monde.

LAF. Comme par exemple?

MAL. Eh bien! par exemple il y a en nous une sorte de vertige.

LAF. Comment! Monsieur le Ministre, il vous prend le vertige!

MAL. A moi! oui, tout juste! c'est au siècle cher Marquis, c'est à la Cour! siècle étrange! pendant que nous, les philosophes, nous, nous épuisons à la recherche de la vérité, le monde croit au commerce des esprits, à l'infaillibilité des somnambules. On parle démocratie chez les nobles, philosophie au bal, morale dans les boudoirs. Jamais Versailles ne vit plus de magnificence et moins de force. Un sourire de D'Alembert ou de Diderot a plus de prix que le cordon de Saint Louis.

LAF. Et qui en doute?

MAL. Ce n'est pas tout; les prélats font et défont les ministères; les abbés écrivent des romans obscènes...

LAF. Et les religieuses les lisent.

MAL. Enfin qu' applaudit-on à la Cour, à cette Cour qui, il y a vingt ans à peine, n'avait d'applaudissements que pour les favorites du Roi? Les maximes de Mahomet et de Brutus.

LAF. Très bien, morbleu!

MAL. Quel tableau le Roi commande-t-il pour Versailles au Titien de la France, à Jacques David? Une Vénus toute nue, peut-être?

LAF. Louis XV n'y aurait pas manqué; mais son petit-fils a préféré sans doute une Madonne.

MAL. Vous n'y êtes pas; Brutus condamnant ses fils à la mort pour sauver la République.

LAF. Parfait!

MAL. Et ce soir quelle est la pièce que l'on joue au petit Trianon de la Reine?

LAF. Ah! ceci est plus fort! Le *Mariage* de Beaumarchais qui a révolutionné tout Paris.

MAL. Oui, Monsieur; cette terrible révolte de l'opinion publique, de la race conquise contre les conquérants. Et qui est-ce qui joue Rosine? la comtesse qui soupire en caressant de l'œil le jeune page, la comtesse sur le point de faillir et qui tantôt faillira? La Reine.

LAF. Oui, Marie-Antoinette dont les médisants prétendent qu'elle a failli déjà.

MAL. Malheureusement! Et qui est-ce qui joue le grand seigneur? le noble maître dupé par son valet? — Le Comte d'Artois, frère du Roi. Et le valet? Figaro, enfin? —

chais, orologiajo, citaredo, mercante, senza avi, senza famiglia.... senza padrone !.... Ma uno domanderebbe se si fa da celia o da vero !

LAF. Ebbene ! tutto ciò significa che il filosofo Malesherbes ha ragione : che tutti dormono e sognano alla vigilia di un terribile svegliarsi ; che da questo caos sta per emergere un nuovo mondo.

MAL. Ma — e il *fiat* chi lo pronunzierà ?

LAF. Non già Dio, questa volta.... credo che io abbia già pronunziato l'America.... e la Francia ne ha sentito l'eco.

MAL. Forse !

SCENA II.

Carlo de Calonne ed i suddetti. Calonne dal gabinetto della regina.

MAL. Ebbene, signor controllore generale, dove avete lasciata la regina ?

CAL. Nel suo gabinetto di studio. Voi non immaginereste, signori, che cosa stia facendo l'augusta figlia di Maria Teresa.

LAF. Probabilmente ciò, che dopo il pranzo, si degnano di fare anche i sovrani — la digestione.

CAL. La regina di Francia sta recitando la parte di Rosina a Caron di Beaumarchais, il quale ha l'impertinenza d'insegnargliela.

LAF. Sciocco ! insegnare la commedia alle regine !

MAL. E voi verrete al Trianon, signor di Calonne ?

CAL. Eh ! chi sa !

LAF. Non vi piace Figaro ?... o vi fa paura ?

CAL. (*Serio*). Mi fa ribrezzo.

LAF. Oh ?

CAL. E di questo sentimento mi appello all'ex-guarda sigilli, signor Malesherbes, che aveva apposto il veto, per la recita al teatro francese di quest'opera licenziosa e di cattivo gusto.

LAF. Ripetuta per settantaquattro sere

CAL. Ma sì ! dopo due proibizioni ed una lettera di sigillo del buon re Luigi che se ne era scandalizzato. Ma è proprio così, signor marchese ! un orologiajo, un mercante che viene a farci nè più nè meno questa domanda « che cosa avete fatto signori, per godere di tanti privilegi, se non darvi la pena di nascere ? ».

LAF. Eh ! il difficile sta nella risposta ! Ma allora perchè si è accordata a Figaro la cittadinanza al Trianon ?

CAL. Eh ! perchè il principe Stanislao, monsignor conte di Provenza, al quale giova mostrarsi popolare amico dei letterati, ha sorpresa, messa in orgasmo la cognata.... e Madama Antonietta è sì facile a lasciarsi

Caron de Beaumarchais en personne; Beaumarchais l'horloger, le harpiste, le trafiquant, sans aïeux, sans famille, sans patron!... En vérité c'est à se demander si tout cela se fait pour rire ou pour tout de bon!

LAF. La morale de tout cela, voulez-vous la savoir? Eh bien! le philosophe Malesherbes a raison, ils dorment tous et rêvent à la veille d'un terrible réveil; de tout ce cahos va naître un nouveau monde.

MAL. Mais et le *fiat lux*, qui le prononcera?

LAF. Dieu non, pour sûr, cette fois-ci... à mon sens l'Amérique l'a déjà prononcé... et la France en a entendu l'écho.

MAL. Peut être!

SCÈNE II.

Les précédents et Charles de Calonne. Calonne sort des appartements de la Reine.

MAL. Eh bien! Monsieur le contrôleur général, où avez-vous laissé la Reine?

CAL. Dans son cabinet de travail. Vous n'imaginez guère, Messieurs, ce qu'est en train de faire l'auguste fille de Marie-Thérèse.

LAF. Probablement, ce que les souverains eux-mêmes daignent faire après diner — la digestion.

CAL. La Reine de France répète le rôle de Rosine devant Caron de Beaumarchais, qui a l'impertinence de le lui enseigner.

LAF. Le fat! enseigner la comédie à la Reine!

MAL. Et vous viendrez au Trianon, Monsieur de Calonne?

CAL. Eh! qui le sait?

LAF. Figaro vous déplait-il par hasard?... ou bien vous fait-il peur?

CAL. Il me fait horreur.

LAF. Oh!

CAL. Et de ce sentiment je ne veux pour juge que Son Excellence le Garde des Sceaux, Monsieur de Malesherbes, qui jadis opposa son veto à ce que cette œuvre licencieuse et de mauvais goût fût jouée sur le théâtre français.

LAF. Où elle a obtenu soixante-quatorze représentations.

CAL. Oui, apres deux prohibitions et une lettre de cachet du bon roi Louis, qui s'en était scandalisé. Ainsi va le monde, Monsieur le Marquis! et voilà un horloger, un trafiquant qui vient nous faire ni plus ni moins que cette demande: « Qu'avez-vous fait, Messieurs les nobles, pour mériter tant de privilèges, sauf vous donner la peine de naître. »

LAF. Eh! le difficile est de répondre! Mais alors, pourquoi accorder à Figaro, droit de cité au Trianon?

CAL. Pourquoi? Parce que le prince Stanislas, Monseigneur le Comte de Provence, qui a intérêt à se mettre bien avec les gens de lettres, a circonvenu, fanatisé sa belle-sœur... et sa Majesté est si accessible

sedurre dai cognati quando si tratta di commedie, di musica, di giuochi, di feste...

LAF. Ma il signor di Calonne che è ministro, poteva....

CAL. Distorgliela? spoetizzarla? turbare l'azzurro de'suoi begli occhi? riempirli di lacrime?

LAF Come? la regina piange?

CAL. Sì, Maria Antonietta piange, quando si ha l'imprudenza di contradirla.

MAL. Ma voi....

CAL. io me ne guardo bene; questo spettava al mio predecessore, al ginevrino Neker, vera cifra permanente, che sempre la spaventava collo spauracchio del *deficet*.

MAL. Però se il deficet esisteva....

CAL. Cospetto! lo so io che lo ereditato! una bagattella di 548 milioni.... Quanto a me mi piace di tener lieta, distratta la regina, perchè temo l'influenza che potrebbe acquistare sull'animo debolissimo del re, temo il risvegliarsi della lionessa, signori! — Il resto mi appartiene. L'Assemblea dei Notabili, che noi ci decideremo a convocare, come ai tempi di Richelieu, sanerà le piaghe dello Stato.

LAF. (*Con enfasi*). Io per me convocherei addirittura un assemblea nazionale.

CAL. (*Sorpreso ed indignato*). Che? voi proporreste la convocazione degli Stati Generali?

LAF. Eh! anche meglio di ciò signore!

MAL (*Guar. a destra*). Silenzio, la regina!

SCENA III.

Maria Antonietta, Madama Elisabetta, la principessa Maria di Lamballe, dame della regina, tutte in abito di gala. Il Duca Luigi di Brissac, colonnello delle guardie del corpo, i cavalieri Deshuttes e Varicourt ufficiali. Caron di Beaumarchais e detti.

ANT. (*A Caron*) Ah! ah!... per poeta satirico voi mi adulate troppo. Signori, (*A Malesherbes e Lafayette*), vi presentiamo Caron di Beaumarchais. (*Dice a questi*). Il ministro Malesherbes, ed il marchese Gilberto di Lafayette.... colonnello dei nostri dragoni reali. (*Marcando le ultime parole relative alla divisa indossata da Lafayette*).

BEAU. (*Inchinandosi*). Avevo già l'onore di conoscere la firma del ministro Malesherbes.... quanto al marchese di Lafayette, credo che ci siamo conosciuti alla Virginia.

LAF. Non mi pare....

BEAU. Avrete veduto per lo meno, i miei tremila biglietti di visita.... voglio dire i tremila fucili da me spediti agli americani.

LAF. Ah! sì, quelli li ho veduti o gl'inglesi li hanno sentiti.

aux séductions de ses beaux-frères, quand il s'agit de comédies, de musique, de jeux, de fêtes..

LAF. Mais Monsieur de Calonne, qui est Ministro, pouvait...

CAL. Oui, la dissuader? lui enlever ses illusions? ternir l'azurde ses beaux yeux?... faire couler ses larmes?

LAF. Eh quoi! la Reine pleure!

CAL. Oui, elle pleure, quand on a l'imprudence de la contrarier.

MAL. Mais, vous...

CAL. Moi! Je m'en garde bien; c'était l'affaire de mon prédécesseur le Génevois Necker, vrai homme Chiffre, qui l'effrayait sans cesse avec son épouvantail du *déficit*.

MAL. Mais enfin, si le déficit existait...

CAL. Je le crois bien qu' il existait! J'en sais quelque chose, moi qui en ai hérité! une bagatelle de 548 millions... Mais pourtant mon système à moi est de tenir la Reine occupée par des plaisirs et des distractions. Ce que je redoute, c'est l'influence qu'elle pourrait prendre sur l'âme faible du roi. Je crains par dessus tout que la lionne ne se réveille, Messieurs! Pour le reste, nous avons le temps et l'Assemblée des notables, que nous nous deciderons à convoquer, comme au temps de Richelieu, guérira les plaies de l'Etat.

LAF. (*très marqué*) A votre place, je convoquerais tout net une assemblée nationale.

CAL. (*Surpris et indigné*) Quoi! vous osez proposer la convocation des Etats Généraux!

LAF. Oui et mieux encore, Monsieur!

MAL. (*Regard. à droite.*) Silence, la Reine.

SCÈNE III.

Marie-Antoinette, Madame Elisabeth, la Princesse Marie de Lamballe, dame d'honneur de la Reine, toutes en habit de gala. Le Duc Louis de Brissac, colonel des gardes. Les chevaliers Deshuttes et Varicourt, officiers. Caron de Beaumarchais et les précédents.

ANT. (*à Caron.*) Ah! Ah! pour un poète satirique, vous êtes trop flatteur. Messieurs, (*à Malesherbes et à Lafayette*) nous vous présentons Caron de Beaumarchais. (*à ce dernier*). Monsieur le Garde des Sceaux Malesherbes, et le Marquis Gilbert de Lafayette, colonel de nos dragons *royaux*. (*Appuyant sur le dernier mot avec une allusion marquée à l'uniforme républicain de Lafayette*).

BEAU. (*s'inclinant.*) J'ai déjà eu l'honneur de faire connaissance avec la signature de M. le Ministre Malesherbes. Quant à M. le Marquis de Lafayette, nos relations datent, je crois, de la Virginie,..

LAF. Je ne pense pas...

BEAU. Vous avez vu du moins mes trois mille cartes de visite... Je veux dire les trois mille fusils que j'ai expédiés aux américains.

LAF. Ah! pour ceux-là, je les ai vus et les anglais les ont sentis.

Ant. (*A Beaumarchais*). No fate anche di queste signor Caron?

Beau. E delle peggiori, Maestà! ma spero che non sarà stato un delitto più grave di quello del Figaro.

Ant. No, senza dubbio, perchè noi non abbiamo spedito solamente dei fucili in America, ma le artiglierie ed i vascelli del re.... (*Guardando Lafayette*). Non è egli vero signor colonnello dei dragoni reali?

Elis. Sorella, voi lo tormentate quel povero marchese.

Ant. (*Piano*) Mi ci diverto. (*Forte*) Credo signor duca di Brissac, che ci foste anche voi sopra uno di que'vascelli.

Duc. Sì, madama la regina, e con ben molti gentiluomini. Là noi abbiamo sparso il nostro nobile sangue per l'indipendenza di un popolo generoso... ma (*Guardando Lafayette*) siamo ritornati francesi, devoti alla monarchia di Enrico IV., e pronti a morire per il re e per l'augusta nostra sovrana.

Ant. (*Guardando essa pure Lafayette*). Eh! non tutti però... (*Vedendo che Lafayette vuol parlare non ce lo permette*). Ma lasciamo stare la politica, che quest'oggi non c'entra. Ah! per me vi rinunzio ben volentieri e ci rinunzierei per sempre... quantunque si vada spargendo... ah! ab! ditelo voi, sorella Elisabetta.

Elis. (*Con dispiacere*). Ah! sì, una vera calunnia, o signori: la estrema bontà, l'animo tenerissimo del re mio fratello lascia supporre che la regina vi eserciti una grande influenza, un dominio quasi assoluto.

Ant. Ah! ah!... io che ripongo ogni mia felicità, a non parlar mai di affari di stato, che quando quel benedetto signor Necker mi vi costringeva, io mi ci annojavo, non ci capivo nulla, mi sentivo ad opprimere... perchè lo... già si sa!... io sono come le farfalle, le rondini... ho bisogno di aria, di libertà, di voli... o di fiori! Non è così, mia cara principessa di Lamballe?

Lam. Eh! sì; per un anima semplice, espansiva, affettuosa come la vostra, ci vogliono i giardini di Saint Cloud, la masseria del piccolo villaggio do mugnai al Trianon.

Ant. E la musica... oh! la musica, sotto a quei boschetti olezzanti, che sembrano disegnati dalla mano di Gesner... la levata del sole, i rosei tramonti, le notti stellate!... E qui a Versailles poi, lo riunioni intime, quasi direi di famiglia... il Faraone... oh questo sì!... non già il Tric-trac, che piace al re... ma non mi diverte... il ballo mascherato... oh il ballo sì, perchè è moto, rapimento, abbandono... ma sopra tutto, diciamolo piano, che non mi sentano certe dame... soprattutto, senza etichetta! Oh l'etichetta di Versailles... permettete che io dica, signori, forma la mia disperazione!... Ah! torniamo, torniamo a parlare del nostro famoso Figaro di questa sera.

Ant. (*à Beaumarchais.*) Ah! vous faites aussi de ces coups-là, Monsieur Caron?

Beau. Et de pires encore, Votre Majesté! J'ose espérer que ce n'est pas à vos yeux un délit plus grave que mon Figaro.

Ant. Non, sans contredit; car nous avons expédié en Amérique, non seulement des fusils, mais encore l'artillerie et les vaisseaux du Roi... (*Regardant Lafayette.*) n'est-ce-pas, Monsieur le Colonel du Royal Dragon?

Elis. Ma sœur, vous le mettez au supplice, ce pauvre Marquis!

Ant. (*à part*). Cela m'amuse. (*Haut*). Je crois, Monsieur de Brissac, que vous y étiez aussi, sur un de ces vaisseaux.

Duc. Oui, Votre Majesté, et avec bon nombre de vos meilleurs gentilshommes. Là nous avons versé notre sang pour l'indépendance d'un peuple généreux... mais (*regardant Lafayette*) nous sommes revenus français, dévoués à la monarchie d'Henri IV et prêts à mourir pour notre Roi et notre auguste Souveraine.

Ant. (*regardant aussi Lafayette*). Tous? ce n'est pas sûr. (*Voyant que Lafayette veut parler, elle l'interrompt*). Mais laissons de côté la politique; aujourd'hui, ce n'est pas son jour. Ah! que pour ma part j'y renoncerais volontiers et pour toujours!... bien que l'on ose prétendre... ah! ah! dites-le donc vous, Elisabeth, ma chère sœur.

Elis. (*avec chagrin*). Ah! oui, une véritable calomnie, Messieurs: l'extrême bonté, le cœur si tendre du Roi mon frère ont donné lieu de supposer que la Reine exerce sur lui une grande influence, un empire presque absolu.

Ant. Ah! Ah! moi qui mets tout mon bonheur à ne jamais parler des affaires d'Etat! moi qui forcée de le faire par ce bienheureux M. Necker, je trouvais le plus ennuyeux du monde! je n'y comprenais rien; je me sentais étouffer... car à moi... vous le savez bien... comme aux papillons... aux hirondelles — ce qu'il me faut c'est l'air, la liberté, les ailes... et les fleurs! n'est-ce pas là vérité, ma chère Lamballe.

Lamb. Oh! oui; pour une âme simple, expansive, affectueuse, comme la vôtre, ô ma Reine, il faut les jardins de Saint-Cloud et la métairie du petit moulin du Trianon.

Ant. Et la musique... oh! la musique, sous ces bosquets embaumés, qui semblent dessinés par la main de Gesner... le lever du soleil; les teintes rosées du crépuscule les nuits resplendissantes d'étoiles!... Et ici à Versailles les soirées intimes... en famille... le Pharaon... oh!... pour cela oui!... pas le Tric-trac, par exemple; il plaît au Roi, mais il m'ennuie... et le bal masqué! ah! le bal! c'est le mouvement, l'abandon, l'ivresse de l'âme... mais surtout, disons-le bien bas, de peur que certaines oreilles ne nous entendent, oh! surtout, pas d'étiquette. L'étiquette de Versailles, voyez-vous, Messieurs, c'est mon désespoir!... ah! revenons, revenons bien vite à notre illustre Figaro, à la représentation de ce soir.

ELIS. Sì, sì...
LAM. Sì, sì.
ANT. (*A Beaumarchais*). Voi sarete ben contento, Signor di Beaumarchais, della rivincita che noi vi accordiamo al Trianon.

BEAU. Una rivincita?
CAL. E come no, signor Caron, se contro una lettera di sigillo del re, avevate protestato con quelle festose parole.
BEAU. Ah non le ricordo.
CAL. Per bacco! nella sala dell'opera de Menus Plaisirs, gremita di spettatori colpita dall'improvvisa proibizione del re, mentre già si alzava la tela, voi urlaste; signori, *il Matrimonio di Figaro*, sarà rappresentato, fosse pure nel tempio di Nostra Signora!

BEAU. E sono stato profeta io... non è forse il Trianon il tempio di nostra signora! (*Inchinandosi alla regina*).
ANT. (*Sorridendo*). Ah! il tempio?
BEAU. Così ora il signor ministro di Malesherbes sarà persuaso dell'innocenza del Figaro.
MAL. Al contrario; credo anzi che abbia sull'anima settantaquattro peccati di più... e questo del Trianon sarà il settantacinquesimo, — ed il più mortale.
BEAU. Per me invece credo che il successo del Trianon eclisserà quello del teatro francese e torno ad assicurare la reale attrice, che sotto l'acconciatura della contessa Rosina, farà impallidire l'astro di madamigella di Saint Val.
ANT. Io? (*Con un sorriso che nasconde la compiacenza dell'amor proprio*) Eh! via...
TUTTI. (*Meno Malesherbes e Lafayette*). Oh! certo, certo!
LAF. (*Piano a Malesherbes*). Come sono graziosi gli echi a corte!
ANT. No, amiche; signori, non mi adulate come il signor di Beaumarchais... Ohimè! se fosse la Rosina del Barbier di Siviglia...

LAM. Oh in quella sera V. M. fu veramente inimitabile...
ANT. Ma era un altra cosa... e poi la musica mi dava un po' di aiuto... Ricordate, signori, la famosa arietta castigliana?... la serenata Spagnuola?
LAM. Perchè V. M. non ci fa il regalo di ripetercela ora? La Baronessa di Brézé potrà accompagnarla.

ANT. Ben volentieri se vi può piacere. (*La si pone a cantare*).
BEAU. Ah! ecco l'augusta allieva del celebre Gluck.
ANT. Sì, sì... ma che serve? la contessa Rosina non canta...
ELIS. Eppure, cara sorella, voi sarete piena di grazia, di sentimento...

ANT. Eh! no, voi piuttosto riescirete la più amabile Susanna di questo mondo... (*Alla Lamballe*). E voi cara principessa Maria, sarete un adorabile Cherubino.

ELI. Oui, oui.
LAM. Oui, oui.
ANT. (*à Beaumarchais*). Monsieur de Beaumarchais, vous voilà bien content, je l'espère, de la revanche que nous vous accordons ce soir au Trianon.
BEAU. La revanche?
CAL. Eh! oui, M. Caron avez-vous oublié la plaisanterie par laquelle vous protestâtes contre la lettre de cachet du Roi?
BEAU. Je ne me la rappelle plus.
CAL. Comment donc! Dans la salle des Menus-Plaisirs au milieu d'une foule de spectateurs que frappait à l'improviste la prohibition du Roi, quand déjà se levait le rideau, ne vous êtes-vous pas écrié: « Messieurs, le *mariage de Figaro* sera représenté, fût-ce dans le temple de Notre Dame? »
BEAU. Eh bien! j'ai été prophète; le Trianon n'est-il pas le temple de notre Dame! (*s'inclinant devant la reine.*)
ANT. (*souriant*) Ah! le temple?
BEAU. Maintenant j'ose espérer que M. de Malesherbes est persuadé de l'innocence de Figaro.
MAL. Tout au contraire. Je crois qu'il a sur la conscience soixante-quatorze péchés de plus... et celui du Trianon sera le soixante-quinzième et le plus mortel de tous.
BEAU. Pour ma part, je pense au contraire que le succès du Trianon éclipsera celui du Théâtre français et j'ose assurer de nouveau à la royale actrice que, sous le costume de la Comtesse Rosine, elle fera pâlir l'astre de Mademoiselle de Saint-Val.
ANT. Moi! (*avec le sourire de l'amour-propre flatté.*) Ah! par exemple!
TOUS. (*Sauf Malesherbes et Lafayette*). Certainement, certainement.
LAF. (*Bas à Malesherbes.*) Avec quelle grâce répètent les échos de Cour!
ANT. Non, chères amies; non, Messieurs, ne me flattez pas comme Monsieur de Beaumarchais... Ah! s'il s'agissait de la Rosine du Barbier de Séville...
LAM. Oh! ce soir-là Votre Majesté fut vraiment inimitable...
ANT. Oui, mais c'était tout autre chose... et puis la musique me soutenait un peu... Vous rappelez-vous, Messieurs, le fameux air castillan?...la sérénade espagnole?
LAMB. Votre Majesté ne voudrait-elle pas être assez bonne pour nous le faire entendre? La Baronne de Brézé pourrait l'accompagner.
ANT. Bien volontiers, si cela peut vous faire plaisir (*Ant. chante*).
BEAU. Oh! voilà bien l'auguste élève du célèbre Gluck.
ANT. Bien, bien, mais qu'importe? La Comtesse Rosine ne chante pas.
ELIS. Non chère sœur, mais vous n'en serez pas moins pleine de grâce, de sentiment...
ANT. Eh! non, c'est vous plutôt qui ferez la plus aimable Susanne du monde... (*A madame de Lamballe*). Et vous, chère Princesse Marie, vous serez un adorable Chérubin.

Laf. Oh! davvero, un bel paggio che desolerà le dame... e farà dolirare i gentiluomini.

Ant. Guardatevi, signor colonnello di dragoni reali!

Laf. E via con questi dragoni!

Lam. Voi lo vedete, signor di Caron, qui s'impara da voi ad adulare.

Beau. Prego la principessa a persuadersi, che io non sono venuto a corte... per insegnare certe cose.

Mal. Eh! signor Caron, non è solamente a corte che si trovano gli adulatori!

Duc. Ce ne sono anche al teatro francese!

Cal. Anche tra i filosofi; quello di Ferney, per esempio, non veniva a corte, eppure ha adulato Caron di Beaumarchais.

Ant. Oh! che ha detto il signor di Voltaire?

Cal. Ecco, maestà... « Beaumarcais, vero Arlecchino... selvaggio che atterra tutta una pattuglia di gentiluomini ».

Beau. Certamente che avrebbero potuto dire con maggiore sincerità. — Vero gentiluomo che atterra tutta una pattuglia di arlecchini.

Ant. Voi gentiluomo?

Cal. Caron!... Oh! a proposito! mi dimenticavo... se S. M. lo permette, io ho un favore da chiedere all'artefice... Compiacetevi di osservare, il mio oriolo di Ferney che mi si è sconcertato...

Beau. (*Che comprende la botta*). Vi prevengo, signore, che la mia mano si è fatta così tremula....

Cal. (*Insistendo*) Eh! via....

Beau. (*Prende l'orologio e lo lascia cadere*). Io ve lo aveva detto. (*Tutti si guardarono sorpresi, chi dall'audacia, chi dallo spirito e della burla di Caron*). Il vostro oriolo, per altro, non è sconcertato, o va beno.

Ant. E come si fa a non ridere? io non ne posso più.

Elis. Frenatevi.

Cal. Signor Caron, è questo un'insulto pel quale, frattanto, mi appello alla regina.

Ant. Ah! sì.... Ah! ah!

Cal. Rido V. Maestà?

Ant. Perdonate signor de Calonne, ma quando non si possiedo molto spirito, non si deve nemmeno avere la imprudenza di provocare quello degli altri. Io potrei benissimo ordinare alle mie guardie del corpo di condurre alla Bastiglia Beaumarchais ma non già Figaro che ci occorre questa sera al Trianon. Domani dunque.

Beau. V. Maestà è troppo buona.... ma del resto il signor de Calonne ha ragione. Io non sono gentiluomo, non sono cortigiano, non sono abate, non favorito, non finanziere.... sono niente — cioè tutto, son cittadino!

Laf. Oh! sur ma foi, un beau page qui fera le désespoir des dames et... rendra fou les gentils hommes.

Ant. Garde à vous, Monsieur le Colonel du Royal-Dragon!

Laf. Par grâce, Votre Majesté, laissez en paix ces pauvres dragons!

Lam. Vous le voyez, Monsieur Caron, on apprend de vous ici à faire des compliments.

Beau. Je prie Madame la Princesse de vouloir bien se persuader que je ne suis pas venu à la Cour avec la prétention d'enseigner... certaines choses.

Mal. Eh! Monsieur Caron, ce n'est pas à la Cour seulement que se trouvent les flatteurs!

Duc. Il y en a aussi au Théâtre Français.

Cal. Et jusque parmi les philosophes; le patriarche de Ferney, par exemple, ne venait pas à la Cour et pourtant il a flatté Caron de Beaumarchais.

Ant. Oh! qu'a dit M. de Voltaire?

Cal. Voici, Votre Majesté — « Beaumarchais, véritable Arlequin... sauvage qui « jette par terre toute une patrouille de « gentilshommes. »

Beau. Certainement il eût pu dire avec plus de sincérité — Véritable gentilhomme qui jette par terre toute une patrouille d'arlequins.

Ant. Vous, gentilhomme?...

Cal. Caron!... Oh! à propos, j'oubliais... avec la permission de Votre Majesté, j'aurais un service à demander à l'ouvrier... ayez l'obligeance de raccomoder ma montre de Ferney, qui s'est dérangée.

Beau. (*Comprenant l'ironie*). Je vous préviens, Monsieur, que depuis quelque temps ma main tremble à un point...

Cal. (*Insistant*). Allons donc...

Beau. (*prenant la montre et la laissant tomber*). Je vous l'avais bien dit. (*Tous se regardent surpris de l'audace, de l'esprit et des ressources de Caron*). Du reste votre montre n'est nullement dérangée et marche bien.

Ant. Comment faire pour ne pas rire! ma foi, je n'en puis plus.

Elis. Contenez-vous, de grâce.

Cal. Monsieur Caron, ceci est une insulte dont, pour le moment, j'en appelle à la Reine.

Ant. Ah! oui... Ah! ah!

Cal. Cela fait rire Votre Majesté?

Ant. Pardon, Monsieur de Calonne, mais dans les combats d'esprit, qui n'est pas sûr de triompher, ne doit pas provoquer les autres. Je pourrais bien ordonner à mes gardes de conduire à la Bastille Beaumarchais, mais point Figaro, dont nous avons besoin ce soir au Trianon. Donc attendez à demain.

Beau. Votre Majesté est trop bonne. Mais du reste M. de Calonne a raison. Je ne suis ni gentilhomme, ni courtisan, ni abbé, ni favori, ni financier... je ne suis rien... ou plutot tout... un citoyen.

Duc. E un titolo nuovo codesto?
Laf. Che in Francia, signor duca, farà dimenticare i nostri.
Ant. Lo crede il colonnello dei dragoni reali?
Laf. Se V. M. lo comanda, io andrò a domandarglielo. (*S'inchina per uscire*).

Ant. Io parlo col signor marchese di Lafayette.
Laf. Perdono, Maestà: l'osservazione fatta dal marchese di Lafayette indicava abbastanza che egli credevasi il generale di una repubblica... vostra alleata.
Ant. Sì, gli Stati Uniti, sono bene nostri alleati.... ma il signor duca di Brissac ha detto, per altro, che i nostri gentiluomini erano ritornati francesi dalle guerre di America.
Duc. (*Marcato*). I veri gentiluomini!
Laf. Domando mille perdoni. Il repubblicano Lafayette ha fatto per la Francia e poi re qualche cosa di più del duca di Brissac, colonnello delle guardie reali. Quando nel suo campo di Montmòut gli giunse l'avviso, che gl'inglesi stavano per invadere le frontiere della Francia, egli, Lafayette, scrisse a Giorgio Washington, che non gli era più permesso di combattere per la libertà di un popolo straniero, quando la patria reclamava il suo braccio e ritornò per morire francese e cavaliere. Ma il repubblicano aveva già fatto qualche cosa di più, anche per la regina.
Ant. Per me?
Laf. Sì; perchè allorquando Lord Carlisle osò mettere in dubbio la sincerità delle vostre simpatie per l'America, accusando, in nome del ministro Pitt, l'ipocrisia del gabinetto di Versailles, io gli mandai un cartello di sfida, e questa spada donatami dal Congresso, fu da me consacrata a sostenere in uno steccato cavalleresco l'onore della regina.
Ant. Voi avete fatto questo?
Laf. Sì, Maestà.
Ant. Siete un buon cavaliere.... ma vi prego a mutar divisa.
Laf. Sotto qualunque divisa, batterà ugualmente il cuore di Lafayette.
Ant. (*Gli porge la mano con uno di quei sorrisi storici che incantavano; Lafayette la bacia e si alza*).
Beau. Umh!.... la sarebbe bella che il repubblicano....
Ant. Ebbene, signor generale, noi vi presentiamo due valorosi ufficiali (*indicando Deshuttes e Varicourt*) cavalieri di S. Luigi, che da questa mattina hanno preso servizio nelle nostre guardie del corpo, i signori Dechuttes e Varicourt. Appartengono entrambi a due famiglie che ci hanno reso molti servigi.... non è così principessa Maria?
Lam. Oh! sì! due nobili e sventurate famiglie.
Ant. L'uno non ha più che una madre assai vecchia, l'altro due sorelle giovanette.... sicchè noi gli abbiamo presi sotto la nostra protezione.

Duc. Voilà un titre de date bien récente,
Laf. Qui en France, Monsieur le Duc! fera oublier les nôtres.
Ant. Est-ce que c'est l'opinion du Colonel du Royal-Dragon?
Laf. Si Votre Majesté l'ordonne, je vais aller le lui demander. (*Il s'incline comme pour sortir*).
Ant. C'est au Marquis de Lafayette que j'adresse ma question.
Laf. Pardon, Votre Majesté, l'observation faite par le Marquis de Lafayette indiquait assez clairement qu'il parlait ici, comme Général d'une République... votre alliée.
Ant. Oui, les États-Unis sont en effet nos alliés; mais le Duc de Brissac a déjà dit que nos gentilhommes étaient revenus français de leur expédition en Amérique.

Duc. (*marqué*). Les vrais gentils hommes!
Laf. Mille pardons, encore une fois; le républicain Lafayette a fait pour la France et pour le Roi quelque chose que n'a pas fait M. le Duc de Brissac, Colonel des gardes. Lorsqu'à son camp de Monmouth, l'avis lui parvint que les anglais étaient sur le point d'envahir la France, Lafayette écrivit à Georges Washington, qu'il ne lui était plus permis de combattre pour la liberté d'un autre peuple, du moment où sa patrie réclamait son bras, et il revint affronter la mort d'un chevalier français. Mais le républicain avait déjà fait plus, personnellement pour la Reine.
Ant. Pour moi!
Laf. Oui, quand Lord Carlisle osa mettre en doute la sincérité de votre sympathie pour l'Amérique et au nom du Ministère Pitt, accusa le cabinet français d'hypocrisie, je lui envoyai un cartel; et cette épée, qui m'avait été donnée par le Congres, je l'employai à soutenir en combat singulier l'honneur de ma Reine.

Ant. Vous avez fait cela?
Laf. Oui, Votre Majesté!
Ant. Vous êtes un loyal chevalier... mais, je vous en prie, changez d'uniforme.
Laf. Quel que soit l'uniforme, c'est le même cœur, Madame, qui battra dessous.
Ant. (*Elle lui tend la main avec un de ces sourires enchanteurs, qui sont devenus historiques. Lafayette la baise et se relève*).
Beau. Hum! Il serait curieux que le républicain...
Ant. Eh bien! M. le Général, nous vous présentons deux valeureux officiers, (*désignant Deshuttes et Varicourt*) chevaliers de Saint Louis, qui depuis ce matin ont pris service dans notre garde, Messieurs Deshuttes et Varicourt. Ils appartiennent l'un et l'autre à des familles qui nous ont rendu de grands services... n'est-ce pas, Princesse Marie?
Lam. Oh! oui; deux familles nobles et infortunées.
Ant. L'un n'a plus qu'une mère fort âgée, l'autre deux sœurs toutes jeunes... de sorte que nous les avons pris sous notre protection.

LAF. (*Stendendo la mano agli ufficiali*). Vuol dire ch'essi la meritano.

DESH. No, generale, speriamo di renderceno degni in avvenire, consacrando la nostra vita al servizio di S. M.

VAR. Noi moriremo in difesa della regina e degli augusti suoi figli. (*Piega il ginocchio*).

ANT. Alzatevi. (*Gajamente*). Spero, signori, che questo giorno non abbia mai da venire.

SCENA IV.

Monsignor conte di Provenza ed i suddetti.

ANT. Che c'è, monsignor conte di Provenza?

ELIS. Voi siete agitato, caro fratello?

LAM. Non ci spaventate, principe Stanislao.

PROV. Eh! io vorrei fare tutt'altra cosa che spaventare gli angeli, bella Maria.... ma mi vedete inquieto, perchè due temporali, due spiriti maligni sono entrati nel gabinetto del re.

CAL. E chi sono questi due spiriti maligni?

PROV. Non lo indovinate, cognata? e voi neppure sorella?.... il duca di la Vauguyon, il nostro carissimo, e nojosissimo precettore, e il vecchio amico del Delfino nostro padre, il marchese de Muy, ex-ministro, ex-gesuita.... quegli nientemeno, signor Caron, che una volta dovendo condurre il re di Danimarca, nostro ospite, a veder tutto, lo abbandonò alla porta del teatro, perchè la religione non gli permetteva di entrare.

BEAU. Oh che brav'uomo!

PROV. Io convengo che voi siete un po'furfante, signor Caron....

BEAU. Eh! perchè vorrei far fortuna!

PROV. Ma è inutile! si congiura contro di voi, sempre contro di voi....

ELIS. Che volete dire?

ANT. Ma supponete, monsignore?

PROV. Che il re ne faccia una delle sue.... lo temo proprio?

LAM. Non già sospendere la rappresentazione....

ANT. A quest'ora?

PROV. (*Stringendosi nelle spalle*). Ma!....

BEAU. Allora andrò a dormire alla Bastiglia.

LAF. Via, non è possibile.

BEAU. Eh! ai Menus-Plaisirs fu possibile!

MAL. Ma la ragione?

PROV. (*c. s.*) Eh!

DUC. Ora poi sarebbe tardi assolutamente.

CAL. Eh! meglio tardi che mai.

ANT. (*Con istizza*). Oh! signor de Calonne! sarebbe la maggiore delle imprudenze.

PROV. Io per me confesso che ne sarei desolato, perchè già si sa, sono io che ho consigliata la recita del Figaro al Trianon della regina, un po'per essermi dichiarato il Mecenate di questo Orazio.... ma molto

LAF. (*offrant la main aux officiers*). C'est dire qu'ils en sont dignes.

DESH. Non, Général, mais nous espérons la mériter à l'avenir en consacrant nos jours au service de Sa Majesté.

VAR. Nous sommes prêts à mourir pour défendre la Reine et ses augustes enfants. (*Il plie le genou*).

ANT. Relevez-vous. (*Gaiement*). J'espère bien, Messieurs, que ce jour ne luira jamais.

SCÈNE IV.

Monsieur, Comte de Provence, et les précédents.

ANT. Qu'y a-t-il, Monseigneur le Comte de Provence?

ELIS. Vous semblez tout agité, mon frère.

LAM. Ne nous effrayez pas, Prince Stanislas.

PROV. Eh! belle Marie, l'effroi est le dernier sentiment que je voudrais inspirer aux anges... mais, si vous me voyez inquiet, c'est que j'ai vu entrer chez le Roi, deux fléaux, deux esprits malins.

CAL. Et qui sont ces esprits?

PROV. Vous ne le devinez pas, belle-sœur? ni vous non plus, Elisabeth?... Le Duc de la Vauguyon, notre bien-aimé et fort ennuyeux précepteur, avec le vieil ami du Dauphin, notre père, le Marquis de Muy, ex-ministre, ex-jésuite... celui-là même, M. Caron, qui chargé de faire voir tout Paris à notre hôte, le roi de Danemark, le laissa à la porte du théâtre, parce que la religion ne lui permettait pas d'y entrer.

BEAU. Oh! le bon homme!

PROV. Vous êtes légèrement taré, Monsieur Caron, il faut en convenir...

BEAU. Eh! pourquoi? parce que je veux faire fortune!

PROV. Peine inutile! c'est contre vous que l'on conspire, toujours contre vous...

ELIS. Que voulez-vous dire?

ANT. Comment! supposez-vons, Monsieur?...

PROV. Que le Roi fasse un de ses coups de tête? C'est positivement ce que je crains.

LAMB. Non pas pourtant celui de suspendre la représentation...

ANT. A cette heure?

PROV. (*haussant les épaules*). Mais!...

BEAU. Alors j'irai dormir à la Bastille.

LAF. Allons donc! ce n'est pas possible.

BEAU. Eh! ce fut possible aux Menus-Plaisirs.

MAL. Mais la raison?

PROV. (*Même jeu*). Eh!

DUC. Pourtant à cette heure il est absolument trop tard.

CAL. Il vaut mieux tard que jamais.

ANT. (*Avec dépit*). Oh! Monsieur de Calonne, ce serait la pire des imprudences.

PROV. J'avoue pour moi que j'en serais désolé; tout le monde sait que c'est de moi qu'est venu le conseil de représenter Figaro au Trianon de la Reine, un peu parce que je me suis fait le Mécène de cet Horace...

più per emendare un primo fallo, per popolarizzare la corte.... ma se il re non vuole lasciarsi popolarizzare, la monarchia priva di aiuto morale, infine si perderà.... lo l'ho sempre detto, ripetuto.... Ma voi (*Alla regina*) sorella, conoscete meglio di me l'animo buono, pieghevole, ondeggiante del re.... Sapete chi è Vauguyon!

ANT. Lo so!

PROV. Chi è de Muy.... tutto è possibile!.... Oh! sarebbe un vero peccato! Pensate un po'sorella! io mi recai al vostro bel Trianon.... ed è già invaso dal fiore della nobiltà.... e non vi mancano giornalisti, poeti, letterati.... E la prima volta, che si permette a chi non appartiene alla famiglia reale, di penetrare in que'boschetti incantati.... Ah! una sospensione adesso sarebbe un vero scandalo!

ANT. Oh! Dio!

ELIS. Ma dunque?

PROV. Dunque per iscongiurare la procella, bisogna affrettarsi, partire.... (*A Maria Antonietta*), le carrozze sono pronte.... lo ho già mandato le vostre dame, le vostre cameriste e perfino madama Berten ed il vostro parrucchiere Leonard.

ANT. Ma, e nostro fratello d'Artois?

PROV. Oh egli sta già componendo la sua ricca toeletta di Almaviva.... (*A Caron*). Vi raccomando, signor Figaro, di non strapazzarlo tanto.

BEAU. Non dubiti, monsignore.... farò pianino.

ANT. (*Rimessa in umore*). Andiamo dunque.... voi verrete signor generale Lafayette?

LAF. Potrei mancare?

BEAU. Generale, al conte d'Essex fu tagliata la testa.

ANT. Presto, Susanna, su mio bel Cherubino... al Trianon. (*Avendo presa la mano portale da monsignore si muove per uscire con tutto il seguito*).

SCENA V.

Il signor Clery indi Luigi XVI e detti.

CLE. Viene S. M. il re. (*Tutti si fermano meravigliati*).

PROV. Oh!

ANT. Il re?

LUI. (*Di gala. Si scorge in lui il turbamento di un uomo debole sotto l'impressione di una lotta che viene dall'aver sostenuta*). Miei signori, concedeteci, di restare per alcuni momenti colla regina.

ANT. Ma sire, siamo aspettati al Trianon.

LUI. C'è tempo, madama. (*A tutti gli altri*). Andate, signori,.... e che nessuno di voi, nessuno della corte si rechi al Trianon, se non sia prima partita la regina.

PROV. L'aspettavo! ma per altro sire....

LUI. Per altro, noi preghiamo il nostro amato fratello a volere ubbidire.... almeno

mais beaucoup pour corriger une première faute, pour populariser la Cour... mais si le Roi ne veut pas se laisser rendre populaire, la monarchie privée de force morale, se perdra à la fin. Je l'ai toujours dit, je le répète... Mais vous, (*à la Reine*) ma sœur, vous connaissez mieux que moi l'âme bonne, flexible, indécise du Roi... vous savez qui est La Vaugnyon!

ANT. Je le sais.

PROV. Qui est de Muy... tout est possible!... Oh! ce serait vraiment dommage! Pensez un peu, ma sœur! Je viens de votre beau Trianon .. il est déjà tout envahi par la noblesse... il n'y manque ni journalistes, ni poètes, ni gens de lettres... c'est la première fois qu'il est donné à d'autres qu'aux membres de la famille royale de pénétrer dans ces bosquets enchanteurs. Oh! une suspension serait maintenant un véritable scandale!

ANT. Mon Dieu!

ELIS. Eh bien donc?

PROV. Donc pour conjurer la tempête, il faut se dépêcher, partir à l'instant. (*A Marie Antoinette*). Les carrosses sont prêts... j'ai déjà fait partir vos dames d'atour, vos femmes de chambre et jusqu'à madame Bertin et votre perruquier Léonard.

ANT. Mais notre frère d'Artois?

PROV. Oh! il est en train d'essayer son riche costume d'Almaviva. (*A Caron*). Je vous recommande, Monsieur Figaro, de ne pas le mener si durement.

BEAU. N'en doutez pas Monsieur; je mettrai des gants.

ANT. (*redevenue de bonne humeur*). En avant donc... vous venez avec nous, Monsieur le Général Lafayette?

LAF. Pourrais-je y manquer?

BEAU. Général, le Comte d'Essex eut la tête tranchée.

ANT. Vite, Susanne, leste, mon beau Chérubin... au Trianon. (*Elle prend la main que lui présente Monsieur et va pour sortir avec toute la suite*).

SCÈNE V,

M. Cléry, puis Louis XVI et les précédents.

CLÉ. S. M. le Roi. (*Tout le monde s'arrête surpris*).

PROV. Oh!

ANT. Le Roi!

LOU. (*Costume de gala. Sa physionomie exprime le trouble d'un homme faible qui vient de soutenir une lutte*). Messieurs, veuillez pour quelques instants nous laisser seul avec la Reine.

ANT. Sire, nous sommes attendus au Trianon.

LOU. Rien ne presse, Madame. (*Aux autres*). Allez, Messieurs, et qu'aucun d'entre vous, que personne de la Cour ne se rende au Trianon, avant que la Reine ne soit partie.

PROV. C'est ce que j'attendais; mais pourtant, Sire...

LOU. Pourtant, mon frère, nous vous prions de vouloir bien nous obéir, au moins

per questa volta. (*Tutti s'inchinano ed escono*).

Prov. Se mal.... resistete. (*Esce*).

Ant. Ebbene, sire? voi mi sembrate inquieto.

Lui. Lo sono infatti. Devo domandarvi una grazia.

Ant. (*Sorpresa*). Il re di Francia mi domanda una grazia?

Lui. No — è l'amico che la chiede a Maria Antonietta.

Ant. Or bene che mi chiede l'amico?

Lui. Di non recarvi questa sera al Trianon.

Ant. Ma come è possibile? sospendere la rappresentazione?.... ora?.... Ma V. M. non ricorda ciò che avvenne a Menus-Plaisirs?

Lui. La sala dell'opera non è il piccolo Trianon della regina. Di grazia, non vi inquietate, madama — ascoltatemi. Voi sapete che io mi sono sempre mostrato contrario a simili passatempi, perchè mi sembrava di ricordarmi; che una volta, un semplice gentiluomo, si sarebbe disonorato trasformandosi in un commediante, anche nella parte più riposta de'suoi appartamenti.

Ant. Ed io credo, sire, che uno de'vostri gloriosi antenati Luigi XIV, fosse qualche cosa più di un gentiluomo; so che una delle vostre avole, la duchessa di Borgogna, il Delfino suo sposo ed i principi del sangue, si trasformavano appunto in commedianti, nell'appartamento di madama di Maintenon.... Tali costumanze, per lo meno, io non le ho recate di Vienna, come qualche altra.... che la Francia non mi vuol perdonare.... io ve le trovai, sire!

Lui. Eh! i bei tempi di Luigi XIV non sono già i nostri, amica mia! Allora chi osava di gettare lo sguardo nei segreti del talamo reale? di cercare la donna, nella regina? Guai!.... ma oggi!.... Oh! non è per me che mi vedete inquieto.... io lo sono per voi.

Ant. Per me?

Lui. Sì, madama. Finchè le rappresentazioni si facevano fra noi.... senza pubblico!.... Ma adesso?.... questa sera!.... E dunque il conte di Provenza nostro fratello, che s'incaricò degl'inviti?

Ant. Sì, il principe.

Lui. Ma! Lo credete voi sincero?

Ant. Non mi sono mai permessa un dubbio sulla insincerità di monsignore vostro fratello. Io l'ho sempre creduto un amico leale della regina.

Lui. Eh! finchè la regina non era anche madre del Delfino....

Ant. Sire! Vi sono cose che è meglio ignorare! Ma infine, perchè V. M. si è degnata di permettere la recita del Figaro?

Lui. Perchè... perchè questo Figaro che non è ne anche un capo d'opera... per quanto ne dica l'Augusto di Versailles... (*Alludendo a monsignore*) era divenuto

pour cette fois. (*Tout le monde s'incline et sort*).

Prov. (*Bas à la Reine*). Si par hasard... résistez. (*Il sort*).

Ant. Eh bien! Sire, vous paraissez inquiet.

Lou. Je le suis réellement. J'ai une faveur à vous demander.

Ant. (*Avec surprise*). Le Roi de France me demande une faveur?

Lou. Non c'est l'ami qui la demande à Marie-Antoinette.

Ant. Voyons alors, que veut l'ami?

Lou. Que vous n'alliez pas ce soir au Trianon.

Ant. Mais est-ce possible? Suspendre la représentation?... à cette heure? Votre Majesté a-t-elle oublié ce qui s'est passé aux Menus-Plaisirs?

Lou. La salle de l'Opéra n'est pas le petit Trianon de la Reine. De grâce, Madame, ne vous irritez pas — écoutez-moi. Vous le savez, j'ai toujours été contraire à ces divertissements. Je croyais me rappeler qu'autrefois, un simple gentilhomme, se serait cru déshonoré en se métamorphosant en comédien dans la partie la plus secrète de ses appartements.

Ant. Et moi, Sire, je crois que l'un de vos aïeux, Louis XIV, était plus qu'un gentilhomme; je sais qu'une de vos aïeules, la Duchesse de Bourgogne, le Dauphin son époux et les princes du sang se métamorphosaient précisément en comédiens dans les appartements de Madame de Maintenon. — Ces habitudes du moins, je ne les ai pas apportées de Vienne, comme quelques autres.., que la France ne veut pas me pardonner... je les ai trouvées ici, Sire.

Lou. Eh! chère amie, les beaux jours de Louis XIV ne sont plus! Qui eût osé alors profaner de son regard les secrets de la chambre royale? mais aujourd'hui... Oh! ce n'est pas pour moi que je m'inquiète... c'est pour vous.

Ant. Pour moi?

Lou. Oui, Madame. Tant que les représentations avaient lieu entre nous... loin du public!... mais aujourd'hui... ce soir... c'est notre frère, le Comte de Provence, qui a pris sur lui de faire les invitations, n'est-ce pas?

Ant. Oui, c'est le Prince.

Lou. Vous croyez donc à sa sincérité?

Ant. Je ne me suis jamais permis un doute sur la loyauté de Monsieur votre frère. j'ai toujours vu en lui un ami sincère de la Reine.

Lou. Eh! tant que la Reine n'a pas été la mère du Dauphin...

Ant. Sire, il y a des choses qu'il vaut mieux ne pas savoir. Mais enfin pourquoi Votre Majesté a-t-elle daigné permettre la représentation du Figaro.

Lou. Porquoi? parce que ce Figaro, qui n'est pas même un chef-d'œuvre... quoiqu'en dise l'Auguste de Versailles... (*Allusion à Monsieur*) était devenu tellement à la

tanto di moda... perchè auche voi, madama, foste della cospirazione, per istrapparmi quel fatalissimo sì!

Ant. Della cospirazione?... ebbene sì; ma perdonate, sire, non già per la smania di recitare una commedia di più, giacchè non vorrei, che V. M. mi stimasse più frivola di quello che sono... ma per far dimenticare con questa rappresentazione a corte, la vostra lettera di sigillo, cho era sembrato un atto tiranno... talchè, poco mancò che il popolo non fabbricasse davvero per Beaumarchais, un teatro nel coro di Nostra Signora. Avevate vietato alla commedia l'onore della rappresentazione, per lasciar godere all'autore la popolarità di Voltaire, che sdegnaste ricevere a corte, perchè all'indomani egli avesse la compiacenza di ricevere in casa sua tutta Parigi. Ora farete sospendere, per la seconda volta, la rappresentazione del Figaro, e domani Beaumarchais sarà portato in trionfo.

Lui. Eh! forse! Ma se voi sapeste, madama!

Ant. Io indovino, sire! potrei anche ripetervi le cose che sono venuti a dirvi, il duca di la Vauguyon ed il Signor de Muy.

Lui. No; vi accerto che conoscendole, sareste meno tranquilla.

Ant. E che mai di terribile sono venuti a dirvi questi miei buoni amici?

Lui. Mi hanno informato delle voci maligne che già si vanno spargendo sulla rappresentazione del Figaro.

Ant. Oh?... così presto?

Lui. Mi hanno recato una satira...

Ant. Eh! non è poi una novità... se fosse più spiritosa delle altre almeno.

Lui. Più avvelenata!

Ant. Non dubiti. V. M. io porto sempre con me il contravveleno.

Lui. Ohimè! quale madama:

Ant. Il disprezzo. Vorreste favorirmela, amico mio?

Lui. L'ho lacerata come è di mio costume, senza terminarne la lettura, perchè... Ma non posso già lacerare quelle che circolano per Parigi, e che saranno lette avidamente.

Ant. Ah! Oh! oh! oh!

Lui. Voi ridete?

Ant. Sì, rido. (*Fra se dolorosamente*). Ah! non come pocanzi... no!

Lui. Eppure, madama, se non si vuole rispettare la pubblica opinione, bisogna almeno temerla.

Ant. Ed io la temevo, sire! I primi tratti della calunnia mi fecero sgorgare ben molte lagrime dagli occhi... ma adesso ci sono assuefatta... ne rido!

Lui. Ah madama!

Ant. E come potrei fare io per imporre rispetto alla calunnia? por disarmarla? che partito dovrei prendere? indicatemelo, a mico, perchè in quanto a me li ho esauriti tutti. Ho voluto mettere un freno al lusso eccessivo, col preferire le mussoline inglesi alle stoffe, ai velluti e mi accusarono di

mode... parce que vous-même, Madame, vous vous êtes mise de la conspiration, pour m'arracher ce malheureux oui.

Ant. De la conspiration?... Eh bien! oui, mais permettez, Sire, non point par la manie de jouer un rôle de plus; — je ne veux pas que Votre Majesté me prenne pour plus frivole que je ne le suis, — mais pour faire oublier par cette représentation votre lettre de cachet qui a paru un acte de tyrannie... au point que le peuple a failli improviser réellement un théâtre pour Beaumarchais, jusque dans le chœur de Notre Dame. En refusant à la comédie l'honneur de la représentation, vous aviez donné à l'auteur la popularité de Voltaire, qui, lui aussi, pour s'être vu fermer dédaigneusement les portes de la Cour, eut le plaisir d'ouvrir le lendemain les siennes à tout Paris. Ce soir, faites suspendre pour la seconde fois la représentation de Figaro, et domain Beaumarchais sera porté en triomphe.

Lou. Eh! peut-être! Mais si vous saviez, Madame!

Ant. Je devine, Sire; je pourrais vous répéter ce que sont venus vous dire Messieurs de la Vauguyon et de Muy.

Lou. Non, je vous certifie que, si vous le saviez, vous seriez moins tranquille.

Ant. Et qu'ont pu vous dire de si terrible ces sincères amis?

Lou. Ils m'ont informé des bruits malins qui courent sur la représentation du Figaro.

Ant. Oh, déjà!

Lou. Ils m'ont apporté une satire...

Ant. Eh! ce n'est pas une nouveauté! Si du moins elle est plus spirituelle que l'autre!...

Lou Plus venimeuse.

Ant. Que Votre Majesté n'en doute pas, je porte toujours sur moi le contre-poison.

Lou. Et lequel, Madame?

Ant. Le mépris. . mon ami, donnez-la moi, je vous en prie.

Lou. Je l'ai déchirée selon mon habitude sans achever de la lire, parce que... mais je ne puis pourtant déchirer toutes celles qui courent Paris et qui seront lues avec avidité.

Ant. Ah! oh! oh! oh!

Lou. Vous riez?

Ant. Oui, je ris. (*A elle-même, avec douleur*). Ah! pas comme autrefois... non!

Lou. Et pourtant, Madame, si l'on ne veut pas respecter l'opinion publique, il faut du moins la craindre.

Ant. Et je la craignais autrefois, Sire! les premiers traits de la calomnie m'ont arraché bien des larmes... mais aujourd'hui, j'y suis accoutumée... j'en ris!

Lou. Ah! Madame!

Ant. Et que puis-je faire pour imposer le respect à la calomnie? pour la désarmer? quel parti prendre? dites-le moi, mon ami, car, pour moi, je les ai épuisés tous. J'ai essayé de mettre un frein au luxe excessif en préférant les mousselines anglaises à la soie et au velours; on m'a

aver rovinate le fabbriche di Lione. Allora pensai a far rifiorire le industrie e le manifatture nazionali, mutando spesso; abiti, mode, e siccome la sontuosità della corte venne imitata, mi si tacciò di aver impoverite le famiglie e lo Stato. Se io amo le grandi riunioni, gli spettacoli, i balli mi dicono lasciva. Se ritorno alle mie gite campestri, alle mie solitudini, egli è per nascondervi le follie e gli amori. Mi appassiono alle corse dei cavalli, alle scommesse, ai giochi, e sono inglese! — come mia madre, accolgo alla mia mensa i più illustri gentiluomini, li ricevo in semplice abito nero, sono tedesca! Ma voi comprenderete, sire, che quando tutto viene giudicato ad un modo, non v'è più che un rimedio, l'assoluta noncuranza della pubblica opinione, il disprezzo ed il riso!... Voi questa sera mi permetterete di recitare la parte di Rosina, di farmi applaudire almeno, come si applude madamigella Sain-Val. Se nò sarebbe peggio; direbbero che ho chinata la mia fronte regale sotto sibilo della calunnia... no! devono sapere che Maria Antonietta, la conosce e non la teme, la sfida!

accusé e d'avoir ruiné les fabriques de Lyon. Alors j'ai voulu faire revivre les industries et les manufactures nationales en changeant souvent d'habits et de modes; la somptuosité de la cour a trouvé des imitateurs et l'on m'a taxée d'avoir appauvri les familles et l'Etat. Si j'encourage les grandes réunions, les spectacles, les bals, je suis mondaine; si je retourne à mes promenades champêtres, à ma solitude, c'est pour y cacher mes folies et mes amours... Montré-je du goût pour les courses de chevaux, les paris, les jeux; je suis anglaise; si, comme ma mère, j'accueille à ma table les plus illustres gentilshommes, vêtue simplement de noir, me voilà autrichienne! Mais Sire, vous devez le comprendre; devant ce parti pris d'injustice, il n'y a plus qu'un remède: l'indifférence absolue pour l'opinion publique, le mépris et le rire!.. : Ne me refusez pas ce soir de jouer le rôle de Rosine, de me faire applaudir, au moins comme on applaudit Mademoiselle de Saint-Val; sinon, ce serait pis encore et l'on dirait que j'ai courbé le front devant la calomnie... non! qu'ils sachent bien tous, que Marie-Antoinette la connait, n'en a pas peur et la défie!

Lui. Io che vi conosco, signora, non posso condannarvi. Ammiro il vostro coraggio e desidero che non abbiate a pentirvene. Solo vi prego a non adornarvi in teatro di quella collana.

Ant. Oh forse perchè si sà che è un dono di mio fratello, l'imperatore Giuseppe?

Lui. Eh no... temo che possa risvegliare — una memoria...

Ant. (*Colpita*). Ah! un infamia!.... Il fatto della collana del giojelliere Boehmer, che sarebbe stata comperata segretamente per me, da quel vile cardinale di Rohan, avendogli lo, in premio di ciò, accordato un convegno notturno nei boschetti di Versailles!.... Speravo, sire, che non mi avreste mai ricordato un tal fatto.

Lui. No, mai, senza una circostanza....

Ant. Che ha relazione colla satira?

Lui. Infine desidero di allontanare da voi anche l'apparenza della colpa.

Ant. (*Va per levare la collana*).

Lui. Eh! basta.... Povera Maria Antonietta.

Ant. Grazie, Luigi! Permettete. (*Suona il campanello e comparisce Clery*). Clery, chiamate tutti questi signori. (*Clery esce dal mezzo*).

Lui. Io però mi ritiro.

Ant. Voi non verrete ai Trianon?

Lui. Signora....

Ant. Vorresto, colla vostra assenza autorizzare la calunnia?

Lui. (*Stendendole la mano*). Verrò! — più tardi — ve lo prometto.

Ant. La collana? (*Compresa dalla rimembranza della fatale collana*).

Lou. Moi qui vous connais, Madame, je ne puis vous condamner. J'admire votre courage et je souhaite que vous n'ayez pas à vous en repentir. Je vous prie seulement de ne point porter au théâtre ce collier.

Ant. Peut-être parce que l'on sait qu'il m'a été donné par mon frère, l'empereur Joseph?

Lou. Non... Je crains qu'il ne puisse réveiller un souvenir...

Ant. (*Avec agitation*). Ah! une infamie!... Ce collier du joaillier Boehmer que ce misérable cardinal de Rohan aurait secrètement acheté pour moi, en retour d'un rendez-vous que je lui aurais accordé la nuit dans les bosquets de Versailles!... J'espérais, Sire, que jamais vous ne m'auriez rappelé ce souvenir.

Lou. Jamais, sans une circonstance...

Ant. Qui a rapport à la satire!

Lou. Enfin mon seul désir est d'éloigner de vous, même l'apparence de la faute.

Ant. (*Elle se prépare à ôter le collier*).

Lou. Eh! en voilà assez... Pauvre Marie-Antoinette!

Ant. Merci, Louis! Vous permettez. (*Elle sonne. Entre Cléry*). Cléry, appelez tous ces Messieurs. (*Cléry sort par la porte du fond*).

Lou. Je me retire.

Ant. Vous ne viendrez pas au Trianon?

Lou. Madame...

Ant. Vous voulez, par votre absence, autoriser la calomnie?

Lou. (*Lui tendant la main*). Je viendrai plus tard,-je vous le promets.

Ant. Le collier! (*Elle se montre agitée par le souvenir du fatal collier*).

SCENA VI.

Tutti i personaggi partiti alla venuta del re e Maria Antonietta.

Prov. Ebbene cognata!

SCÈNE VI.

Tous les personnages qui sont partis à la venue du Roi et Marie Antoinette.

Prov. Eh bien! ma belle-soeur?

ANT. Ebbene noi possiamo andare tranquillamente a rappresentare *Il matrimonio di Figaro.*

BEAU. Non dormo più alla Bastiglia.

CAL. Il regno di Maria Antonietta incomincia.

ELIS. (*Ad Antonietta*). Ma il re non viene?

ANT. Sì, più tardi.... è giusto che noi lo precediamo.... Oh! io mi propongo, questa sera, una teeletta *monstre!....* e sapplate signor Beaumarchais che mi sento in vena.... esaltata.... eh! questa volta potreste esser stato profota!

BEAU. Lo sono sempre.

ANT. Chi sa che l'astro di madamigella Saint-Val non tramonti al Trianon.... io ho sete di applausi!.... e poi dopo la recita, vi annunzio, signori, una sontuosa cena.... anche a rischio che domani la s'abbia a credere un orgia!....

PROV. Naturalmente.

ELIS. Come, sorella?

LAM. Che dice V. Maestà?

ANT. Ah! ah! nulla, Susanna; io scherzo, caro il mio Cherubino, presto.... noi siamo i commedianti del re!.... in cammino.... al Trianon! (*Esce rapidamente e festosa; tutti la seguono*).

LAF. (*A Beaumarchais partendo*). Credo che il vostro Figaro sarà il prologo di un gran dramma.

BEAU. Ah! sì, della rivoluzione — l'ho fatto apposta. (*Via in fretta*).

ANT. Eh bien! nous pouvons aller jouer tranquillement le *Mariage de Figaro.*

BEAU. Je ne dors plus à la Bastille.

CAL. Le règne de Marie-Antoinette commence.

ELIS (*A Antoinette*). Mais le roi? est-ce qu' il ne vient pas?

ANT. Si, plus tard... il n'est que juste que nous lo précédions... Oh! je médite pour ce soir un amour de toilette... et sachez-le, Monsieur Beaumarchais; je me sens en veine, — exaltée... et pour cette fois, vous pourriez bien avoir été prophète.

BEAU. Je le suis toujours.

ANT. Qui sait si l'astre de Mademoiselle de Saint Val ne s'éclipsera pas au Trianon... J' ai soif d'applaudissements!... Et puis, après la représentation, je vous annonce, Messieurs, un grand souper, dût-on demain le métamorphoser en orgie.

PROV. Naturellement.

ELIS. Quoi! ma soeur?

LAMB. Que dit Votre Majesté?

ANT. Ah! Ah! rien, Susanne; je plaisante; allons vite, mon cher Chérubin. — Nous sommes les comédiens du Roi! (*Elle sort d'un pas alerte et joyeux; tout le monde la suit...*)

LAF. (*A Beaumarchais, en sortant*). Je commence à croire que votre Figaro sera le prologue d'un grand drame.

BEAU. Ah! oui; de la Révolution — c'est pour cela que je l'ai fait. (*Ils sortent en se hâtant*).

ACTE I.er

IL CINQUE OTTOBRE 1789.

La gran sala della terrazza, nel castello di Versailles, col quadro di Vandick rappresentante Carlo I.

SCENA I.

Maria Antonietta, Madama reale, il Delfino, Madama Campan.

DEL. Ho detto bene, madama?

ANT. Sì, mio piccolo Delfino. Ma ora spiegatemi perchè avete voluto recitarmi la vostra lezioncina, stando in ginocchio? Ciò non va bene.

DEL. Ma perchè stando in ginocchio vi vedo meglio.

ANT. Piace dunque al Delfino di guardarmi?

DEL. Tanto, tanto, madama!.... Ma non mi piace affatto di sentirmi a chiamare Delfino.

ANT. Oh!.... e perchè?

DEL. Perchè se io mi chiamassi ancora il piccolo principe di Normandia, non sa-

5 OCTOBRE, 1789.

Le grand salon de la terrasse, au château de Versailles, avec le tableau de Vandick représentant Charles I.

SCÈNE I.

Marie Antoinette, Madame Royale, le Dauphin, Madame Campan.

DAU. Ai-je-bien récité, Madame?

ANT. Oui, mon bien-aimé Dauphin. Mais expliquez-moi maintenant pourquoi vous avez voulu vous mettre à genoux, pour me dire votre leçon. Cela ne convient pas.

DAU. Parce que je vous vois mieux quand je suis à genoux.

ANT. Le Dauphin aime donc à me regarder?

DAU. Oh! tant, tant, Madame!... Mais je n'aime pas du tout à m'entendre appeler Dauphin.

ANT. Oh!... et pourquoi?

DAU. Parce que si je m'appelais encore le Prince de Normandie, le Dauphin mon

rebbe già morto il Delfino mio fratello.... e voi non avreste sparse tante lacrime!
ANT. Figlio mio, quanto siete buono!.... E madama reale ha finito?

MAD. Sì, madama....
ANT. Ah! molto bene, cara Maria Teresa.... Osservate, madama di Campan.
CAM. V. M. non potrà fare che degli eccellenti allievi.
ANT. E vi pare che io sia una buona governante? Un poco più indulgente della duchessa di Polignac?
MAD. Molto di più!
DEL. Molto di più!
CAM. Madama reale fa ben molti progressi!
ANT. Non è vero? Dunque non vi duole del crudele abbandono della duchessa?
MAD. Sì, me ne duole un poco.... ma devo confessarvi, madama, ch'io aveva provato un più gran dolore alla partenza della principessa di Lamballe.
DEL. Oh! anch'io, benchè allora fossi molto piccino!
ANT. La principessa è un angelo!.... Oh se ella fosse stata con noi il 14 luglio, quando atterrata la Bastiglia dal popolo furibondo di Parigi, il re dovette recarsi solo, inerme al palazzo di città, lasciandoci qui immersi nel dolore, in forse della sua sicurezza.... Oh! ditelo voi, Campan, se la Lambaile sarebbe scomparsa all'indomani di quel giorno terribile, come hanno fatto i Polignac, i principi di Borbone, i Condè e lo stesso conte d'Artois....

CAM. Oh! no, maestà, non sarebbe partita.

ANT. E tornerà.... L'aspetto!
CAM. Ma via, monsignor Delfino, cosa significano questi giocolini di dita che andate scambiando con madama reale?
MAD. Egli è che anche noi cospiriamo per fare la nostra piccola rivoluzione....
ANT. Davvero? E contro chi?.... Contro di me?....
DEL. (*Alla sorella*). Ma dite presto dunque!
MAD. Oh! ecco.... La signora duchessa di Polignac c'insegnava molte belle cose: una sola non ci piaceva, e non ci piace.... quella di dovervi chiamare sempre, sempre madama....

ANT. Eh, voi sapete che questa è l'etichetta di corte.
MAD. È una brutta signora questa madama etichetta. Non ha cuore!
ANT. Ah! voi pure ne siete persuasa!

MAD. Ma allora i figliuoletti dei poveri sono più felici di noi che ci chiamiamo madame reali!
DEL. E Delfini!
CAM. Oh le care creature!
ANT. Sentiamo come vorreste chiamarmi?

MAD.
DEL. } Mamma!
CAM. Poverini!

frère ne serait pas mort, et vous n'auriez pas tant pleuré.
ANT. Mon cher enfant, quel bon coeur vous avez!... Et Madame Royale a-t-elle fini?
MAD. Oui, Madame.
ANT. Ah! très bien, chère Marie-Thérèse... Voyez, Madame Campan.
CAMP. Votre Majesté ne peut faire que d'excellents élèves.
ANT. Vous pensez donc que je suis une bonne gouvernante? Un peu plus indulgente que la Duchesse de Polignac?
MAD. Oh! de beaucoup.
DAU. Oh! de beaucoup.
CAM. Madame Royale fait des progrès beaucoup plus rapides.
ANT. N'est-ce pas? Donc vous ne regrettez pas le cruel abandon de la Duchesse?
MAD. Oui, un peu... mais je dois vous confesser, Madame, que j'ai bien plus souffert lorsque la Princesse de Lamballe est partie.
DAU. Oh! moi aussi, bien qu'alors je fusse tout petit!
ANT. La princesse est un ange! Oh! si elle avait été avec nous le quatorze juillet, quand la rage du peuple Parisien renversa la Bastille, et que le Roi dut se rendre seul, sans armes, à l'Hôtel de Ville et nous laisser ici plongés dans la douleur et tremblants pour sa vie; oh! dites, Campan, Lamballe nous aurait-elle abandonnés, au lendemain de ce jour terrible, comme l'ont fait les Polignac, les Princes de Bourbon, les Condés et le Comte d'Artois luimême!
CAM. Oh! non, Majesté, la Princesse ne serait pas partie.
ANT. Et elle reviendra;... je l'attends.
CAMP. Eh bien! Monsieur le Dauphin, que veulent dire ces signes que vous échangez sur vos doigts avec Madame Royale?
MAD. C'est que nous conspirons, nous aussi, pour faire notre petite Révolution.
ANT. En vérité? Et contre qui?... Contre moi?
DAU. (*A sa soeur*). Allons, parle; vite.
MAD. Eh bien! voici... Madame la Duchesse de Polignac nous enseignait beaucoup de très-belles choses; mais il y en avait une qui ne nous plaisait pas, qui ne nous plait pas encore... et c'est de devoir vous dire toujours Madame.
ANT. Mais vous savez qu'ainsi le veut... l'étiquette de la Cour.
MAD. Ah! la vilaine dame que cette Madame l'étiquette. Elle n'a pas de coeur.
ANT. Ah! vous aussi, vous en êtes persuadée!
MAD. Mais alors les enfants des pauvres sont plus heureux que nous qui nous appelons Mesdames Royales!
DAU. Et Dauphins!
CAM. Oh! les chers enfants!
ANT. Voyons comment vous voudriez m'appeler?
MAD.
DAU. } Maman.
CAM. Pauvres petits!

ANT. Ebbene; faremo così.... Quando non troverete persone presso di me, ad eccezione della buona Campan, della Tourzel e di qualche altra.... allora non sarò la regina, ma la madre e vi permetterò di chiamarmi....

MAD. } (*Abbracciandola strettamente*)
DEL. } Mamma! mamma! mamma!

SCENA II.

Madama Elisabetta ed i suddetti.

ELIS. Oh! che c'è?

ANT. Nulla, sorella Elisabetta; sono i miei figli che desiderano di potermi dare un titolo più dolce di quello di regina di Francia.

MAD. (*A madama Elisabetta*). E voi, madama, ci permetterete qualche volta di darvi quello di zia?

DEL. Sì, è vero?

ELIS. E perchè non dovrei permettere ciò che già vi ha accordato la regina vostra madre?

MAD. } (*Baciandole le mani con trasporto*)
DAU. } Oh! zia, zia!....

ELIS. Ah! sono ben due angioli!

MAD. E adesso, madam....

DEL. Dite mamma, dunque!

MAD. Io ed il Delfino desideriamo di recarci sulla terrazza per giocare al volante....

ANT. Su quella?.... No, piuttosto....

DEL. (*Carezzevole*). E perchè no, mada.... Mamma, se ci piace tanto!

ANT. Bene, via.... Madama di Campan, voi andate con essi non è vero?

CAM. Questo s'intende.

ANT. (*Alla Campan*) Mi raccomando....

CAM. Non dubiti Vostra Maestà. (*Prende per mano madama reale ed il Delfino, e s'incamminano alla terrazza, ma essi le sfuggono e saltano sulla loggia*).

ANT. Delfino!

DEL. Mamma, siamo buoni! *Giocano e la Campan siede*).

ANT. Oh! quella terrazza è di funesto augurio per me.... Ecco, sorella, perchè mi vedete tanto inquieta!

ELIS. Di funesto augurio?.... Sorella mia, vi siete fatta dunque superstiziosa?

ANT. E nel dolore che noi lo diventiamo.... Ah! sorella.... vi è ben più poco in me di Maria Antonietta. Dopo quella recita fatale, quella cena al Trianon.... io mi sono cangiata, come tutto si è cangiato intorno a me nel corso di soli tre anni!

Io non so se voi vi ricordiate della nascita del primo Delfino.

ELIS. E come potrebbe la sorella vostra aver dimenticato quel giorno, che fù il più bello per voi, pel re, per tutti i francesi?

ANT. Sì, allora mi amarono, mi coprirono di fiori, mi benedissero.... ma pure

ANT. Eh bien! voilà ce que nous ferons.. Quand il n'y aura près de moi que Madame Campan, Madame de Tourzel ou quelques autres, alors je ne serai plus la Reine, mais la mère et je vous permettrai de m'appeler...

MAD. }
DAU. } (*Ils s'embrassent tendrement*) Maman! Maman!

SCÈNE II.

Madame Elisabeth; les précédents.

ELIS. Oh! qu'y a-t-il?

ANT. Rien, ma soeur; ce sont mes enfants qui demandent à me donner un nom plus doux que celui de Reine de France.

MAD. (*A Madame Elisabeth*). Et vous, Madame, nous permettrez-vous quelquefois de vous donner celui de tante?

DAU. Oui, n'est-ce pas?

ELIS. Pourquoi vous refuserais-je ce que votre mère vous a déjà accordé?

MAD. }
DAU. } (*L'embrassant avec transport*) oh! tante! tante!

ELIS. Ah! ce sont deux vrais petits anges!

MAD. Et maintenant, Madame...

DAU. Dites donc, Maman.

MAD. Le Dauphin et moi nous voudrions aller sur la terrasse jouer au volant.

ANT. Sur celle-ci?... Non, plutôt...

DAU. (*D'un ton caressant*). Et pourquoi non, Mada.... Maman; elle nous plait tant.

ANT. Bien, allez... Madame Campan, vous les accompagnez, n'est-ce pas?

CAM. Sans doute.

ANT. (*A Mad. Campan*) Je vous recommande...

CAM. Que Votre Majesté soit tranquille (*Elle prend par la main Madame Royale et le Dauphin et se dirige vers la terrasse; mais ils lui échappent et s'y précipitent en courant*).

ANT. Dauphin!

DAU. Maman, nous sommes bien sages. (*Ils jouent et Mad. Campan s'assied*).

ANT. Oh! cette terrasse est pour moi d'un mauvais augure; voilà pourquoi vous me voyez si inquiète!

ELIS. De mauvais augure? Vous devenez donc superstitieuse, ma soeur?

ANT. C'est dans la douleur que nous le devenons; ah!. ma soeur, il reste bien peu en moi de ce qu'était Marie-Antoinette! Depuis cette fatale représentation, depuis ce souper au Trianon... tout est changé en moi, comme autour de moi; trois années y ont suffi. Je ne sais pas si vous vous rappelez de la naissance du premier Dauphin.

ELIS. Et comment votre soeur pourrait-elle avoir oublié ce jour le plus beau entre tous, pour vous, pour le Roi et pour tous les Français?

ANT. Oui, il m'aimaient alors; ils; me bénirent, ils me couvrirent de fleurs...

vi fu una circostanza singolare, funesta.... un presagio di morte in quoi giorni!

Elis. Di morte!

Ant. E che si è avverato! per la cerimonia dell'augusto battesimo, tutte lo corporazioni, gli artieri, gli immensi operaí di Parigi spedirono a Versailles le proprie deputazioni, gajamento vestite e rappresentate dagli emblemi delle loro arti, delle loro officine. Le pesoivendole pure vi erano accorse a migliaja.

Elis. Oh le ricordo benissimo, come non ho dimenticato più le loro amabili canzoni, i cestellini di fiori da esse lanciati appunto sulla terrazza.

Ant. Sì, ma fra quelle masse esultanti si moscevano — Dio sa come e perchè — i sinistri operai destinati ad adagiare nella bara i trapassati ed a scavarne le sepoltnre.... ed essi pure recavano i loro emblemi funerei; li ho veduti sfilare su quella terrazza, con un senso ineffabile di raccapriccio.... Oh! voi sapete che cosa voleva presagire quel lugubre apparato.... la tisi segreta, nuditrice che condusse al sepolcro il povero fanciullo! Ma temo assai cho l'infausto presagio non siasi avverato intieramente; temo che pesi anche sull'altro! (*Volgendo l'occhio alla terrazza*). Sul mio Luigi, così bello, così adorabile.... ma gramo egli pure di salute.... Oh! sì! sì! un altro povero giglio che cadrà reciso anzi tempo dalla tempesta! (*Coprendosi gli occhi col fazzoletto oppressa dalle lacrime*).

Elis. Oh! sorella mia, volete voi coltivare queste tristi immagini? Perchè mai?....

Ant. Non posso scacciarle... e quando sopraggiunge la notte, quella terrazza si popola sempre per me di ombre di fantasmi.... è una tregenda!....

Elis. Ve ne prego, non parliamo più di ciò — qualche volta voi dite che la Provvidenza mi ha posta al vostro fianco, come un angelo di conforto.... lasciatemi compire la mia missione... Su dunque! ritornate ad essere Maria Antonietta.... Perchè crearvi delle afflizioni indistinte, lontane, forse impossibili, mentre abbiamo bisogno di tutto il nostro coraggio per sopportare i mali presenti? non vi sembra sorella?

Ant. Sì, avete ragione, di tutto il nostro coraggio per affrontarli, per prevenire ed allontanare quelli che ci sovrastano. Sì, (*Abbracciandola*), sì, che voi siete il mio angelo di conforto, sì, che io sarò ancora Maria Antonietta.... non la frivola, la vana, la folleggiante Maria Antonietta, ma la figlia di Maria Teresa. Finchè la guerra non si faceva che sordamente alla donna, alla regina, lo potevo chinare la testa.... vi ero rassegnata. Ma adesso la guerra si fa apertamente al re, alla monarchia e per conseguenza al Delfino.... io combatterò!

Elis. Eppure il re mio fratello è si buono!

et pourtant il y eut en ce jour même une circonstance singulière... un présage de mort.

Elis. De mort!

Ant. Et qui s'est réalisé! Pour la cérémonie de l'auguste baptême, toutes les corporations, les arts et métiers, les innombrables ouvriers do Paris envoyèrent à Versailles leurs députations, en habits de fêtes, avec les emblèmes de leurs boutiques et les attributs de leurs professions. Les Dames de la Halle aussi y accoururent par milliers.

Elis. Oui, je me les rappelle encore et je n'ai jamais oublié leurs joyeuses chansons et les paniers de fleurs qu'elles jetèrent précisément sur cette terrasse.

Ant. Oui, mais à cette foule si joyeuse s'étaient mêlés — Dieu sait comment et pourquoi — les sinistres ouvriers de la mort, les fossoyeurs et ceux qui ensevelissent les cadavres... Eux aussi promenaient leurs lugubres emblèmes; je les ai vus défiler sur cette terrasse, avec une indicible sensation d'horreur... Oh! vous savez ce que présageait cet appareil funèbre... la pthisie, le secret ennemi qui conduisit le pauvre enfant à une tombe prématurée! — Ah! je crains bien que l'augure fatal n'ait pas encore eu son entière réalisation; je tremble qu'il ne pèse encore sur celui qui me reste; (*Regardant du côté de la terrasse.*) sur mon Louis, si beau, si aimable, mais lui aussi d'une santé si faible... Oh! oui, oui, encore un pauvre lis que l'orage abattra avant le temps! (*Elle se couvre les yeux de son mouchoir, et pleure silencieusement*).

Elis. Oh! ma soeur, pourquoi nourrir ces funèbres images? Pourquoi?...

Ant. Je ne puis les chasser et quand la nuit arrive, cette terrasse se peuple pour moi d'ombres et de fantômes... C'est une hallucination.

Elis. Je vous en prie, laissons de côté ce sujet. Vous dites parfois que la Providence m'a placée près de vous comme un ange de consolation. Laissez-moi remplir ma mission. — Allons, courage; redevenez Marie-Antoinette... Pourquoi vous créer des chagrins imaginaires, éloignés, impossibles peut-être, alors qu'il nous faut tout notre courage pour supporter les maux présents? N'ai-je pas raison, ma soeur?

Ant. Oui, vous dites vrai; c'est tout notre courage qu'il faut pour affronter, prévenir ou vaincre les périls qui sont sur nos têtes. Oui, (*L'embrassant*). Oui, vous êtes mon ange consolateur; oui, je suis encore Marie-Antoinette... non plus la frivole, la vaine, la folle Marie-Antoinette, mais la fille de Marie-Thérèse. Tant qu'on a fait sourdement la guerre à la femme, à la Reine, j'ai pu courber la tête... je m'y étais résignée. Mais aujourd'hui c'est à front découvert qu'ils attaquent le Roi, la monarchie et partant le Dauphin... je combattrai.

Elis. Et pourtant le roi mon frère est si bon!

ANT. Ah! io è troppo!

ELIS. Vi prego, Antonietta: non io accusate di debolezza: egli ha dato prove di un'energia, di cui io medesima non l'avrei oreduto oapace. Respinso con fermezza le pretese dull'assemblea del notabili. in mal punto eonvocata da Coionne, e ia disciolse. Si provò ugualmente a iottare e iottò contro gli Stati Generali, ohe si erano dlohiarati Assemblea nazionale, ma....

ANT. Ma io oredo, soreila Elisabetta, che ii reggimento di Fiandra da noi richiamato a Versailles e composto in gran parte di fedeli Alemanni, varrà assai meglio delle iettere di sigillo o deil'arresto di qnalche demagogo.

ELIS. Ah! non io so!

ANT. Credete ch'io abbia fatto male a presentarmi, i'altra sera, col Delfino, nella gran sala degli agrumi, dove le nostre guardie del oorpo e gli ufficiali delle milizie nrbane, fraternizzavano, per nostro ordine, ad un festevole banchetto?....

ELIS. Male.... non crederei....

ANT. Pensate che il re al suo ritorno daile caocie di Saint Cloud, me ne farà nna ooipa?

ELIS. Maria Antonietta non ignora quanto sia grande la stima che il re le professa.

ANT. Sì, ma.... Ah! (*Tamburi*).

MAD. (*Dalla loggia*). E ii re, il re!

DEL. Viva il re!

ANT. Già di ritorno?

MAD. (*Che è corsa alla madre*). Possiamo noi muovergli incontro?

ANT. Senza dubbio.

DEL. Io io vedrò prima di madama reale. (*Fugge*).

ANT. Campan!

CAM. Vado. (*Via in fretta*).

ELIS. Come, soreila? Vi spiace ohe il re sia ritornato prima del consueto?

ANT Non mi dispiace; mi sorprende... Che volete? E questa una giornata di cattivi presentimenti per me... oggi ho paura?

SCENA III.

Luigi, le suddette. Luigi in abito da caccia ed assai turbato.

ELIS. Siete ii ben ritornato, fratello!

LUI. Grazie, sorella. E ia regina non mi dice altrettanto?

ANT. Oh! sì... Ma egii è, che non vedendo ritornare con voi madama reale ed ii Delfino, ohe io mandai ad incontrarvi...

LUI. Sono oolia Campan ed aspettano madama Elisabetta per la solita oorsa in carrozza, nel viali del parco... Volete andare sorella?

ELIS. All'istante.. Siete turbato.

LUI. Oh! no...

ELIS. Coraggio, soroila.

ANT. i figli! (*Elisabetta esce*).

ANT. Ah! ii ne l'est que trop!

ELIS. Je vous en prie, Antoinette, ne l'accusez pas de faiblesse. Il a donné des preuves d'une énergie dont moi-même je ne l'aurais pas cru capable. Il a su repousser avec fermeté les prétentions de l'assemblée des notables que Calonne avait ou le tort de convoquer et ii l'a dissoute. Il a tenté également de soutenir la lutte contre les Etats-générauх qui s'étalent oonstitués en assemblée nationale et ii l'a soutenue, mais...

ANT. Et pourtant, ma sœur, je suis convaincue que le régiment de Flandres, rappelé tout récemment à Versailles et oomposé en grande partie de fidèles allemands, aura plus de poids que les lettres de cachet et l'arrestation de quelques démagogues.

ELIS. Oh! je n'en sais rien.

ANT. Croyez-vous que j'ai eu tort l'autre soir, de me présenter avec le Dauphin, dans l'orangerie, où un banquet fraternel réunissait par notre ordre, nos gardes du corps et les officiers de ia milice urbaine?...

ELIS. Nou, ii ne me semble pas...

ANT. Pensez-vous que le Roi, au retour de ia chasse à Saint-Cloud, m'en fera un reproche?

ELIS. Marie-Antoinotte n'ignore pas l'estime que le Roi iui porte.

Ant. Oui, mais... Ah! (*Tambours*).

MAD. (*De la terrasse*). Le roi, le roi!

DAU. Vive le roi!

ANT. Déjà de retour?

MAD. (*Courant à sa mère*). Pouvous-nous aller à sa rencontre?

ANT. Sans doute.

DAU. Je le verrai avant Madame Royale. (*Il s'enfuit*).

ANT. Campan!

CAMP. J'y cours. (*Elle sort en hâte*).

ELIS. Comment, ma sœur, cela vous peine que le Roi soit reveuu plus tôt que d'habitude?

ANT. Non, mais cela me surprend... Que voulez-vous? C'est un jour de mauvais augure pour moi... Aujourd'hui j'ai peur.

SCÈNE III.

Louis, les précédentes — Louis en habit de chasse et fort troublé!

ELIS. Bien revenu, mon frère!

LOU. Merci, ma sœur. Et la Reine ne m'en dit pas autant?

ANT. Oh! si... mais c'est que ne voyant pas revenir avec vous Madame Royale et le Dauphin, que j'avais envoyés à votre rencontre.....

LOU. Ils sont aveo Campan et ils attendent Madame Elisabeth pour leur promenade en voiture, dans les allées du parc. Etes-vous prête, ma sœur?

ELIS. A l'instant.. vous êtes troublé!

LOU. Oh! non...

ELIS. Courage, ma sœur.

ANT. Mes enfants! (*Elisabeth sort*).

LUI. (*Partita Elisabetta si getta a sedere, inquietissimo*).

ANT. (*Osservandolo*). Sire, una volta solevate ritornare assai lieto dalle vostre caccie.

LUI. Una volta!... ma oggi ne ritorno, anzi tempo, e assai preoccupato dalla imprudenza, da voi commessa, l'altra sera madama... Parlo della cena, alla quale non temeste d'intervenire... e col Delfino!

ANT. V. M. la giudica un'imprudenza? Sarà benissimo! la quale, per altro, mi fu suggerita dal cuore.

LUI. Eh! noi non dobbiamo lasciarci guidare molto dal cuore.

ANT. Ma perdonate, sire, mi pare che se a Parigi si congiura contro la monarchia, questa abbia il diritto di congiurare contro la rivoluzione a Versailles. Mi pare che sia tempo di riacquistare quello che si è perduto.

LUI. (*Stizzito*). Riacquistare!... purchè non mi tolgano quello che mi è rimasto!

ANT. Sire, io mi sono ricordata di mia madre. Cinta di nemici all'interno, di eserciti minacciosi al di fuori, corse in Ungheria, adunò una Dieta a Presburgo, e vi comparve tenendo fra le braccia il fanciulletto Giuseppe mio fratello che oggi regna, sire... e là, mia madre esclamò: « Assalita, perseguitata da'miei nemici, abbandonata da'miei amici, non ho altro scampo che nella mia costanza, nel vostro coraggio e nella vostra fedeltà: a voi affido il figlio e la figlia dei vostri re ». Presso a poco io ho ripetute queste parole nella sala del convito. E come i palatini ungari, sguainando le loro sciabole, avevano risposto: Moriremo pel nostro re Maria Teresa, quei nobili giovani esclamarono: Moriremo pel re e per la madre del Delfino!

LUI. Maria Teresa si era presentata ad una Dieta di Magiari, non ad un banchetto di ufficiali, tra'fumi dello sciampagna!... Eh! ci corre molto, madama!... e poi... io credo che gioverebbe meglio dimenticarsi di Vienna, quando si è regina di Francia.

ANT. (*Ferita vivamente*). Sire! voi mi credete dunque ciò che mi credono tutti... l'austriaca!

LUI. Io vi credo la sposa fedele di Luigi XVI., la madre del Delfino... io vi amo!... e per ciò temo...

ANT. Siete assai facile a spaventarvi!...

LUI. Non però dei pericoli che può correre il re... Voi sapete che io non mi spavento, che non mi ero spaventato, senza ragione, del matrimonio di Figaro che vi costò lacrime amare... se ben mi ricordo... E ora temo, madama, che anche questo banchetto possa somministrare nuove armi ai vostri nemici: temo la penna di quel laido Marat che dalla sua caverna dei Francescani, getta in piazza il giornale che egli chiama: *L'Amico del popolo*, scritto di

LOU. (*Après le départ d'Elisabeth, se laisse tomber sur un siége dans le plus grand trouble*).

ANT. (*L'observant*). Sire, il fut un temps où vous reveniez de la chasse tout joyeux.

LOU. Oui, autrefois; mais aujourd'hui j'en retourne avant l'heure et fort préoccupé de l'imprudence que vous avez commise l'autre soir, Madame.. je parle du souper, auquel vous n'avez pas craint d'intervenir... et avec le Dauphin!

ANT. Votre Majesté y voit une imprudence? C'est bien possible; mais je n'ai fait que suivre les suggestions de mon cœur.

LOU. Eh Madame, ce n'est guère le temps de prendre le cœur pour conseiller.

ANT. Mais, pardonnez-moi, Sire; il me semble que si à Paris on conspire contre la monarchie, celle-ci a bien le droit de conjurer contre la révolution à Versailles. Il est grand temps, à mon sens, de reconquérir ce qui a été perdu.

LOU. (*Avec dépit*). Reconquérir!... pourvu qu'on ne me prenne pas ce qui me reste!

ANT. Sire, je me suis rappelé de ma mère. Entourée d'ennemis à l intérieur, d'armées menaçantes au-dehors, elle courut en Hongrie, réunit une Diète à Presbourg et y parut tenant dans ses bras son petit enfant, Joseph, mon frère qui aujourd'hui est sur le trône, Siro... et là, ma mère s'écria: « Assaillie, persécutée par mes ennemis, abandonnée par mes amis je n'ai d'autre refuge que dans ma constance, dans votre courage et dans votre fidélité. Je remets entre vos mains le fils et la fille de vos rois. » J'ai répété presque littéralement ces paroles dans la salle du banquet. Et ainsi qu'autrefois les magnats hongrois, dégainant leurs épées répondirent: « Nous mourrons pour notre Reine Marie-Thérèse; » ces nobles jeunes gens se sont écriés: » Nous mourrons pour notre Roi et pour la mère du Dauphin. »

LOU. C'est à une Diète de Magyars que se présenta Marie-Thérèse, Madame, et non pas à un souper d'officiers, au milieu des fumées du Champagne!... Et puis il y a loin d'elle à nous... et enfin... je crois qu'il vaut mieux oublier Vienne, quand on est Reine de France.

ANT. (*Blessée au vif*). Donc, Sire, pour vous, comme pour tout le monde, je suis... l'Autrichienne.

LOU. Vous êtes pour moi l'épouse fidèle de Louis XVI, la mère du Dauphin... Je vous aime!... et pour cela, je crains...

ANT. Vous vous épouvantez facilement!

LOU. Non pas cependant des périls que le Roi peut courir... Vous savez que ce n'est pas à tort que je m'effrayais de ce Mariage de Figaro, et si ma mémoire est fidèle, il vous a coûté bien des larmes... Et maintenant je crains, Madame, que ce banquet ne fournisse des armes à vos ennemis; je crains la plume de ce hideux Marat qui, du fond de son antre des Franciscains, vomit tous les matins sur la place son journal « l'ami du Peuple »

notte, coi fiele, e che all'indomani puzza di sangue... e non lo temo per me... ma per voi, per voi sola, madama!

ANT. (*Reprimendo le lacrime*). Ve ne ringrazio.

SCENA IV.

Clery indi Malesherbes e detti.

CLE. Maestà; il signor di Malesherbes giunto fin da questa mattina dalla sua villa di Passy, si è ora presentato al castello e domanda se può venire.

LUI. Ah! sul momento. (*Clery esce*).

ANT. Cristiano di Malesherbes? Egli che si era allontanato dalla corte, con tanto disgusto?

LUI. Ma sono io che gli ho mandato un invito.

MAL. (*Entrando*). Sire! eccomi... madama...

ANT. Ben ritornato signor di Malesherbes... (*Va per uscire*).

LUI. Eh! no; restate, madama. Vogliamo fare un piccolo consiglio di famiglia.

MAL. V. M. mi fa tale onore?

LUI. Caro Malesherbes, tutto ciò che abbiamo veduto ci ha persuasi, che voi eravate il nostro migliore amico. Accomodatevi. (*Siedono*). Sappiate che abbiamo pensato di sbarazzarci per la seconda volta, del signor Neker, di un ministro protestante... sì, davvero protestante.

MAL. Sire, quando un altro riformatore, come Neker, un buon filosofo, il mio amico Turgot, venne licenziato dalla sua carica di ministro, Voltaire gli assicurò il trionfo, movendogli incontro, con quelle memorabili parole: « Lasciatemi baciare la mano che ha firmato la salvezza del popolo ».

LUI. (*Inquietandosi*). Il signor di Voltaire è morto... e non sarà neanche in paradiso.

MAL. È vero; quel re dell'opinione non c'è più a Parigi... ma c'è il re delle Loggie Massoniche, il grand'Oriente Filippo d'Orleans, un vostro cugino...

ANT. L'Orleans!

MAL. Assai meno grande di Voltaire, madama, io ne convengo, ma più da temersi, perchè cospira nel palazzo reale divenuto il centro dei clubs, delle conventicole... E semprechè egli non cospiri anche a Versailles, dove pare che abbia passato la notte... e non è per anco partito...

ANT. Il duca a Versailles?.... Oggi! (*Sempre sotto l'impressione de'suoi presentimenti*).

MAL. L'ho veduto io, madama.... sicchè, sire, non vi private di Neker, in caso contrario non sarebbe la prima volta che il di lui busto e quello dell'Orleans fossero recati in trionfo.... Spero che V. M. non avrà dimenticato il 14 luglio!

LUI. Siamo dunque a tal punto, che la disgrazia del re segnala i trionfi dei ministri.

ANT. Io non so che cosa più ci resti a vedere!

écrit la nuit avec le fiel et qui le jour sue le sang... je le crains et non pas pour moi, Madame, mais pour vous, pour vous seule!

ANT. (*Retenant ses larmes*). Je vous remercie.

SCÈNE IV.

Cléry, puis Malesherbes et les précédents.

CLÉR. Votre Majesté, M. de Malesherbes arrivé ce matin de sa Villa de Passy, vient de se présenter au château et demande à être introduit.

LOU. Ah! à l'instant même. (*Cléry sort*).

ANT. Chrétien de Malesherbes? celui qui s'était éloigné de la cour tout découragé?

LOU. C'est moi qui l'ai fait prier de venir.

MAL. (*Entrant*). Sire, me voici... Madame...

ANT. Soyez le bien revenu, M. de Malesherbes... (*Elle va pour sortir*).

LOU. Eh non, restez! Madame. Nous tiendrons un petit conseil de famille.

MAL. V. M. me fait trop d'honneur.

LOU. Cher Malesherbes, tout ce qui nous est arrivé nous a prouvé que vous êtes notre meilleur ami Assoyez-vous. (*Ils s'asséient*). Apprenez que nous avons l'idée de nous débarrasser pour la seconde fois de Monsieur Necker, d'un ministre protestant... oui, vraiment, protestant.

MAL. Sire, quand un autre réformateur comme Necker, un bon philosophe, mon ami Turgot, fut renvoyé du ministère, Voltaire lui assura les honneurs du triomphe, en le saluant de ces paroles mémorables: « Laissez-moi baiser cette main qui a signé le salut du peuple ».

LOU. (*Se troublant*). M. de Voltaire est mort et fort probablement il n'est pas en Paradis.

MAL. C'est vrai; ce roi de l'opinion n'est plus à Paris; mais il y a le roi des loges Maçonniques, le chef du Grand Orient, Philippe, votre cousin.

ANT. Le d'Orléans!

MAL. Beaucoup moins grand que Voltaire, j'en conviens, Madame, mais plus redoutable, parce qu'il conspire au Palais-Royal, devenu le centre des clubs et des sociétés secrètes... Si même il ne conspire pas à Versailles, où il semble qu'il a passé la nuit et d'où il n'est pas encore parti.

ANT. Le Duc à Versailles!... aujourd'hui! (*Toujours agitée pas ses pressentiments*).

MAL. Je l'y ai vu de mes yeux, Madame... donc, Sire, ne vous privez pas de Necker; sinon, ce ne serait pas la première fois que son buste et celui du Duc d'Orléans seraient portés en triomphe... J'ose espérer que V. M. n'a pas oublié le 14 juillet!

LOU. Nous en sommes donc venus là que le malheur du Roi est le signal du triomphe du Ministre!

ANT. Je ne sais pour ma part ce que nous pourrions voir de pire!

Lui. Oh molto madama! Sentite Malesherbes; il rispetto che il vostro nobile carattere ispira a tutti i partiti, assicurerebbe la popolarità ad un ministero Malesherbes.... e il re v'incarica di formarlo.

Mal. Eh! sire, le mie prove le ho fatte e non riuscirono. Basta così. A settant'anni si ha bisogno di riposo.... lo torno a ripetervi, ritenete Neker.

Ant. Neker? Il creatore degli Stati Generali? Egli, che convocandoli, decretò fin dalla prima seduta, l'eccidio della monarchia.

Mal. Ohimè! perchè....

Lui. Perchè lasciò stabilire che i deputati del terzo stato, della Borghesia, tutti seguaci di Rousseau, volterriani, innovatori, eguagliassero in numero, quelli riuniti del clero e della nobiltà, dopochè un ardente demagogo aveva scritto: Il terzo stato fu nulla.... ma deve essere tutto.... E lo fu! Ma io vi domando che cosa restava più al re dopo quelle parole?

Ant. (*A Malesherbes*). Ve lo dirò io: l'intimo convincimento di non essere più il re della nazione ma quello della corte.... Ecco le conseguenze del regno di Neker.

Mal. Ah! piuttosto di non aver voluto ascoltare il vecchio Malesherbes. Quando io dicevo: Non aspettate che gli Stati Generali domandino. Offrite! accarezzato la giubba del leone prima che si faccia irta e minacciosa.... Voi decretaste il dispotismo.... ma senza i mezzi per sostenerlo. Quindi ecco che scoppiano i rumori: si chiudono i teatri, e le officine. Lafayette è messo a capo della guardia nazionale, ai colori rosso, e cilestro della città, unisce il bianco del re e grida: Questa coccarda farà il giro del mondo... e il giorno appresso, mani di popolo, mani di pescivendole e di fanciulli, rovesciano la Bastiglia!

Lui. Ah! basta.... basta così. Or dunque, signor Malesherbes quando ci rivedremo noi?

Mal. Quando le loro maestà avranno più bisogno di un amico, che di un ministro.

Lui. (*Stendendogli la mano*). Presto!

Mal. (*S'inchina alla regina ed esce*).

SCENA V.

Luigi e Maria Antonietta.

Ant. Ebbene, sire? resterà Neker?

Lui. No, madama, piuttosto mi rassegnerò ad un passo ardito, spiacevole, che da qualche tempo mi vanno consigliando i nostri amici, compreso l'Abate De Maury.

Ant. Quale, posso io saperlo?

Lui. Ve lo dico subito. Di guadagnare il conte di Mirabeau.... di comperarlo capite?

Ant. Ah, discendere fino ad un Mirabeau, rifiutato dalla nobiltà pe'suoi vizii, e co-

Lou. Oh! Madame, bien des choses, encore!... Ecoutez, Malesherbes; le respect qu'inspire à tous les partis votre noble caractère, assurerait la popularité à un Ministère Malesherbes... et le Roi vous charge de le former.

Mal. Eh! Sire, j'ai déjà tenté l'épreuve une fois et j'ai échoué. Cela doit suffire; et puis à soixante-dix ans, on a besoin de repos... Je vous le répète, conservez Necker.

Ant. Necker! Le créateur des Etats-généraux? Lui qui en les convoquant, décréta dès la première séance, la ruine de la monarchie.

Mal. Hélas! et comment?

Lou. En laissant établir que les députés du Tiers-Etat, de la Bourgeoisie, tous disciples de Rousseau, voltairiens, révolutionnaires, égaleraient en nombre les députés de la noblesse et du clergé réunis — et cela quand un démagogue avait déjà écrit: Qu'est le Tiers-Etat? — Rien. — Que doit-il être? — Tout — Aussi il a été tout. Je vous le demande, que restait-il au Roi, après cela?

Ant. (*A Malesherbes*). Je vous le dirai moi: l'intime conviction de n'être plus le Roi de la nation, mais celui de la cour... Voilà les conséquences du règne de Necker.

Mal. Ah! pourquoi n'avoir pas écouté le vieux Malesherbes! Je vous disais alors; n'attendez pas que les Etats-Généraux demandent; offrez. Caressez la crinière du lion avant qu'elle se hérisse. Vous décrétâtes le despotisme, mais sans aucun moyen pour le soutenir. Alors tout-à-coup, des rumeurs éclatent; on ferme les théâtres et les boutiques. Lafayette, mis à la tête de la garde nationale, marie les couleurs blanches de la Royauté au rouge et au bleu de la Ville et s'écrie; » Cette cocarde fera le tour du monde... et le lendemain des mains d'ouvriers, des mains de poissardes et d'enfants renversaient la Bastille!

Lou. Oh! assez... assez... donc, Monsieur de Malesherbes, quand nous reverrons-nous?

Mal. Quand leurs Majestés auront plutôt besoin d'un ami que d'un ministre.

Lou. (*Lui tendant la main*). A bientôt, alors! (*Mal. s'incline devant la Reine et sort*).

SCÈNE V.

Louis et Marie-Antoinette.

Ant. Eh bien! Sire, Necker reste?

Lou. Non, Madame; je me résignerai plutôt à une démarche risquée, pénible qui, depuis quelque temps, m'est conseillée par plusieurs de mes amis, y compris l'abbé Maury.

Ant. Laquelle? Est-ce que je puis la connaître?

Lou. Je veux vous le dire. Il s'agit de gagner le Comte de Mirabeau... de l'acheter... vous comprenez?...

Ant. Ah! descendre jusqu'à un Mirabeau; repoussé de la noblesse à cause de ses vi-

stretto a mendicare i voti del popolo.... a questo uomo il cui nome di Onorato suona ironia.... che ha il vajolo nell'anima peggio che sul viso!

LUI. Sì, ma egli ha per sè il genio, l'onnipotenza, il fascino dello sguardo, del riso, della parola. Difatti, sapete che cosa avvenne ieri all'Assemblea?

ANT. Che mai?

LUI. De Maury è venuto a dirmelo a Saint-Cloud. Una plebaglia affamata invase la Camera, gridando che voleva del pane. Quando si vede apparire sulla ringhiera la testa crinita, sfolgorante...

ANT. Di chi?

LUI. Di Eolo, di Mirabeau, il quale urla come un dannato. « Uomini frenetici, che fareste di peggio, se aveste giurato di annichilare la libertà? Ma è inutile! Io ve lo dico, la libertà in Francia non può esistere senza il trono ».

ANT. Egli ha parlato così?

LUI. E i venti, madama, furono incatenati.

ANT. È un'enigma quest'uomo!

LUI. Che per altro si spiega facilmente, Egli vuole vendicarsi della nobiltà o per riescirvi, si abbarbica al nostro trono, come una pianta parassita, pronto però a vendercì la sua popolarità, la sua bile, il suo genio, tutto... per essere ministro.

ANT. Mirabeau?

LUI. E credo che conti sull'appoggio della regina.

ANT. Ma la regina non ha già dimenticato i vili sarcasmi del sig. di Mirabeau, proferiti contro di lei all'Assemblea.

LUI. Nullameno posso assicurarvi ch'egli scrive molto diversamente di Maria Antonietta.

ANT. E a chi, di grazia?

LUI. A me, madama.

ANT. Mirabeau scrive al re? Vi ha scritto?

LUI. Sì! E da qualche tempo che mi sono abbassato ad entrare in corrispondenza con lui... Eccovi spiegata la metamorfosi del tribuno.

ANT. Ebbene, che cosa vi scrive di Maria Antonietta?

LUI. Per esempio: « Che il re si consigli con Maria Antonietta, unico uomo ch'egli abbia vicino ».

ANT. Oh!...

LUI. « Potrebbe venire il tempo di vedere cosa possono a cavallo una donna ed un fanciullo... queste per la regina sono tradizioni domestiche ».

ANT. Ah! Dunque!... E pensa V. M. che si debba accordare un'udienza al signor conte Onorato di Mirabeau?

LUI. Eh! sì... Anche De Maury mi consiglia tanta umiliazione... e sarò costretto ad ingoiarmela!

ANT. Ebbene, amico mio, non potrei liberarvene?

LUI. Voi, madama, avreste il coraggio?

ANT. Chi sa!

ces et réduit à mendier les votes du peuple... à cet homme dont le prénom d'Honoré semble une ironie... cet homme qui a plus de petite-vérole sur l'âme que sur le visage!

LOU. Oui, mais il a pour lui le génie, la toute-puissance, la fascination du regard, du sourire, de la parole. Savez-vous ce qui est arrivé hier à l'assemblée?

ANT. Quoi donc?

LOU. Maury est venu me le raconter à Saint-Cloud. La populace avait envahi la Chambre, criant qu'elle voulait du pain. Tout-à-coup on voit apparaître à la tribune la tête fulgurante et la crinière hérissée...

ANT. De qui?

LOU. D'Eole, de Mirabeau. Il hurle avec des cris de possédé: « Misérables insensés, que feriez-vous de pis, si vous aviez juré d'anéantir la liberté. Mais tout est inutile; c'est moi qui vous le dis; en France, la liberté ne peut exister sans le trône. »

ANT. Il a dit cela.

LOU. Oui, Madame, et il a enchaîné les vents.

ANT. Cet homme est une énigme!

LOU. Dont il est facile au reste de trouver le mot. Il veut se venger de la noblesse et, pour y réussir, il s'accroche à notre trône, comme une plante parasite, prêt à nous vendre sa popularité, sa bile, son génie, tout... pour être ministre.

ANT. Mirabeau?

LOU. Eh! je crois qu'il compte sur l'appui de la Reine.

ANT. La Reine n'a pas oublié les lâches sarcasmes proférés contre elle par Mirabeau, à la tribune de l'assemblée.

LOU. Pourtant je puis vous assurer qu'il écrit aujourd'hui sur Marie Antoinette dans des termes fort différents.

ANT. Et à qui, je vous prie?

LOU. A moi, Madame.

ANT. Mirabeau écrire au Roi! Il vous a écrit!

LOU. Oui, il y a quelque temps déjà que je me suis abaissé à entrer en correspondance avec lui. Voilà ce qui vous explique la métamorphose du tribun.

ANT. Eh bien! que vous écrit-il sur Marie-Antoinette?

LOU. Voici par exemple: « Que le Roi prenne conseil de Marie-Antoinette, le seul homme qu'il ait près de lui. »

ANT. Oh!

LOU. « Il pourrait devenir urgent que l'on vit à cheval une femme et un enfant... c'est pour la Reine une tradition de famille »

ANT. Ah! ainsi... Et Votre Majesté pense-t-elle qu'il faille accorder une audience à Monsieur le Comte Honoré de Mirabeau?

LOU. Eh! oui. . Maury lui-même me pousse à cette humiliation... et il me faudra l'avaler!

ANT. Eh bien? mon ami, ne pourrais-je pas vous l'épargner?

LOU. Vous, Madame, vous auriez ce courage?

ANT. Peut-être!

SCENA VI.

Monsignor di Provenza ed i suddetti.

PROV. Guai all'autore di un simile insulto, per Dio! (*Entra*).

LUI. Oh, che c'è, monsignore?

PROV. Un'infamia, o sire!

LUI. Poh!... non sarà la prima... E in che consiste questa nuova infamia?

PROV. Sentite! Reduce appena dalla caccia, entro nella mia biblioteca e vedo sul leggio i miei giornali di ieri e di questa mattina, arrivati da Parigi... Ma indovinate che giornale scopro dentro all'Amico del Re dell'abate di Royon?... L'Amico del popolo di Giacomo Marat!

LUI. Oh! (*Dando un'occhiata a Maria Antonietta che la ricambia impallidendo*).

PROV. Chi ve lo ha posto?... Nessuno lo sa... È un mistero! Nella mia biblioteca non entrano che i miei segretarii, ed il mio cameriere S. Clair, della cui lealtà...

LUI. (*Subito fissandolo*). Eh! monsignore! non c'è più che ipocrisia alla corte! (*Vedendo che Provenza tiene un foglio nella mano nascosta dietro la schiena*). Ma se non m'inganno voi ci avete recato L'Amico del Popolo!.... Ma che?.... Principe Stanislao! le vostre mani non temono il fango di Marat? ... Avete letto?

PROV. Sì, per....

ANT. Per vedere se conteneva un libello contro la regina vostra sorella?....

PROV. (*Rivolge il capo*).

LUI. Ah! c'è dunque?

ANT. Contro di me?....

LUI. È singolare! Le mandano sempre a voi le satire.... Forse perchè monsignore si diletta di scriverne....

PROV. Io?

LUI. Sarà una fatalità!

PROV. Ma giuro, sire....

LUI. Invece di giurare, fate ciò che avreste dovuto fare nella vostra biblioteca, anzichè.... lacerate Marat!

PROV. Certamente. (*Fa per lacerare il giornale*).

ANT. No, Provenza; ve lo proibisco. Bisogna conoscere la calunnia.... non per combatterla, chè la calunnia in Francia non si vince.... ma almeno per punirla (*Guardando Luigi*).

PROV. Così credo, sorella.... (*Per porgerle il foglio con esitazione*).

LUI. A me, monsignore! (*Se ne impossessa ed accostandosi al tavolo ove siede, scorre il foglio colla più grande indignazione guardando ora la regina che ne segue tutti i moti, ora il fratello. Infine con un impeto di collera, non consentaneo al suo carattere, lacera il giornale in minutissimi pezzi, che scaglia lungi da se e volgendo gli occhi fiammeggianti al fratello gli dice*). Uscite!

PROV. Ma....

LUI. Voglio restar solo colla regina. Uscite! Qui sono re!

SCÈNE VI.

Monsieur et les précédents.

PROV. Morbleu! gare à l'auteur d'une pareille insulte! (*Il entre*).

LOU. Oh! qu'y a-t-il, Monsieur?

PROV. Une infamie, Sire.

LOU. Bah! ce n'est pas la première... et en quoi consiste-t-elle, cette infamie?

PROV. Écoutez! à mon retour de la chasse, je suis entré dans ma bibliothèque et j'ai vu sur mon secrétaire les journaux de hier et de ce matin, arrivés de Paris... Devinez ce que j'ai trouvé dans le journal l'Ami du Roi de l'abbé de Royou?... L'Ami du Peuple de Jacques Marat!

LOU. Oh! (*Il échange un coup d'œil avec Marie Antoinette qui pâlit*).

PROV. Qui a pu le mettre là?... Personne n'en sait rien... c'est un mystère! Dans ma bibliothèque, il n'entre que mes secrétaires et mon valet de chambre Saint-Clair, dont la loyauté...

LOU. (*Le fixant tout-à-coup*). Eh! Monsieur, à la Cour, il n'y a plus qu'hypocrisie! (*S'apercevant que le prince tient un journal caché derrière le dos*). Mais, si je ne me trompe, vous nous avez apporté l'Ami du Peuple?... Quoi! prince Stanislas! Vos mains ne craignent pas de se salir dans la boue de Marat!... Vous l'avez lu?

PROV. Oui, pour...

ANT. Pour voir s'il contenait un libelle contre la Reine, votre sœur?

PROV. (*détourne la tête*).

LOU. Oh! il y en a donc un?

ANT. Contre moi?

LOU. C'est étrange! c'est toujours à vous qu'on les envoie ces satires... Peut-être sait-on que Monsieur prend plaisir à en écrire...

PROV. Moi!

LOU. C'est une vraie fatalité!

PROV. Mais je vous jure, Sire...

LOU. Au lieu de jurer, faites ce que vous auriez dû faire dans votre bibliothèque, plutôt que... déchirez Marat!

PROV. Avec plaisir. (*Il veut déchirer le journal*).

ANT. Arrêtez, Monsieur, je vous le défends. Il faut connaître la calomnie... non pas pour la combattre; car, en France, la calomnie est invincible... mais du moins pour la punir. (*Regardant Louis*).

PROV. C'est ce que je pense, ma sœur. (*Il veut lui donner le journal mais en hésitant*).

LOU. A moi, Monsieur! (*Il s'en empare et s'approchant de la table il le parcourt avec la plus grande indignation, regardant tantôt la Reine qui suit tous ses mouvements et tantôt son frère. Enfin avec un transport de colère, tout-à-fait en dehors de son caractère, il déchire le journal en petits morceaux, les jette loin de lui et fixant sur son frère des regards enflammés il lui dit*). Sortez!

PROV. Mais...

LOU. Je veux être seul avec la Reine. Sortez. Ici je suis le Roi!

PROV. (*Piega il capo con dignità e lentamente esce*).

LUI. (*Guardandogli dietro*). Ah, se lo non sono un Tito, egli è per altro un Domiziano!

ANT. Certamente, sire, Marat ha saputo trovare qualche cosa di spaventevole, perchè è la prima volta che vi vedo tanto alterato.

LUI. Eh! non è solamente per Marat che lo!.... Ma lo aspettavo.... Vo l'aveva detto!

ANT. E di cho mi accnsa colni?

LUI. Non lo so.

ANT. Sire, ho il coraggio di tutto ascoltare.

LUI. Ma non l'ho lo per ripetervi.....

ANT. Infine?

LUI. Infine volete sapere se io m'ingannavo dicendovi, che il banchetto degli ufficiali a Versailles, non era la Dieta di Presburgo?

ANT. Ah!

LUI. Ebbene, sono poche parole, che il signor Marat finge d'indirizzare al re onde avvertirlo di ciò che si fa a Versailles nella sua assenza per le caccie. Egli dice che la regina, in compagnia delle sue dame e del Delfino, comparve nella sala degli agrumi, dove cenavano gli ufficiali del reggimento di Fiandra e delle guardie.... Che la regina portava sul petto una coccarda nera.... la quale faceva risaltare piacevolmente il di lei seno di alabastro. Che si è cantato e bevuto alla salvezza della monarchia ed all'eccidio della nazione.... che le coccarde tricolori vennero calpestate.... Dopo di cho avendo consegnato il Delfino alla Campan, la regina e le sue dame, seguite dagli ufficiali avvinazzati, si slanciarono fra le ombre del parco, e.... e conchiude che spetta al popolo affamato a far sì, che sia stata questa l'ultima orgia.... dell'Austriaca!....

ANT. Ma voi, sire, non credete a Marat, è vero?

LUI. No, io non credo a Marat.... ma è il popolo che gli crede!....

ANT. Ma non vi è più dunque la piazza di Grève per gli assassini?

LUI. La piazza di Grève? Eh! Se vi provaste solamente a chiedere l'arresto di Marat all'Assemblea, o al sindaco di Parigi!

ANT. Ma perdonate; quando si discende da Enrico IV, credo che qualche volta, bisognerebbe saper montare a cavallo e brandire la spada de'propril avi!

LUI. A cavallo! (*Indicandole il quadro di Vandick*). Guardate là Carlo I d'Inghilterra! Sapete voi dove sta per slanciarlo il suo cavallo? Alla battaglia di Naseby, dove lo aspetta la carcere di Saint James ed il patibolo di Whitehall!

ANT. Ah! in nome di Dio, tacete.

LUI. Dunque.... (*Si arresta improvvisamente e tende l'orecchio, come colpito da un qualche rumore lontano*). Ma aspettate....

ANT. Che c'è, sire?

LUI. (*c. s.*) Mi parve di aver sentito un rumore indistinto.... un gemito prolungato....

PROV. (*Courbe la tête avec dignité et sort lentement*).

LOU. (*Le suivant du regard*). Oh! si je ne suis pas un Titus, il est lui pour sûr un Domitien!

ANT. Il faut, Sire, que Marat ait trouvé quelque chose de bien horrible; jamais je ne vous ai vu si irrité.

LOU. Eh! ce n'est pas Marat seulement qui mo... mais jo m'y attendais... je vous l'avais prédit!

ANT. Et de quoi m'accuse ce misérable?

LOU. Je n'en sais rien.

ANT. Sire, j'ai le courage de tout entendre.

LOU. Et moi, je n'ai pas celui de vous le répéter.

ANT. Mais enfin?

LOU. Enfin voulez-vous voir si j'avais raison de vous dire que le banquet de l'orangerie n'était pas la Diète de Presbourg?

ANT. Oh!

LOU. Eh bien! il n'y a que peu de mots que Monsieur Marat feint d'adresser au Roi pour l'avertir de ce qui se passe à Versailles, pendant qu'il est absent à la chasse. Il raconte que la Reine, accompagnée de ses femmes et du Dauphin, parut à l'orangerie, où soupaient les officiers du régiment de Flandres et ceux des Gardes... Qu'elle portait sur la poitrine une cocarde noire... qui faisait ressortir avantageusement... son sein d'albâtre... Qu'on a chanté et bu au salut de la monarchie et à la ruine de la nation... que les cocardes tricolores ont été foulées aux pieds... Qu'ensuite, après avoir donné le Dauphin à Campan, la Reine, accompagnée de ses femmes et suivie des officiers les plus avinés, s'est élancée dans les allées du parc, et... et il conclut que c'est au peuple affamé de faire que cette orgie soit la dernière... de l'Autrichienne!

ANT. Mais vous, Sire, vous ne croyez pas aux paroles de Marat, n'est-ce pas?

LOU. Non, moi je n'y crois pas... mais le peuple y croit.

ANT. Mais il n'y a donc plus la place de Grèves pour les assassins?

LOU. La place de Grèves! Eh! Essayez de demander ne fût-ce que l'arrestation de Marat à l'assemblée ou au maire de Paris!

ANT. Mais pardonnez-moi; quand on descend d'Henri IV, on devrait savoir au besoin monter à cheval et brandir l'épée de ses ancêtres!

LOU. A cheval! (*Montrant le tableau de Vandyck*). Voilà Charles I. d'Angleterre. Savez-vous où le mènera l'élan de son cheval? A la bataille de Naseby, où l'attendent le cachot de Saint James et l'échafaud de Whitehall!

ANT. Oh! au nom de Dieu, taisez-vous.

LOU. Ainsi... (*Il s'arrête tout-à-coup et prête l'oreille, comme frappé d'une rumeur lointaine*). Mais attendez....

ANT. Qu'y a-t-il, Sire?

LOU. (*Même jeu*). Il me semble avoir entendu une rumeur confuse... un gémissement prolongé...

Ant. La vostra fantasia è così commossa in questo momento....

Lui. (*c. s.*) Eh! no.... Ma voi non sentite?

Ant. (*Tenendo essa pure l'orecchio*). Sì.... infatti.... Ma probabilmente è il vento che agita gli albori.

Lui. Può darsi. (*Si reca sulla terrazza*). Non c'è una fronda che si mova nel parco.... no.... è un muggito lontano....

Ant. Sarà benissimo! Sire, scendete da quella terrazza.

Lui. Ma il rumore si avvicina... Vedo sollevarsi laggiù dei nembi di polvere.... Venite madama.

Ant. Forse un qualche movimento di truppe....

Lui. (*Colpito*). Di truppe? (*Scende dalla loggia*). Ah! l'appello di Marat!.... madama il 14 luglio toccò alla Bastiglia.... oggi che siamo al 5 di ottobre potrebbe toccare a Versailles!....

Ant. Oggi!.... Oggi!.... (*Sempre dominata dal presentimento*) Ma infine.... (*Suona con violenza il campanello*).

SCENA VII.

Clery ed i suddetti.

Lui. Che accade, Clery?

Cle. Dove, Maestà?

Lui. Nessuno ha inteso un frastuono? Qualche cosa di strano sulla strada di Passy?

Cle. Sì, lo abbiamo inteso, sire, ma senza prestarvi grande attenzione.... sono rumori, tumulti, che hanno luogo quasi ogni giorno, e ci si è formata l'abitudine....

Ant. Ma io voglio sapere....

Lui. Dite al signor Duca di Brissac, che mandi un distaccamento delle mie guardie.

Cle. Credo, sire, che lo abbia già fatto, ma per altro.... (*p. p.*).

SCENA VIII.

Malesherbes ed i suddetti.

Mal. (*Di dentro con voce spaventata*). Il re! il re!

Lui. (*Attonito*). Malesherbes? Non era partito per Passy?

Cle. Certo, sire, era partito....

Ant. Ritornato indietro!

Mal. (*Entra costernatissimo*). Ah! sire, madama, io non credevo che l'amico dovesse ritornare sì presto!.... Ma egli viene per dirvi — fuggite, fuggite a Rambouillet!

Lui. Fuggire!

Ant. Ma in nome di Dio, che avete veduto?

Mal. Il 14 luglio, madama!... La mia carrozza si trovava a poca distanza dal ponte di Sèvre quando ho veduto avanzarsi una turba smisurata, immensa di pescivendole scarmigliate, di operai, di sanculotti guidati dal birrajo Santerre, armati di picche, di accette, di ronche, di scuri.... ma a migliaja, sire, a migliaja, a migliaja!

Ant. Vous avez en ce moment l'imagination frappée.

Lou. (*même jeu*). Eh! non, c'est vous qui n'entendez pas.

Ant. (*Prêtant aussi l'oreille*). Si... en effet... mais probablement c'est le vent qui fait bruire le feuillage.

Lou. C'est possible. (*Il s'avance sur la terrasse*). Non, il n'y a pas une feuille qui remue dans le parc... non... c'est comme un mugissement lointain.

Ant. C'est fort possible! Sire, quittez cette terrasse.

Lou. Mais la rumeur s'approche... Je vois se lever là-bas un nuage de poussière... Venez, Madame.

Ant. C'est peut-être quelque mouvement de troupes...

Lou. (*Avec agitation*) De troupes? (*Il descend de la terrasse*). Oh! l'appel de Marat!... Madame, le 14 juillet, ce fut le tour de la Bastille... aujourd'hui que nous sommes au 5 octobre, ce pourrait être celui de Versailles.

Ant. Aujourd'hui... Aujourd'hui!... (*En proie à ses pressentiments*). Mais enfin. (*Elle sonne avec violence*).

SCÈNE VII.

Cléry et les précédents.

Lou. Qu'est-ce qui arrive Cléry?

Clé. Où cela, Votre Majesté?

Lou. Personne n'a entendu une rumeur? quelque chose d'étrange sur la route de Passy.

Clé. Pardon, Sire, cela a été signalé, mais sans qu'on y prête grande attention... Ce sont des bruits, des tumultes qui se répètent presque chaque jour et l'on s'y est habitué!

Ant. Pourtant je voudrais savoir...

Lou. Ordonnez à M. le Duc de Brissac d'envoyer un détachement de mes Gardes.

Clé. Je crois, Sire, qu'il l'a déjà fait, mais du reste...

SCÈNE VII.

Malesherbes et les précédents.

Mal. (*Derrière la coulisse et d'un accent effrayé*). Le roi! le roi!

Lou. (*Étonné*). Malesherbes? Est-ce qu'il n'était pas retourné à Passy?

Clé. Certainement, Sire, je l'ai vu partir.

Ant. Il est revenu!

Mal. (*Entrant consterné*). Ah! Sire, je ne croyais pas que l'ami dût revenir sitôt!... Mais il vient pour vous dire — fuyez, réfugiez-vous à Rambouillet!

Lou. Fuir!

Ant. Mais, au nom de Dieu, qu'avez-vous vu?

Mal. Le 14 juillet, Madame... Ma voiture était encore à quelque distance du pont de Sèvres, lorsque j'ai vu s'avancer une multitude innombrable de poissardes échevelées, d'ouvriers, de sans-culottes guidés par le brasseur Santerre, armés de piques, de haches et de faulx... mais, Sire, des milliers et des milliers!...

ANT. Oh, l'Orleans li aspettava! li ha preceduti!

MAL. E sul dorso di quell'ocean infinito, mugghiante, mi parve di veder a biancheggiare il cavallo del general Lafayette, e dietro lui un lungo splendore di bajonette.

LUI. Egli viene ad eseguire il mandato di Cromwell!

ANT. Oh! i miei figli! il Delfino!

LUI. Fermatevi! — non uscite! Andate Clery, vadano i miei scudieri, le mie guardie....

ANT. (*A Clery*). Chiamate gli ufficiali Deshuttes e Varicourt, dite che la regina reclama le loro promesse. (*Esce rapidamente*).

SCENA IX.

Monsignore di Provenza con alcune guardie del corpo e detti.

ANT. (*Vedendolo venire agitatissimo*). Ebbene, Provenza?

PROV. Ebbene, tutta Parigi si riversa sopra Versailles.... Oh! il vile Marat!

ANT. Io, io piuttosto!.... e nessuno! Non vengono! (*Non osando salire sulla terrazza*).

PROV. Non occorre, per altro, spaventarsi più del bisogno. Il reggimento di Fiandra occupa i cortili; gli androni, gli usci sono difesi dalle milizie urbane e dalle guardie del corpo....

ANT. (*c. s.*) Ma i figli! i miei figli!

PROV. E inoltre poi, una gran parte di quella turba ululante si compone di donne del mercato.... forse dieci, dodici mila pescivendole....

ANT. (*c. s.*) E Clery non ritorna!

MAL. (*A Luigi che si è seduto col capo appoggiato alle mani*). Sire, io insisto sulla fuga a Rambouillet.... Il reggimento di Fiandra basta per proteggerla.

ANT. Sì, Luigi, ve ne prego a mani giunte — andate, salvatemi dal rimorso!

PROV. Ma, sorella, un re che fugge si dichiara decaduto....

LUI. Ah! voi credete che il re debba piuttosto morire?... E lo credo anch'io.

SCENA X.

Il duca di Brissac seguito da alcune guardie del corpo e gentiluomini. I suddetti.

(N. B. *Ad ogni persona che entra la regina trasalisce*).

BRIS. (*Furioso con spada alla mano*). Sire, il colonnello del reggimento di Fiandra aspetta i vostri ordini: ed io pure sono venuto a riceverli, per sapere se si deve far fuoco sulla canaglia.

ANT. Ah!...

PROV. (*Fa un moto come di adesione*).

LUI. (*Subito, fulminando Provenza collo sguardo*). Ve lo proibisco assolutamente! Il re non vuole che si sparga una sola goccia di sangue francese, nè per lui, nè per la sua famiglia.

ANT. Ah! d'Orléans les attendait; il les a précédés!

MAL. Et au milieu des vagues mugissantes de cet immense océan j'ai cru distinguer le cheval blanc de Lafayette et derrière lui le reflet des bayonnettes.

LOU. Il vient exécuter les ordres de Cromwell!

ANT. Oh! mes enfants! Le Dauphin!

LOU. Arrêtez! — Ne sortez pas. Allez, Cléry, mes écuyers, mes Gardes...

ANT. (*A Cléry*). Appelez les officiers Deshuttes et Varicourt; dites-leur que la Reine les somme de tenir leurs promesses. (*Il sort en toute hâte*)

SCÈNE IX.

Monsieur accompagné de quelques gardes du corps et les précédents.

ANT. (*Le voyant venir très-agité*). Eh bien! comte de Provence?

PROV. Eh bien! tout Paris se déverse sur Versailles... Oh! le misérable Marat!

ANT. Moi, c'est moi plutôt... Et personne encore! Ils ne viennent pas! (*Elle n'ose pas monter sur la terrasse*).

PROV. Gardons-nous bien pourtant de nous effrayer sans mesure. Le régiment de Flandres occupe les cours; les portes et les corridors sont défendus par la milice urbaine et par les Gardes.

ANT. (*même jeu*). Mais les enfants! les enfants!

PROV. En outre une grande partie de cette foule hurlante se compose de dames de la Halle; il y a au moins dix mille, douze mille poissardes.

ANT. (*même jeu*). Et Cléry qui ne revient pas!

MAL. (*A Louis qui est assis la tête entre les mains*). Sire, j'insiste pour la fuite à Rambouillet... Le régiment de Flandres suffit pour la protéger.

ANT. Oui, Louis, je vous en supplie; allez, sauvez-moi du remords!

PROV. Mais, ma soeur, un Roi qui fuit se déclare déchu du trône...

LOU. Ah! vous croyez qu'un Roi doit plutôt mourir; c'est aussi ma pensée.

SCÈNE X.

Le Duc de Brissac, suivi d'une poignée de Gardes et gentilshommes; les précédents.

(N. B. *A chaque personne qui entre, la Reine tressaille*).

BRIS. (*Hors de lui; l'épée à la main*). Sire, le colonel du régiment de Flandres attend vos ordres et je suis venu les demander en personne pour savoir s'il faut faire feu sur cette canaille.

ANT. Ah!...

PROV. (*fait comme un signe d'adhésion*).

LOU. (*Avec impétuosité et foudroyant Monsieur du regard*). Je vous le défends absolument! Le Roi ne veut pas qu'il coule une goutte de sang français pour lui, ni pour sa famille.

MAL. Sire, siete sempre il figlio di San Luigi!

DUC. (*Concitatissimo*). Ma io devo far riflettere a V. M., che la folla armata ha già invaso i cortili e si va rovesciando furiosamente nel parco...

LUI. (*Scosso pel pericolo della sorella e dei figli*). I figli!

ANT. (*Con un urlo disperato contemporaneamente a quello del re*). Ah! i figli! i figli! (*Avventandosi all'uscio*).

MAL. Regina!

ANT. Sono madre... madre!...

SCENA XI.

Clery, il quale conduce per mano Madama Reale ed il Delfino spaventati. Dietro loro Madama Elisabetta nel massimo disordine e sostenuta dalla Campan — sono seguiti da guardie del corpo e gentiluomini, ed i suddetti.

ANT. (*Appena vede a comparire i figli li serra strettamente sul suo grembo, fra baci, lacrime e riso*).

MAD. Oh! madre, madre nostra.... che orrore!

DEL. Oh! mamma!

LUI. Sorella.

ELIS. Oh! Luigi! Luigi! Il soccorso di questi nobili cavalieri delle guardie del corpo pervenne a liberare la nostra carrozza da quegli nomini feroci, da quelle donne forsennate.... Io fui creduta la regina!.... E già le picche, le ronche erano rivolte contro di me.... Quando le guardie del corpo si slanciarono alla portiera.... Ma, ohimè, sorella!.... Deshuttes e Variconrt rimasero uccisi, lacerati....

ANT. Ah!... mi hanno serbato il giuramento!

MAD. Oh! oh! la vecchia madre di Deshuttes, le povere sorelle di Varicourt!

DEL. Non hanno più nessuno!

ANT. Hanno una madre.... la vostra! (*Si sentono gridi diversi, urli e schiamazzi*).

PROV. Ma udite, sire!

DUC. Sire, lasciate che io vada.

LUI. No, vi dissi.—Conducete la regina, i miei figli, mia sorella nella sala del torrione.—Alla fedeltà delle mie guardie del corpo affido sì preziosi depositi.... Io solo mi mostrerò al mio popolo sollevato. E solo non tremo.

ELIS. (*Stringendosi al re*). Lasciarvi, sire?

ANT. Impossibile!

MAD. No!

DELF. No!

(*Si sente un rumor sotterraneo come di porte atterrate ed un urlo tremendo*).

ANT. Oh! Dio! il Delfino si sente mancare.

SCENA XII.

Il general Lafayette accompagnato da due ajutanti, ed i suddetti.

LAF. (*Di dentro con voce terribile*). Occu-

MAL. Sire, vous êtes le digne fils de saint Louis!

LE DUC. (*Dans la plus grande agitation*). Mais je dois faire observer à V. M que la foule armée a déjà envahi les cours et se répand en fureur dans le parc...

LOU. (*Ému par le danger de sa sœur et de ses fils*) Les enfants!

ANT. (*Avec un cri, en même temps que le Roi*). Ah! les enfants! les enfants! (*Elle s'élance vers la porte*).

MAL. Reine!

ANT. Je suis mère avant tout... mère!...

SCÈNE IX.

Cléry conduisant par la main Madame Royale et le Dauphin épouvantés. Derrière eux, Madame Elisabeth dans le plus grand désordre et soutenue par Madame Campan. — puis des Gardes, des gentilshommes et les précédents.

ANT. (*À peine aperçoit-elle ses enfants qu'elle les saisit entre ses bras, et les embrasse étroitement pleurant et riant à la fois*).

MAD. Oh! mère! mère! quelle horreur!

DAU. Oh! maman!

LOU. Ma soeur!

ELIS. Oh! Louis! C'est à peine si le dévouement de ces gentilshommes et de ces courageux Gardes a pu arracher notre carrosse à ces hommes féroces, à ces femmes forcenées... Ils m'ont prise pour la Reine... Et déjà les piques et les coutelas étaient dirigés contre moi... Quand les Gardes s'élancèrent à la portière... Mais, hélas! ma soeur,... Deshuttes et Varicourt ont été massacrés, mis en lambeaux...

ANT. Ah!... ils ont tenu leur serment!

MAD. Oh! oh! et la pauvre vieille mère de Deshuttes! les pauvres soeurs de Varicourt!...

DAU. Il ne leur reste plus personne.

ANT. Il leur reste une mère... la vôtre!... (*On entend des cris et des hurlements*).

PROV. Écoutez, Sire.

DUC. Sire, permettez-moi d'y courir.

LOU. Non, je vous l'ai dit. Conduisez la Reine, mes enfants et ma soeur dans la Salle de la Tour... Je confie ce précieux dépôt à la fidélité de mes Gardes... Seul, je me montrerai à mon peuple révolté. Seul, je ne crains rien.

ELIS (*Embrassant le roi.*) Vous laisser, Sire!

ANT. Impossible!

MAD. Non.

DAU. Non.

(*On entend au-dessous de la scène un bruit comme de portes enfoncées et des hurlements*).

ANT. Oh! Dieu! Le Dauphin se trouve mal!

SCÈNE XII.

Le Général Lafayette accompagné de deux aides de camp; les Précédents.

LAF. (*Dans la coulisse, d'une voix me-*

pate, serrate, difendete i cancelli, gli androni, gli usci interni; ma non un colpo di sciabola, di moschetto senza un ordine di Lafayette. (*Irrompe all'uscio in abito di generale della Guardia Nazionale con gran sciarpa tricolore*).

Lui. È dunque Cromwello, che viene ad arrestare Carlo I?

Laf. È Lafayette che viene a salvare Luigi XVI. Il generale degli Stati Uniti è rimasto in America; qui vi è il generale della guardia nazionale di Parigi che ha giurato fede alla costituzione ed al re.

Lui. Ora, che è venuto a far qui tutto questo popolo? che domanda? che vuole?

Laf. Ciò che non trova a Parigi.

La voce di Santerre. Pane!

Molte altre voci. Pane!

Laf. Udite, sire?

La voce di Santerre. Morte al re mugnajo ed ai fornai di Versailles!

Molte altre voci. Morte!

Laf. Queste grida, sire, significano che se a Parigi manca il frumento, egli è perchè ne sono ricolmi i granai della reggia di Versailles.

Lui. Ma io posso disingannare il mio popolo. (*Per muoversi verso la terrazza*).

Elis. Fratello! (*Arrestandolo*).

La voce come sopra. Vogliamo l'austriaca.

Voci come sopra. L'austriaca!

Ant. Sentite, sire, chi vogliono?

Mad. No! madre, no!

Del. Mamma, pietà!

Voci più forti. L'austriaca!

Laf. Ebbene, sì, madama, andate, mostrate loro il Delfino.

Lui. (*Con un grido d'orrore*). Che?

Elis. Ah! sorella!....

Laf. Non temete. Il cortile è folto in gran parte di popolane, di pescivendole: (*A Maria Antonietta*). Sono le medesime che vennero a spargere le loro ghirlande su quella terrazza, sulla culla di un angelo, che prega per voi.... sono furie, madama. sono tigri.... ma sono madri! Andate... ne rispondo colla mia testa.

Del. Io getterò loro dei baci....

Mad. Io pure, io pure verrò.

Ant. (*Si scaglia sulla loggia, presentando al popolo la figlia ed il Delfino*).

Elis. Fratello, coraggio!...

Lo voce come sopra. Via i fanciulli!

Voci che ripetono. Via!

Ant. (*Esaltata da un straordinario coraggio*). Francesi! uccidete la madre del Delfino!

Lui. (*Sciolto si da quelli che lo trattenevano sta per correre sulla terrazza*).

Laf. (*Lo previene scagliandovisi e gridando*). No, francesi non vi disonorate. (*Gettando la sua sciarpa tricolore al collo di Antonietta*). Viva la regina!

nageante). Occupez, fermez, défendez les grilles, les entrées, les portes intérieures; mais pas un coup de sabre ni de fusil sans un ordre de Lafayette. (*Il s'élance en dedans en uniforme de général de la Garde Nationale, avec une grande écharpe tricolore*).

Lou. C'est donc Cromwell qui vient arrêter Charles I?

Laf. C'est Lafayette qui vient sauver Louis XVI. Le général des États-Unis est resté en Amérique; il n'y a ici que le général de la Garde Nationale de Paris, qui a juré fidélité à la Constitution et au Roi.

Lou. Eh bien! qu'est venu faire ici tout ce peuple? Que demande-t-il? Que veut-il?

Laf. Ce qu'il ne trouve pas à Paris.

La voix de Santerre. Du pain!

Plusieurs autres voix. Du pain!

Laf. Vous entendez, Sire?

La voix de Santerre. Mort au Roi meunier et aux boulangers de Versailles!

Plusieurs autres voix. Mort!

Laf. Ces cris veulent dire, que si le pain manque à Paris c'est que les greniers du palais de Versailles regorgent de blé.

Lou. Mais il m'est facile de détromper le peuple. (*Il se dirige vers la terrasse*).

Elis. Mon frère. (*Elle l'arrête*).

La voix *comme ci-dessus*. Nous voulons l'autrichienne!

Plusieurs autres *de même*. L'autrichienne!

Ant. Sire, vous entendez qui ils demandent?

Mad. Non, mère, non!

Dau. Maman, par pitié!

Voix plus fortes. L'autrichienne!.

Laf. Eh bien! oui, Madame; allez; montrez-leur le Dauphin.

Lou. (*avec un cri d'horreur*). Comment!

Elis. Ah! ma sœur!

Laf. Ne craignez rien; la cour est presque entièrement remplie de femmes du peuple, de Dames de la halle. (*A Marie-Antoinette*). Ce sont les mêmes qui vinrent autrefois jeter leurs guirlandes de fleurs sur cette terrasse, sur le berceau d'un ange qui, à cette heure, prie pour vous... ce sont des furies, Madame, des tigresses... mais ce sont des mères! Allez; je réponds de vous sur ma tête.

Dau. Je leur enverrai des baisers.

Mad. Et moi aussi je veux venir.

Ant. (*Elle s'élance sur le balcon et présente au peuple sa fille et le Dauphin*).

Elis. Mon frère, courage!

La même voix. Arrière les enfants!

Plusieurs voix. Arrière!

Ant. (*avec un courage exalté*). Français! assassinez la mère de votre Dauphin!

Lou. (*Se dégageant de ceux qui tentent de le retenir, veut courir au balcon*).

Laf. (*Le précède en criant*). Non, Français, ne vous déshonorez pas. (*Jetant son écharpe tricolore au cou d'Antoinette*). Vive la Reine!

(*Dal cortile scoppiano gli applausi e il grido di:* Viva la regina! viva il Delfino!

LAF. È salva!
PROV. Per ora!
LUI. (*Stendendo la mano a Lafayette*:)
ELIS. Grazie!

(*Dans la cour éclatent les applaudissements et les cris de*). Vive la Reine! Vive le Dauphin!
LAF. Elle est sauvée!
PROV. Pour cette fois!
LOU. ELIS. (*Tendant la main. à Lafayette.*) Merci!

ACTE II.

ANNO 1791.

Il parco di Saint-Cloud. A destra il padiglione della regina, detto Chiosco. A sinistra, un poco più indietro un'altro padiglione più piccolo con persiane verdi. Sedili con ispalliere di fiori. All'alzarsi del sipario, si vede dietro ad una persiana del piccolo padiglione qualche cosa che muove, come precisamente un'ombra umana.

LA SCÈNE SE PASSE EN 1791.

Le parc de Saint-Cloud. — A droite le pavillon de la Reine, dit le Kiosque. — A gauche, un autre pavillon plus petit, avec des persiennes vertes. — Des sièges avec des garnitures de fleurs. — Au lever du rideau, on voit, derrière l'une des persiennes du petit pavillon, se mouvoir quelque chose qui produit l'effet d'une ombre humaine.

SCENA I.

Dal fondo del parco vengono Clery ed il conte di Mirabeau.

CLER. Venite liberamente, signor conte di Mirabeau, la regina vi aspetta.

MIR. Ohimè! (*guardando l'orologio*) avrei tardato?

CLER. No, signor conte, voglio dire che la regina desidera assai di vedervi.

MIR. (*Compiacendosi*) Sono io così fortunato?

CLER. S. Maestà spera che il signor conte avrà prese le dovute precauzioni, per non lasciar rimarcare la sua assenza da Parigi.

MIR. Senza dubbio. Ho detto al circolo di madama Roland che questa mattina mi sarei recato ad Auteuil, presso il signor di Claviers, mio amico.

CLER. Egregiamente. Vado, signor conte ad avvertir la regina (*entra nel gran padiglione*).

MIR. La vedrò finalmente questa bella, questa altera, questa condannata Maria Antonietta.... e invitato da lei! E perchè non dal re? Ah! il buon Luigi teme forse la lebbra de'miei debiti, de'miei vizii, dei miei duelli, di quattro mandati di arresto, di un processo criminale.... E Maria Antonietta no? tanto meglio!.... e chi sa!.... (*portando la mano alla fronte e scuotendo la folta criniera*). Ma piano, signor conte di Mirabeau! cosa sperate? che volete voi fare? Ricostruire la monarchia, della quale avete scassinato il piedistallo? e la vostra fama? e i giudizii della posterità?.... Eh! baje! Mirabeau sarà giudicato per quello che egli ha voluto essere.... l'animo appassionato

SCÈNE I.

Cléry et le Comte de Mirabeau, s'avançant du fond du parc.

CLÉ. Approchez sans crainte, Monsieur le Comte de Mirabeau, la Reine vous attend.

MIR. Comment! (*Regardant sa montre*). Est-ce que je serais en retard?

CLÉ. Non, je veux dire que la Reine désire vivement s'entretenir avec vous.

MIR. (*Avec complaisance*). Ai-je vraiment ce bonheur?

CLÉ. Sa Majesté espère que Monsieur le Comte a pris les précautions nécessaires pour que son absence de Paris ne soit pas remarquée.

MIR. Assurément. J'ai dit au cercle de Madame Roland que ce matin je devais me rendre à Auteuil, chez mon ami, Monsieur de Claviers.

CLÉ. C'est parfait. Je vais, Monsieur le Comte prévenir la Reine. (*Il entre dans le pavillon*).

MIR. Je vais la voir enfin cette Marie-Antoinette si belle, si altière et si perdue... et invité par elle. Pourquoi pas par le Roi? Oh! le bon Louis redoute peut-être la lèpre de mes dettes, de mes vices, de mes duels, de mes quatre lettres de cachet et de mon procès au criminel... Et Marie Antoinette?... non?... tant mieux!... et qui sait! (*Portant la main à son front et secouant son épaisse chevelure*). Mais doucement, Monsieur le Comte de Mirabeau! qu'espérez-vous? que voulez-vous tenter? Réédifier cette monarchie dont vous avez ébranlé les fondements? Et votre réputation? Et le jugement de la postérité!... Bah! fadaises! Mirabeau sera jugé l'homme qu'il

della libertà, il nemico inesorabile dell'anarchia.... o forse il salvatore della Francia?.... (*Vedendo ad aprirsi l'uscio del padiglione*) La regina!

SCENA II.

Maria Antonietta e Mirabeau. — Mirabeau s'inchina profondamente. Maria Antonietta è assai pallida — ma il suo contegno è riserbato ed austero e non può a meno di lasciare scorgere l'impressione disgustosa che riceve dall'esteriore e dalla presenza di Mirabeau. La persiana del piccolo padiglione si muove leggermente, ma in modo visibile allo spettatore.

Mir. Ringrazio V. M. di aver accordato a Mirabeau, l'onore di un colloquio, dei quale s'impadronirà la storia.

Ant. Spero, signor conte, che la storia se ne debba dimenticare.

Mir. (*Comprendendo il senso delle parole della regina dice nobilmente:*) Sono io che ci perderò, madama.... ma per altro si rassicuri V. M.; qui non c'è Mirabeau uomo.... ma Mirabeau cittadino e filosofo.

Ant. Bene! (*gli fa cenno di sedere*) Vediamo signor conte, se possiamo intenderci. Il re desidera sapere se siete deciso di unirvi a noi con lealtà e giuramento di gentiluomo; se credete ancora possibile di arrestare l'uragano, di salvare la monarchia, e con quali mezzi sperate di riescirvi.

Mir. Alla prima domanda io ho già risposto all'Assemblea.

Ant. Ma all'Assemblea, signor conte, vi siete mostrato fin da principio il più accanito persecutore della monarchia.

Mir. Prego V. M. a distinguere fra monarchia e dispotismo. Contro questo Ella mi troverà sempre lo stesso alla ringhiera dovunque.... La monarchia, come io la intendo, madama, non avrà un più sincero, un più caldo difensore di Mirabeau

Ant. E come sarebbe fatto questo vostro ideale monarchico?

Mir. Il mio ideale madama, sarebbe quello di un potere esecutivo umano, sapiente, che stornasse l'arbitrio per assodare la libertà che abolisce il feudalismo della nobiltà e quello, più insopportabile ancora, del clero; un potere civile e religioso fondato unicamente sulla libertà di coscienza, che garantisse la proprietà, onorasse il lavoro. In una parola — V. M. m'intenda — io voglio guarire la Francia della superstizione della monarchia, per sostituirvi il culto di questa.

Ant. Il culto? (*con un amaro sorriso, seguito da un profondo sospiro*). Conte di Mirabeau! dimenticaste sì presto le giornate del 5 e del 6 ottobre?

Mir. E V. M. ha dimenticato un giorno a noi più vicino, il 14 luglio, ben diverso

a voulu être... l'amant passionné de la liberté... l'ennemi implacable de l'anarchie... et peut être le sauveur de la France!... (*Voyant la porte du pavillon s'ouvrir*). La Reine!

SCÈNE II.

Marie-Antoinette et Mirabeau.

Mirabeau s'incline profondément. Marie-Antoinette est fort pâle. Son attitude est réservée et austère; elle ne peut cacher la répulsion que lui inspirent la présence et la tenue de Mirabeau. — Les persiennes du petit pavillon s'agitent d'un mouvement très faible mais visible pour le spectateur.

Mir. Je remercie Votre Majesté d'avoir accordé à Mirabeau une entrevue qui sera du domaine de l'histoire.

Ant. J'espère, Monsieur le Comte, que l'histoire l'oubliera.

Mir. (*Saisissant l'intention qui a dicté la réponse de la Reine dit avec noblesse*). C'est moi qui y perdrai Madame; mais du reste que Votre Majesté se rassure; il n'y a pas ici Mirabeau l'homme... mais Mirabeau le citoyen et le philosophe.

Ant. Bien! (*Lui faisant signe de s'asseoir*). Voyons, Monsieur le Comte, si nous pouvons nous entendre. Le Roi désire savoir si vous êtes résolu de vous unir à nous loyalement et sur votre parole de gentilhomme; si vous croyez encore possible de conjurer la tempête, de sauver la monarchie et par quels moyens vous pensez y réussir.

Mir. J'ai déjà répondu à la première demande au sein de l'assemblée.

Ant. Mais à l'assemblée, Monsieur le Comte, vous vous êtes montré, dès le premier jour, l'ennemi le plus acharné de la monarchie.

Mir. Je prie Votre Majesté de distinguer entre la monarchie et le despotisme; contre ce dernier, vous me trouverez toujours le même à la tribune et partout. La monarchie, comme je la comprends, Madame, n'aura jamais un défenseur plus sincère, plus ardent que Mirabeau.

Ant. Et comment serait-elle faite cette monarchie idéale que vous rêvez?

Mir. Mon idéal, Madame, serait un pouvoir exécutif humain et sage qui renoncât à l'arbitraire pour assurer la liberté; qui abolît le pouvoir féodal de la noblesse et celui, plus insupportable encore, du clergé, une autorité civile et religieuse fondée uniquement sur la liberté de conscience qui garantît la propriété et honorât le travail; en un mot, que Votre Majesté veuille bien me comprendre. — Je veux, en France, à la superstition de la monarchie substituer son culte.

Ant. Son culte! (*Avec un sourire amer suivi bientôt d'un soupir*). Comte de Mirabeau, avez-vous sitôt oublié les journées du 5 et du 6 octobre?

Mir. Et Votre Majesté a-t-elle oublié un jour plus rapproché de nous encore, le 14

da quello del 1789, in cui era caduta la Bastiglia? ha dimenticato il circo immenso del campo di Marte dove i 300mila deputati delle provincie giuravano sull'altare della patria la federazione della Francia? il re non vi fu applaudito fino all'entusiasmo? non vi foste applaudita voi, madama?

ANT. (*Dolorosamente*). Sì, per un momento...., come sulla terrazza di Versailles, spirante di angoscia.... e poi nella notte ricercata a morte nel mio letto, abbracciata al Delfino, colto dalla febbre.... o alla dimane condotti, strascinati tutti a Parigi.... e come? chiusi in una carrozza, preceduta dai teschi sanguinosi delle mie guardie, confitti alle picche!.. circondata, seguita da 60mila furie ululanti.... Quindi trasportati alle Tuileries, nel fatal palazzo di Caterina de'Medici, pieno di occhi, d'insidie, dove siamo sorvegliati, spiati, derisi!.... Oh! gli entusiasmi del popolo, signor conte, durano.... come ogni altra cosa in Francia!

MIR. Questo avviene, Madama, perchè il re non ha fiducia nella nazione, e questa, per conseguenza, non ne ha alcuna nel re. No, madama; bisogna che egli si dichiari una volta, che s'impadronisca della rivoluzione.. che la faccia sua, che la domini: guai se si lusinga di acquistar tempo, finchè gli giungano dall'estero i soccorsi promessi e patteggiati in segreto....

ANT. (*Sorpresa interrompendolo*). In segreto, voi dite?....

MIR. E come no?.... errore, delitto, madama!.... invocare lo straniero contro la Francia egli è lo stesso che tuffarsi dentro il cratere di un vulcano.... ma e poi, in che spera egli, il re?.... in chi?.... Oh! udite, udite, madama! Il Belgio, l'Olanda, la Svezia e l'Italia, altro non aspettano che suoni in Francia l'ultima ora dei Borboni, siccome squilla di risurrezione per loro. Caterina II. — voi lo sapete — è intenta a sbranare la povera Polonia — ed a voi scrive, per ischerno, dietro ai suoi muraglioni di cosacchi, che i re debbono seguire il loro cammino, non badando agli schiamazzi del popolo, più che la luna all'abbaiare de'cani. La scellerata! l'ipocrita!.,.. E Pitt che è il vero re degl'inglesi, vede con piacere che voi paghiate il fio dei soccorsi prestati agli americani, e sapendovi alle prese coll'idee repubblicane, pullulate in Francia dalla guerra d'America.... si stropiccia le mani; vostro fratello Leopoldo II è come Luigi XVI, tentenna... e Federico Guglielmo s'incarica modestamente della guerra di Fiandra.... dunque resterebbe il Papa, madama.... ma i concittadini di Rousseau e di Voltaire, se la ridono del Vaticano. Il Papa non potendo fare un santo di Luigi XVI riuscirà a farne un martire — ecco tutto!....

juillet, si différent de celui de 1789 où succomba la Bastille? A-t-elle oublié le cirque immense du Champ de Mars où les 300 mille députés des provinces jurèrent sur l'autel de la patrie la fédération de la France? Le Roi n'y fut-il pas applaudi jusqu'à l'enthousiasme? n'y fûtes vous pas applaudie, vous même, Madame?

ANT. (*Avec douleur*). Oui, pour un moment... comme sur la terrasse de Versailles, à demi-morte d'angoisse... et puis dans la nuit, poursuivie jusque dans mon lit, avec le pauvre petit Dauphin tout enfiévré dans mes bras. . et le lendemain, conduits, traînés tous ensemble à Paris... et de quelle manière? Enfermés dans une voiture, précédés des têtes sanglantes de mes Gardes portées au bout d'une pique!... entourés, poursuivis par les hurlements de soixante mille furies... Et puis transportés aux Tuileries, dans ce fatal palais de Catherine de Médicis plein d'échos et d'embûches, où nous sommes surveillés, épiés, divisés!... Oh! les enthousiasmes populaires, M. le comte! ils durent... ce que dure tout le reste en France.

MIR. Cela vient, Madame, de ce que le Roi n'a pas confiance dans la nation qui par conséquent ne se fie pas non plus au Roi. Non, Madame; il faut qu'il se déclare une fois, qu'il s'empare de la Révolution... qu'il la domine en la faisant sienne... Malheur s'il se flatte de gagner du temps jusqu'à ce que lui arrivent de l'étranger les secours promis et convenus secrètement.

ANT. (*surprise et l'interrompant*). Vous dites.:. secrètement!

MIR. Eh! certainement... Erreur, délit, Madame... invoquer l'étranger contre la France! autant vaudrait se jeter la tête la première dans le cratère d'un volcan... Et puis en qui donc espère le Roi?... en qui?... Oh! écoutez-moi; écoutez-moi bien, Madame! La Belgique, la Hollande, la Suède et l'Italie n'attendent que d'entendre sonner en France l'heure suprême des Bourbons pour ressusciter à une vie nouvelle. Catherine II — vous le savez — est tout entière occupée à déchirer en morceaux l'infortunée Pologne et à l'abri derrière ses épais remparts de Cosaques, elle vous écrit par dérision que les rois doivent suivre leur route et s'occuper des criailleries de leurs peuples comme la lune de l'aboiement des chiens. L'infâme! l'hypocrite! Et Pitt, le vrai roi de l'Angleterre? Il est trop heureux de vous voir expier les secours donnés à l'Amérique et il se frotte les mains en vous sachant aux prises avec les idées républicaines que cette alliance a fait germer dans notre pays. Votre frère Léopold II?... il fait comme Louis XVI... il hésite... et Frédéric-Guillaume se charge modestement de la guerre de Flandre. Que reste-t-il? Le Pape... mais les concitoyens de Voltaire et de Rousseau se rient des foudres du Vatican. Le Pape ne peut faire un saint de Louis XVI; mais il finira par en faire un martyr... Voilà tout.

Ant. Un martiro?...

Mir. Ciò in quanto all'estero. E nell'interno madama? li avversari della libertà come del trono. Il clero, l'aristocrazia, ed i club. Il clero che si è veduto togliersi dalla rivoluzione i tanti beni, l'aristocrazia i privilegi cospirano egualmente perchè si disonori cogli eccessi e le stragi, una rivoluzione umana, civilizzatrice, preparata dalla filosofia. I club poi, quelli dei Giacobini e dei cordelieri, invasi, presieduti, agitati da atei, da fanatici, minacciavano di diventare una potenza, la quale distruggerà — se non viene distrutta — non solo il trono e gli altari, ma la grande assemblea nazionale, per sostituirvone una di demagoghi e di carnefici — e vi riuscirà!

Ant. (*Scossa*) Che dite voi?

Mir. Vi riuscirà! perchè all'assemblea, manca il sostegno del potere esecutivo, e a questo l'appoggio morale dell'assemblea. Ecco i nemici visibili.... ma, e gli invisibili, madama?

Ant. Invisibili, voi dite?

Mir. Sì, bisogna pur convenirne; vi è una mano nascosta, terribile che ha aggiogato le tigri al carro della rivoluzione; ed è la mano, che colla forza dell'oro ha respinto all'estero i frumenti che venivano portati a Parigi, che ha domandato, quasi direi, le nevi ed i ghiacci al settentrione, per formarne un immenso lenzuolo sopra la Francia, onde dalla carestia, dalla fame, dal freddo, nascesse il furore; ed è la mano stessa che ha fatto correre gli avvisi bugiardi dei briganti rovesciatisi sulle campagne, perchè fosse in armi tutto il contado. La mano infine, che ha scritto, divulgato i libelli contro V. M. che vi ha impresso sulla fronte il marchio di Austriaca come un cartello di sfida alla nazione francese.

Ant. (*Estremamente colpita dalla chiaroveggenza di Mirabeau*). Ah! signore qual benda mi fate scendere dagli occhi!

Mir. E di chi è questa mano segreta, omicida? io lo ognoro — non la vedo — la sento — si chiama Orleans? (*la persiana si solleva leggermente*). Provenza?.... i Gesuiti?... Pitt forse? Pitt che per vendicare i soccorsi prestati agli americani, ha giurato di fare del povero Luigi XVI un riscontro a Carlo I?

Ant. Oh! mio Dio! voi mi spaventate.

Mir. Ebbene, madama, che cosa ha opposto finora questa monarchia condannata da secoli a tante forze riunite? dieci ministri l'uno più inetto dell'altro; un re che forse sarebbe stato la delizia della Francia, senza gli insegnamenti del duca di La Vauguyon, uomo di chiesa più che di stato..., e quel che è peggio gesuita! Un re primitivo, un re pastore, che si trova a caccia in questo parco nella mattina stessa del 5 ottobre, che all'indomani della presa della Bastiglia, si reca a Parigi e dice al Sindaco Bailly « vengo con confidenza in mezzo al mio buon popolo » ma dopo di essersi confessato o comunicato a Versailles ed aver estesa una protesta

Ant. Un martyr?...

Mir. Et à l'intérieur, Madame, quels sont les adversaires de la liberté aussi bien que du trône? le clergé, la noblesse et les Clubs. Le clergé, qui s'est vu dépouiller de ses immenses richesses; la noblesse qui conspire avec lui pour qu'une Révolution humaine, civilisatrice, fille de la philosophie se déshonore par ses excès et dans le sang; les Clubs enfin et à leur tête, les Jacobins et les Cordeliers, envahis, présidés, agités par des athées, des fanatiques; ils menacent de devenir une puissance qui — si elle n'est pas détruite — détruira non seulement le trône et les autels, mais l'assemblée nationale elle-même; pour y substituer quoi? Une convention de démagogues et de bourreaux... et ils y réussiront.

Ant. (*ébranlée*). Que dites-vous?

Mir. Ils y réussiront! parce qu'il manque à l'assemblée l'appui du Pouvoir exécutif et à celui-ci, l'appui moral de l'assemblée. Voilà les ennemis visibles... Mais et les invisibles, Madame?

Ant. Les invisibles, dites-vous?

Mir. Oui, il faut bien le dire; il y a une main cachée, terrible qui a enchainé les tigres au char de la Révolution; c'est elle qui, par la puissance de l'or, a repoussé à l'étranger le blé que l'on apportait à Paris; elle qui, si j'ose me servir de cette image, a emprunté au nord ses glaces éternelles, pour les étendre sur la France comme un immense linceul, afin que la disette, la faim et le froid engendrassent la fureur; elle qui a semé à travers les campagnes la panique mensongère des brigands, pour que tout le pays se levât en armes; elle enfin qui a écrit et répandu les libelles contre Votre Majesté et qui vous a imprimé au front le nom d'autrichienne comme un défi à la nation française.

Ant. (*Profondément frappée de la clairvoyance de Mirabeau*). Ah! Monsieur, quel bandeau vous faites tomber de mes yeux!

Mir. Et à qui appartient cette main mystérieuse, homicide? Je l'ignore. — Je ne la vois pas. Je la devine. — S'appelle-t-elle Orléans? (*La persienne s'agite légèrement*). Provence? Les Jésuites? Pitt peut-être, Pitt qui a juré de faire du pauvre Louis XVI un Charles I?

Ant. Oh! mon Dieu! vous m'épouvantez!

Mir. Eh bien, Madame, qu'a opposé jusqu'ici à toutes ces forces conjurées cette monarchie sur qui pèse la condamnation de tant de siècles? Dix ministres plus ineptes l'un que l'autre; un Roi qui aurait pu peut-être devenir les délices de la France, n'étaient les enseignements de la Vauguyon, homme d'Église plutôt que d'État... et qui pis est Jésuite! Un Roi primitif, un Roi pastoral qui dans ce parc même était à la chasse, le matin du 5 octobre; qui le lendemain de la prise de la Bastille, se transporte à Paris et dit au Maire Bailly: « Je me remets avec confiance aux mains de mes bons Parisiens... » alors qu'il ve-

contro quegli atti che gli avesse potuto imporre la necessità o la forza.

Ant. (*Estremamente sorpresa nell'apprendere che ciò si sia risaputo*). Gran Dio! ma non abbiamo più dunque un pensiero, un sospiro che sia nostro? ma chi ci rapisce i nostri segreti?

Mir. La mano misteriosa, tremenda, madama: — ma non basta. Voi sapete che cosa ha fatto l'allievo di La Vauguyon. Non ignorate la lotta titanica che io ho sostenuta per tre giorni all'Assemblea, perchè fosse serbato al re il veto sospensivo e riuscì! — Or bene; egli commette la impopolarità di opporlo ben tosto al decreto che aboliva i conventi, dichiarava delle Stato i beni simoniaci del clero, esigeva il giuramento degli ecclesiastici, che sono i suoi nemici!

Ant. Egli, per altro lo ha ritirato...

Mir. Sì, come di consueto. Quando udì le onde popolari agitarsi sotto la finestra da cui il figlio di Caterina de'Medici Carlo IX aveva sparato il primo colpo di moschetto contro gli Ugonotti. .. Ma voi comprenderete, che per un tal re è inevitabile la fine di Carlo. I.

Ant. E sempre questo nome! questa profezia! questo grido di morte!.... oh! basta! (*pausa*).

Mir. Ma dunque?

Ant. Ma dunque — ditelo voi, sig. Conte — è egli possibile dare al re ciò che gli ha negato la natura?.... un po'di energia ... Ma non fu sempre, non è questo il dolore segreto della mia vita?.... la mia disperazione?.... oh, tacete ve ne prego.

Mir. (*Commosso*) Sì, vi comprendo, madama, e non posso esprimervi quanto sia il rispetto, la pietà che m'ispira il vostro grande infortunio.... (*dopo un momento*) Ebbene, allora....

Ant. (*Fissandolo*) Che proporreste signor conte? (*si vede una mano sollevare un tantino la persiana*).

Mir. Allora, che il re agisca per impulso altrui.... per quello di un uomo capace di dominare la rivoluzione. Ma una volta scelto quest'uomo, vi si abbandoni ciecamente....

Ant. (*c. s.*) E quest'uomo.... questo Pitt della Francia.... chi potrebbe essere? voi, signor Mirabeau?

Mir. Eh! forse è tardi, madama, molto tardi, e ci riuscirei a lavorare soltanto per una vasta demolizione.... ma infine, posso anche dirlo: non v'ha che me, me solo che possa abbattere l'anarchia, la quale divorerà voi, il trono, la Francia.... bisogna sentirmi, seguitarmi, o perire con me!

Ant. E quali aiuti offrirebbe il signor di Mirabeau alla monarchia?

Mir. La lotta liberale, sincera, ardente

nait de rédiger à Versailles, après s'être confessé et avoir communié, une protestation contre tous les actes qui pourraient lui être arrachés par la nécessité et la force!

Ant. (*profondément surprise en voyant que cette circonstance est connue*). Grand Dieu! mais nous n'avons donc plus une pensée, un soupir qui soit à nous? Mais qui est donc celui-là qui nous vole tous nos secrets?

Mir. La main mystérieuse et terrible, Madame!... Mais ce n'est pas tout. Vous n'ignorez pas ce qu'a fait encore l'élève de la Vauguyon. Trois jours entiers, vous le savez, j'ai soutenu à l'assemblée une lutte gigantesque pour que le Roi conservât son veto suspensif... et je l'ai obtenu. Eh bien! le premier usage qu'il en fait, c'est de l'opposer au décret qui supprimait les convents, déclarait propriétés nationales les biens simoniaques du clergé et imposait le serment aux ecclésiastiques qui sont ses ennemis..,

Ant. Oui, mais il l'a immédiatement retiré.

Mir. Sans doute, selon son habitude; quand il a entendu les vagues populaires mugir sous ces fenêtres d'où Charles IX, le fils de Catherine de Médicis, tira autrefois le premier coup de mousquet contre les Huguenots... Pour un roi pareil, Madame, soyez-en sûre, la fin de Charles I est inévitable.

Ant. Oh! toujours ce nom! cette prophétie! ce glas de mort! Assez, par pitié! (*silence*).

Mir. Mais enfin...

Ant. Enfin... Jugez-en vous-même, Monsieur le Comte. Est-il possible de donner au Roi ce que la nature lui a refusé!... un peu d'énergie!... n'est-ce pas là la plaie secrète de ma vie? mon éternel désespoir? Oh! taisez-vous, je vous en supplie.

Mir. (*Ému*). Oui, je vous comprends, Madame, et je ne puis vous dire la pitié, le respect que m'inspire une aussi grande infortune. (*après un instant*). Eh bien! alors...

Ant. (*Le regardant en face*). Que proposeriez-vous, Monsieur le Comte? (*On voit une main soulever un peu la persienne*).

Mir. Alors que le Roi s'en remette à l'initiative d'un autre, d'un homme capable de dominer la révolution. Mais son choix une fois fait, qu'il s'y abandonne avengléments...

Ant. (*même jeu*). Et cet homme... ce Pitt de la France... qui sera-t-il? Vous, Monsieur de Mirabean?

Mir. Eh! Madame, peut-être est-il tard, trop tard! peut-être mes efforts ne produiront-ils qu'une immense ruine... mais après tout, je ne crains pas de le dire, il n'y a que moi, oui, moi seul, qui puisse tenter d'abattre l'anarchie par qui vous, le trône, la France, tout menace d'être dévoré... Il faut m'écouter, me suivre ou périr avec moi!

Ant. Et quel est l'aide que Monsieur de Mirabeau offre à la monarchie?

Mir. A la tribune, la lutte ouverte, sin-

della ringhiera, l'energia dei consigli nel gabinetto del re.... e della regina.

ANT. (*c. s.*) E il primo di questi consigli?

MIR. Eccolo. Si è accreditata la voce che compiuti i lavori dell'assemblea, il re non accetterà la costituzione.

ANT. (*Fra sè*) Probabilmente.

MIR. Ebbene, che egli disinganni la nazione, si presenti all'assemblea, senza pompa, colla nappa tricolore, calmo e sereno e con voce ferma e solenne giuri in anticipazione di accettare lo statuto.

ANT. (*Colla massima sorpresa*) Ah! che dite voi?

MIR. Non bisogna esitare, madama — meglio oggi che domani. Allora io lotterò corpo a corpo coll'anarchia, sarò il Giosuè della rivoluzione e spirerò sulla ringhiera!.... ma che il re abbia fiducia in me.... che l'augusta figlia di Maria Teresa mi dia una prova di avermi ancor data la sua grazia.... (*piega il ginocchio — la persiana si solleva un tantino come sopra*).

ANT. (*Con un misto di ripugnanza, di compiacenza e di risentimento gli porge la mano che Mirabeau bacia — la persiana ricade*).

MIR. (*Alzandosi, dice in aria di trionfo ed esaltato*) Madama, la monarchia è salvata! (*esce*).

ANT. (*Lanciandogli dietro uno sguardo di fuoco*). Ah! voi signor di Mirabeau vorreste divenire il favorito della regina, un Mazzarino!.... ma io non sono Anna d'Austria. La monarchia è salvata voi dite?..., forse!.... ma il re debole è perduto.... ed a me spetta salvarlo.... Alle Tuileries e di volo! (*entra rapidamente nel padiglione, mentre uno sconosciuto, intabarrato e con largo cappello sugli occhi esce dal piccolo padiglione e fugge rapidamente, disperdendosi fra le piante*).

SCENA III.

La gran sala alle Tuileries, un ampio uscio nel fondo a sinistra, che mette alla terrazza dei Foglianti, a destra quello d'ingresso. Lateralmente a sinistra gli appartamenti del re. A destra quelli della regina. Il Quadro del re Carlo I. trasportato da Versailles è collocato nel fondo fra i due usci.

Luigi e Madama Elisabetta.

LUI. Sapete sorella che io sono ben meravigliato?

ELIS. E di che sire?

LUI. Oh bella? che ci abbiano permesso di passeggiare una buona mezz'ora noi giardini, senza testimoni, senza i *Pretoriani* del signor Lafayette .... Senza dubbio egli ha dimenticato la consegna!

ELIS. Via fratello; siate meno severo nel giudicare quel povero generale, che infine a Versailles è stato il nostro salvatore ... Oh io non me ne dimenticherò mai.

LUI. Nè io me ne sono dimenticato ...

cère, ardente; l'énergie de mes conseils dans le Cabinet du Roi et de la Reine.

ANT. (*Même jeu*). Et le premier de ces conseils?

MIR. Le voici. On a répandu le bruit qu'une fois terminés les travaux de l'assemblée, le Roi n'acceptera pas la constitution.

ANT. (*A part*). Probablement.

MIR. Eh bien! qu'il détrompe la nation; qu'il se présente à l'assemblée sans pompe, avec les couleurs tricolores, calme, serein et que d'une voix ferme et solennelle, il jure par avance d'accepter la constitution.

ANT. (*Extrêmement surprise*). Oh! que dites-vous?

MIR. Il n'y a pas à hésiter, Madame... plutôt aujourd'hui, que demain. Alors je prends l'anarchie corps à corps; je deviens le Josué de la révolution ou je tombe à la tribune!... Mais que le Roi ait confiance en moi... que l'auguste fille de Marie-Thérèse me donne une preuve qu'elle m'a accordé ses bonnes grâces. (*Il plie le genou. La persienne se soulève un peu comme ci-dessus*).

ANT. (*Avec un geste où se mêlent la répugnance, la satisfaction et le dépit lui tend la main... Mirabeau la baise; la persienne retombe*).

MIR. (*Se relevant d'un air de triomphe et avec exaltation*). Madame, dès ce moment, la monarchie est sauvée. (*Il sort*).

ANT. (*Lui lançant un regard enflammé*). Oh! Monsieur de Mirabeau, vous voudriez devenir le favori de la Reine, un Mazarin!... Mais je ne suis pas Anne d'Autriche. La monarchie est sauvée, dites-vous? peut-être! mais le faible Roi est perdu... c'est à moi de le sauver... Aux Tuileries et sans perdre une minute! (*Elle entre rapidement dans le kiosque, pendant qu'un inconnu, enveloppé d'un manteau et un chapeau aux larges bords sur les yeux, sort du petit pavillon, s'enfuit rapidement et va se perdre parmi les arbres*).

SCÈNE III.

Le grand salon des Tuileries. — Au fond à gauche, une grande porte qui donne sur la terrasse des Feuillants; à droite la porte d'entrée. Latéralement à gauche les appartements du Roi; à droite, ceux de la Reine. Le portrait de Charles I transporté de Versailles à Paris est placé au fond entre les deux portes.

Louis et Madame Élisabeth.

LOU. Savez-vous, ma soeur, que vous me voyez tout étonné?

ELIS. Et de quoi, Sire?

LOU. Comment donc! qu'on nous a laissés promener dans le jardin toute une demi-heure sans témoins, sans les Prétoriens de M. de Lafayette... Il faut qu'il ait oublié la consigne!

ELIS. Allons, mon frère, un peu moins de sévérité pour ce pauvre Général qui, après tout, à Versailles, nous a tous sauvés!... oh! pour moi je ne l'oublierai jamais.

LOU. Je ne l'ai pas oublié plus que

Ma alle Tuileries deve siamo stati condotti con poca buona grazia dopo le giornate del 5 e 6 Ottobre, sensate, mi sembra divenuto il nostro guardiano!... Basta; parliamo d'altro, sorella. Io ho una cosa da dirvi, e molto grave...

ELIS. Grave?...

LUI. (*Stendendole la mano.*) Sentite dunque. Credo che fra poco, quei signori dell'assemblea avranno posto fine alla loro famosa carta costituzionale... Allora bisognerà sanzionarla, e respingerla...

ELIS. E voi fratello, che pensate di fare?

LUI. Nella mia dignità, nella mia coscienza di principe Cattolico io non posso accettarla — e non l'accetterò. — Ma quello sarà lo scoppio vulcanico, sorella; la lotta decisiva, terribile!... e per aver il coraggio di sostenerla sino alla fine, è necessario che io non debba tremare per la vita di mia moglie, de'miei figli. Per la vostra, mia povera amica! ho bisogno di trovarmi solo, di fronte al mio popolo. Per conseguenza ho pensato di allontanare la mia famiglia.

ELIS. Ah! che dite, Luigi?

vous... mais ici, aux Tuileries, où l'on nous a conduits avec fort peu d'égards le 6 octobre, il me paraît qu'il est devenu notre geôlier... Mais passons; parlons d'autre chose, ma sœur. J'ai une confidence à vous faire et des plus graves...

ELIS. Des plus graves!

LOU. (*Lui tendant la main*). Écoutez donc; je crois que sous peu, ces Messieurs de l'assemblée vont avoir mis la dernière main à leur fameuse Coustitution... Il me faudra alors l'accepter ou la refuser...

ELIS. Eh bien! mon frère, que pensez-vous faire?

LOU. Ma dignité, ma conscience de prince catholique ne me permettent pas de l'accepter. — Je ne l'accepterai pas. — Mais cela fera éclater le volcan, ma soeur, ce sera la lutte terrible, décisive!... et pour que j'aie le courage de la soutenir jusqu'à la fin, il faut que je ne tremble pas pour la vie de ma femme, de mes enfants, pour la vôtre, pauvre amie! Il me faut être seul en face du peuple. J'ai donc pensé à éloigner ma famille.

ELIS. Que dites-vous. Louis?

SCENA IV.

Un cameriere del re e detti.

CAM. Il signor generale di Lafayette.

LUI. Ah! eccolo!... Volete ritirarvi sorella?

ELIS. Sì ma vi prego di non trattarlo male.

LUI. Eh! non voglio già che raddoppi la consegna! (*Elisabetta si ritira a sinistra*).

SCÈNE IV.

Un valet de chambre du Roi; les Précédents

VAL. Monsieur le Général de Lafayette.

LOU. Ah! le voici... Veuillez vous éloigner, ma sœur.

ELIS. Oui, mais, je vous en prie, ne le maltraitez pas.

LOU. Eh! je n'ai nulle envie qu'il double la consigne.

(*Elisabeth sort à la gauche*).

SCENA V.

Il generale Lafayette ed il suddetto.

LAF. Sire!

LUI. E come va che questa mattina il signor Lafayette viene, più tardi del solito, onde assicurarsi, che il re non sia stato rapito?

LAF. Io non vengo che per ricevere gli ordini di V. maestà.

LUI. Ma io non ve ne dò mai—bene! accomodatevi, discorreremo un poco. (*Lafayette siede.*) Devo chiedervi una spiegazione. Vedo con sorpresa, che le guardie nazionali, senza che io ne abbia espresso il desiderio, senza avvertirmene, vanno alternando il servizio colle mie guardie del corpo. E perchè di grazia?

LAF. È una precauzione presa dal sindaco di Parigi.

LUI. Una precauzione contro di me?

LAF. Dirò meglio, sire; una guarentigia alla nazione contro le voci sparse che V. M. meditasse di fuggire a Vienna od a Coblenz sede degli emigrati, per ritornare alla testa di un esercito.

SCÈNE V.

Le Général Lafayette et Louis XVI.

LAF. Sire!

LOU. Comment donc se fait-il que M. Lafayette vienne aujourd'hui, plus tard que d'ordinaire, s'assurer que le Roi n'a pas été enlevé?

LAF. Je ne viens que pour recevoir les ordres de Votre Majesté.

LOU. Des ordres! Je ne vous en donne jamais. Bien! mais asseyez-vous et causons un peu. (*Lafayette s'assied*). J'ai une explication à vous demander. Je vois avec surprise que les gardes nationales, sans que j'en aie exprimé le désir, sans même que l'on m'en ait averti, font de moitié le service avec mes Gardes du corps. Et pourquoi cela de grâce?

LAF. C'est une précaution ordonnée par le Maire de Paris.

LOU. Une précaution contre moi?

LAF. Je m'expliquerai mieux, Sire; c'est une garantie prise contre le bruit répandu que Votre Majesté a l'intention de fuir à Vienne ou à Coblenz, quartier général des émigrés, pour revenir à la tête d'une armée.

LUI. Ah! ora mi credono un re guerriero, e prima ero nn re mngnajo!

LAF. Il generale della guardia nazionale, peraltro, Lafayette, sire, ha creduto di poter garantire sulla sua testa, che il re non aveva tale intenzione, e che giammai sarebbe uscito di Francia.

LUI. Allora poi trovo giustissimo, che il signor Lafayette, per mettere in sicuro la sua testa, si sia creduto in diritto di assicurarsi della persona del re, diventando suo carceriere.

LAF. (*Offeso.*) Sire, questa parola!... *Rimettendosi dice con un po'di amarezza*) Ah! bisogna confessare, che i sovrani, qualche volta sono ingrati!

LUI. (*Con forza.*) Signor Lafayette!.. non abbiamo dimenticato le giornate del 5 e del 6 Ottobre.

LAF. Non è già a queste che io voglio alludere, sire... ma credo piuttosto che la mia presenza garantisca la vostra persona; penso cho abbia impediti gravi disordini e qualche delitto—non escluso il regicidio!...

LUI. E noi ve ne siamo grati, signor Lafayette. Del resto tranquillizzatevi; non vi comprometteremo. No, io non fuggirò; Luigi XVI, non farà mai la guerra al suo popolo, come ha fatto Carlo I, la cui spada si è convertita per lui in mannaja. Voi lo vedete. (*Indicandogli il quadro.*) Quando Wandick lo effigiava su quella tela, pensava forse che un giorno sarebbe divenuto il buon angelo di un altro re, non meno sventurato. Wandick dunque non era solamente un genio, ma un profeta. Io sono quel re ed ecco il mio buon angelo; ecco perchè mi ha seguito da Versailles alle Tuileries, per ripetermi ad ogni momento; bada Luigi! dietro a questa tela, vi è una scure, ed una testa recisa!

LAF. Io apprezzo i sentimenti di V. Maestà!

SCENA VI.

Il cameriere del re, indi un ajutante di campo del generale e detti.

CAM. Il signor generale, è richiesto da uno dei suoi ajutanti.

LAF. (*S'inchina per uscire*).

LUI. (*Al cameriere*). Ditegli che favorisca. (*Il cameriere esce*). se pure...

LAF. Come comanda V. M. (*Entra l'ajutante, il quale dopo di essersi inchinato al re, presenta una lettera al generale, ed esce nuovamente inchinandosi. — Il generale fa l'atto di riporre la lettera*).

LUI. Oh! accomodatevi pure, leggete... fate conto di essere al vostro castello di Noailles...

LAF. Bene obbligato, sire.... (*Legge la lettera quindi la ripone*). Del resto, perdonate, sire, se io che a Parigi godo fama

LOU. Ah! maintenant on me prend pour un roi soldat tandisqu'autrefois j'étais le roi boulanger!

LAF. Du reste, Sire, le Général de la Garde nationale a cru pouvoir garantir sur sa tête que telle n'était pas l'intention du Roi et que jamais Votre Majesté ne quitterait son royaume.

LOU. S'il en est ainsi, je trouve fort juste que M. de Lafayette, pour mettre sa tête en sûreté, se soit cru en droit de s'assurer de la personne du Roi, en se faisant son geôlier.

LAF. (*Offensé*). Sire, cette parole... (*Il se remet et dit avec un peu d'amertume*). Oh! il faut avouer que l'ingratitude est quelquefois le vice des Souverains!

LOU. (*Avec force*). M. de Lafayette!... nous n'avons point oublié les journées du 5 et du 6 octobre!

LAF. Ce n'est point à elles que je fais allusion, Sire... je suis convaincu qu'en ce moment encor ma présence est une garantie pour votre personne; j'ose croire qu'elle a empêché de graves désordres, des crimes mêmes et peut-être... le régicide!

LOU. Et pour cela, M. de Lafayette, vous avez toute notre reconnaissance. Du reste, rassurez-vous; nous ne vous compromettrons pas. Non, je ne fuirai point. Louis XVI ne fera jamais la guerre contre son peuple, ainsi que l'a fait Charles I, qui a tiré l'épée pour la voir remplacée par la hache du bourreau. Vous le voyez. (*Montrant le tableau*). Lorsque Vandyck le représentait sur cette toile, peut-être a-t-il pensé que le portrait deviendrait un jour l'ange gardien d'un autre roi, non moins infortuné. Vandyck ne fut pas seulement un grand peintre, mais un prophète. Je suis ce roi malheureux et voilà mon bon ange; voilà pourquoi il m'a suivi de Versailles aux Tuileries, pour me répéter sans cesse: Prends-y garde, Louis! derrière ce portrait, il y a une tête coupée et le bourreau!

LAF. Sire, j'apprécie les sentiments de Votre Majesté.

SCÈNE VI.

Le valet de chambre du Roi, puis un Aide de Camp du Général; les précedents.

VAL. Un des aide de Camp du Général demande à lui parler.

LAF. (*S'incline pour prendre congé...*)

LOU. (*Au valet de chambre*). Faites-le entrer; (*Le valet de chambre sort*) si toutefois...

LAF. Aux ordres de Votre Majesté. (*L'aide de camp entre, s'incline devant le Roi, présente une lettre au Général et sort en saluant de nouveau. Le Général fait le geste de serrer la lettre*).

LOU. Lisez, général, lisez; faites, comme si vous étiez à votre château de Noailles...

LAF. Mille remerciments, Sire... (*Il lit la lettre, puis il la met dans sa poche*). Du reste excusez-moi, Sire, si moi qui jouis

di buon cavaliere, mi sono poi dimenticato fin qui di chiedervi conto della salute di madama la regina... Si sente un po'meglio a Saint-Cloud?

Lui. Eh credo di sì!

Laf. Allora non ritornerà sì presto alle Tu leries....

Lui. Temete che voglia fuggire? Che sia fuggita?

Laf. Tutt'altro, sire!

Lui. A quest'ora potrebbe anche essere ritornata.

Laf. Di già?

Lui. Voi sapete che la regina non può stare per molto tempo separata dal Delfino, giacchè ha dovuto lasciarlo in ostaggio alle Tuileries.

Laf. In ostaggio?...

Lui. E come nò?... se fosse andata a Saint-Cloud con quel povero ragazzo... se ve l'avessero lasciato... chi sa che il signor Danton non fosse corso al palazzo di città a piantarvi la bandiera rossa, per far dichiarare la patria in pericolo?.... (*Guardando all'uscio d'ingresso.*) Ma state tranquillo; ecco la regina.

SCENA VII.

Maria Antonietta, ed i suddetti.

Lui. Ben tornata, amica mia.

Ant. Grazie sire! Ah! vedo che eravate in buona compagnia!

Laf. Sarei ben fortunato, madama, se questa fosse l'opinione del re... E la regina si è divertita a Saint-Cloud?

Ant. Ohimè! il general Lafayette che vede sì di frequente la regina, che può contarne le pene e le lacrime... dovrebbe sapere meglio ogni altro che i divertimenti non sono più per lei.

Laf. Ma io prego la M. V. a non attristarsi troppo..... essa ha ancora degli amici.

Ant. Amici?... Voi signor Lafayette?

Laf. Eh io non so se abbia l'onore di essere tenuto in questo numero... Veramente, parlavo del signor conte di Mirabeau...

Ant. (*Scossa*). Mirabeau?...

Lui. E da quando in quà il tribuno del popolo è divenuto nostro amico?

Laf. (*Guardando Antonietta*). Eh! forse da questa mattina... giacchè si pretende che egli abbia esclamato in un momento di entusiasmo «La monarchia è salvata!»

Lui. (*Guardando la regina che rimasta di sasso ricambia l'occhiata al re*). Davvero?.

Ant. Io...

Laf. Eppure, secondo quello che si sono dati la pena di scrivermi (*Accennando la lettera ricevuta testè*). Si crede che quelle magiche parole, che solamente un Mirabeau può proferire, siano state dette a Saint-Cloud, e precisamente ai piedi della figlia di Maria Teresa...

à Paris de la réputation d'homme bien élevé, je ne me suis pas encore informé de la santé de la Reine? Sa Majesté se trouve-t-elle bien de son séjour à Saint Cloud?

Lou. Eh! je crois que oui.

Laf. Alors elle ne revieudra pas de sitôt aux Tuileries?

Lou. Craignez-vous qu'elle veuille s'enfuir? qu'elle l'ait dejà fait peut-être?

Laf. Bien loin de là, Sire!

Lou. Il est fort possible qu'elle soit déjà de retour.

Laf. Déjà.

Lou. Vous savez bien que la Reine ne peut rester longtemps séparée du Dauphin et qu'elle a dû le laisser en ôtage aux Tuileries.

Laf. En ôtage?...

Lou. Eh! sans doute... Si elle avait pris ce pauvre enfant avec elle à St. Cloud... si on le lui avait permis toutefois... qui sait si M. Danton n'aurait pas couru à l'Hôtel de Ville déployer le drapeau rouge et faire déclarer la patrie en danger!... (*Regardant du côté de la porte d'entrée*). Mais, rassurez-vous; voici la Reine.

SCÈNE VII.

Marie-Antoinette; les précédents.

Lou. Vous voilà heureusement de retour, chère amie.

Ant. Merci, Sire! Ah! je vois que vous étiez en bonne compagnie!

Laf. Je serais bien heureux, Madame, que telle fût la pensée du Roi... Et Votre Majesté s'est-elle bien divertie à St. Cloud?

Ant. Hélas! Le Général Lafayette qui voit si souvent la Reine, qui peut compter chacun de ses chagrins, chacune de ses larmes... devrait savoir mieux que personne que les divertissements ne sont plus faits pour elle.

Laf. J'ose supplier Votre Majesté de ne pas s'affliger à l'excès... Elle compte encore des amis.

Ant. Des amis?... Vous, M. de Lafayette?

Laf. Oh! pour ma part, je ne sais si j'ose prétendre à ce titre... Non, c'était au comte de Mirabeau que je faisais allusion.

Ant. (*Émue*). Mirabeau?

Lou. Et depuis quand le tribun du peuple est-il devenu notre ami?

Laf. (*Regardant Antoinette*). Eh! peut-être depuis ce matin... car il s'est écrié, dit-on, en un moment d'enthousiasme. « La monarchie est sauvée! »

Lou. (*Regardant la Reine muette d'étonnement et qui répond au coup d'oeil du Roi.*) En vérité?...

Ant. Je...

Laf. Pourtant à en croire ceux qui ont pris la peine de m'écrire, (*Montrant la lettre qu'il vient de recevoir*). Ces paroles magiques, qui ne sauraient sortir que de la bouche d'un Mirabeau, auraient été proférées ce matin à St. Cloud et précisément aux pieds de la fille de Marie-Thérèse...

LUI. (*Scosso, e guardando Antonietta*). Che?...

ANT. È molto vigile la polizia del signor Lafayette!

LAF. Eh non già la mia madama; dite piuttosto quella del *Grand Oriente* Filippo d'Orleans.

ANT. D'Orleans!

LUI. E come?

LAF. Credo che la regina abbia fatto male a scegliere Saint-Cloud per un simile abboccamento. Certamente dimenticò di aver comperato Saint-Clond dal cugino Filippo d'Orleans, e che per consegnenza il signor Duca doveva essere pratico abbastanza di quei labirinti, di quei recessi misteriosi, onde introdurvi furtivamente una persona di sua confidenza, ed insegnarle il segreto per aprire il piccolo padiglione, vicino a quello della regina e starvi a suo bell'agio...

ANT. Ah!...

LUI. Ma l'Orleans, come ha potuto sapere?

LAF. E c'è forse una cosa che non sappia il capo delle loggie Massoniche? Del resto, (*lacerando la lettera*,) non sarò io che mi dorrò di vedere i sovrani scendere a patti con un Mirabeau; che non si riconcilierà mai colla monarchia del passato, egli che ha già preparato quella dell'avvenire.

LUI E questa monarchia dell' avvenire, come permetterà al re di chiamarsi?

LAF. Il primo cittadino, il capo del potere esecutivo.

LUI. Ah! il presidente degli Stati Uniti?

LAF. No sire — il padre della Francia! (*S'inchina ed esce*).

SCENA VIII.

Luigi e Maria Antonietta.

LUI. (*Dolorosamente*). Credevo di esserlo stato sempre... Madama... Ah! che faceste!

ANT. (*Desolatamente*). Ho voluto afferrarmi all'ultima tavola del naufragio... Ma è inutile! ve l'ho detto altra volta. Io sono una donna predestinata, fatale! Vi era un re di Frigia, è vero? le cui dita fatate convertivano in oro gli oggetti più vili, e tutto ciò che è puro, celeste, si contamina, s'insanguina nelle mie povere mani! Io mi sono affezionata sempre ai luoghi, alle persone che dovevano nuocermi, cagionarmi i più acerbi dolori. Voi lo sapete! Io aveva provato le più nobili simpatie per gli americani, insorti contro l'oppressione della nemica mortale della Francia... io la prima, la sola, vi aveva pregato a soccorrerli, a ricevere Franklin a Versailles, o sottoscrivere un trattato di alleanza... e perchè? perchè quel grido di libertà, che aveva trovato un eco nel mio cuore, dovesse farsi strada in Francia, attraverso dell'Oceano, minacciando di rovesciare una monarchia di sette secoli, la culla, il trono riserbato a mio figlio!

LOU. (*Emu et regardant Antoinette*). Quoi?...

ANT. La police de M. Lafayette est bien faite.

LAF. La mienne? pas le moins du monde, Madame. Dites plutôt celle du chef du Grand Orient, Philippe d'Orléans.

ANT. D Orléans!

LOU. Et comment?

LAF. Je pense que la Reine a eu tort de choisir St. Cloud pour une pareille entrevue. Elle ne se rappelait plus sans doute avoir acheté St. Cloud de son cousin, Philippe d'Orléans, et que par conséquent M. le Duc très familier pour sûr avec les labyrinthes et les recoins mystérieux de ce séjour, pouvait facilement y introduire une personne de confiance, lui enseigner le secret du petit pavillon en face de celui de la reine et l'y apposter tout à son aise...

ANT. Ah!

LOU. Mais d'Orléans, comment a-t-il pu savoir?

LAF. Est-ce qu'il y a rien de caché pour le chef des Loges Maçonniques? Au reste, (*déchirant la lettre*,) ce n'est pas moi qui me plaindrai de voir le Roi condescendre à traiter avec un Mirabeau; lui qui a déjà préparé la monarchie de l'avenir ne la trahira jamais pour la monarchie du passé.

LOU. Et cette monarchie de l'avenir quel titre daignera-t-elle permettre au roi de porter?

LAF. Le premier des citoyens, le chef du pouvoir exécutif.

LOU. Ah! le président des Etats-Unis?

LAF. Non, Sire, le père de la France. (*Il salue et sort*).

SCÈNE VIII.

Louis et Marie-Antoinette.

LOU. (*Avec douleur*). Je croyais l'avoir été toujours. Madame... Ah! qu'avez-vous fait?

ANT. (*Désolée*). J'ai voulu m'attacher à, la dernière planche du naufrage... Mais tout est inutile! Je vous l'ai déjà dit; je suis une femme prédestinée, fatale! Il y a en n'est-ce pas? un roi de Phrygie, dont les doigts magiques convertissaient en or les objets les plus vils et tout ce qui est pur, céleste, se souille et s'ensanglante dans mes malheureuses mains! J'ai toujours donné mon cœur, aux personnes, aux endroits qui devaient m'être fatals et me causer les douleurs les plus acerbes. Vous ne le savez que trop! Les Américains insurgés contre l' oppression de l' implacable rivale de la France, m'inspiraient les plus nobles sympathies. La première, la seule je vous priai de les secourir; je vous engageai à recevoir Franklin à Versailles, à signer avec lui un traité d'alliance... et pour aboutir à quoi? à ce que le cri de liberté dont l'écho avait retenti dans mon cœur, se fit un chemin en France à travers l'Océan et vint menacer de ruine une monarchie de sept siècles, le berceau et le trône futur de mon fils!

Lui. Ah! sì, quella guerra.... Via.... è inutile pensarci!.... Calmatevi pòvera Maria Antonietta. Sentiamo piuttosto che cosa vi ha detto quel terribile Mirabeau.

Ant. E vero! terribile.... bisogna ascoltarlo, sire! egli mi ha detto cose nuove, vere, tremende,.... che mi fecero agghiacciare il sangue....

Lui. Eh! mio Dio! che vi ha predetto per me? la fine di Carlo I?

Ant. Al contrario, sire; Mirabeau, vorrebbe salvare il Re!

Lui. Con quali mezzi? Che propone egli?

Ant. Cose impossibili!....

Lui. Per esempio?

Ant. Prima di tutto che V. M. accetti in anticipazione lo Statuto....

Lui. Che? giurare preventivamente uno Statuto che fa del re un automa? che riduce al nulla la nobiltà? Che spoglia il clero? che turba le coscienze? demolisce gli altari?.... oh! sull'anima mia che è pazzo costui!

Ant. Allora, sire, prima che giunga il momento in cui le circostanze, o l'altrui volontà, o le masse furibonde vi obblighino ad accettarlo, troppo tardi, assicuriamoci dell'avvenire, io ve ne supplico; fuggiamo!

Lui. Fuggire!.... A questo proposito sentite, sentite amica mia! il re non può, non deve associarvi alla sua sorte. che pur troppo prevede assai deplorabile.... e il marito vi prega a recarvi presso vostra sorella Carolina....

Ant. Io.

Lui. È un paradiso che essa vi offre a Castellamare.... io ve ne prego con tutte le forze dell'anima mia — andate!

Ant. Oh! Luigi, se voi credete di assomigliare a Carlo I d'Inghilterra, credo anch'io di avere molta rassomiglianza con Enrichetta di Borbone, sua moglie.... ma egli è in una sola cosa che io le non rassomiglierò nella fuga, all'appressarsi delle estreme sciagure. No; la figlia di Maria Teresa.... l'austriaca!.... sarà più magnanima della figlia di Enrico IV. No, io non vi lascierò un momento! (*Gettando lo sguardo sul quadro colpita di orrore si slancia nelle braccia di Luigi*). Oh! mai! mai!

Lui. Ah! Voi siete un angelo.

Ant. Oh! Luigi, fuggiamo!

Lui. Ma ignorate voi quello che accadrebbe a Parigi l'indomani della mia fuga? Ciò che già hanno osato di proporre i principi da Coblenz? La Reggenza con Monsignore.... Comprendete?.... egli infatti, il mio amato fratello, da molti giorni va parlandomi di fuga.... di una cospirazione di buoni realisti ordita per rapirmi.

Ant. Rapire V. M.

Lui. Nè più nè meno.

Ant. E chi sarebbe alla testa di questa cospirazione?

Lui. In apparenza un prode gentiluomo già luogotenente della guardia svizzera di monsignore, il marchese di Favras; ma in realtà il capo arcano di questa pietosa cospirazione, sarebbe lo stesso Monsignore....

Ant. Egli? Vostro fratello?....

Lou. Ah! oui, cette guerre.., il vaut mieux n'en plus parler... Calmez-vous, pauvre Marie-Antoinette. Apprenez-moi plutôt ce que vous a dit ce terrible Mirabeau.

Ant. Oh! oui! terrible... Il faut l'entendre, Sire! il m'a dit des choses neuves, vraies, redoutables... qui ont glacé mon sang dans mes veines...

Lou. Eh! mon Dieu! que vous a-t-il prédit pour moi? La fin de Charles I?

Ant. Au contraire, Sire, Mirabeau voudrait sauver le Roi!

Lou. Par quels moyens? Que propose-t-il?

Ant. Des choses impossibles!

Lou. Mais encore?

Ant. D'abord que V. M. accepte d'avance la Constitution...

Lou. Quoi! jurer d'avance une Constitution qui fait du roi un automate? qui réduit à néant la noblesse? qui dépouille le clergé, trouble les consciences, abat les autels?... Oh! sur mon âme, cet homme-là est fou!

Ant. Alors, Sire, avant que le moment n'arrive où les circonstances, la nécessité, la fureur de la populace vous contraignent d'accepter, trop tard, assurons-nous de l'avenir, je vous en supplie... fuyons!

Lou. Fuir!... Eh bien! puisque l'occasion se présente, écoutez-moi, chère amie! le Roi ne peut pas, ne doit pas vous associer à son sort, qu'il prévoit funeste... et votre mari vous conjure de vous rendre auprès de votre sœur Caroline...

Ant. Moi!

Lou. C'est un paradis qu'elle vous offre près d'elle à Castellamare; je vous en supplie de toutes les forces de mon âme, partez!

Ant. Oh! Louis, si vous croyez ressembler à Charles I d'Angleterre, moi aussi je me sens telle qu'Henriette de Bourbon, sa femme... en un point cependant je ne lui ressemblerai jamais... jamais je ne fuirai comme elle à l'approche du moment suprême. Non, la fille de Marie-Thérèse... l'Autrichienne sera plus magnanime que la fille d'Henri IV. Non, jamais je ne vous quitterai d'un pas. (*Elle jette un regard sur le portrait et saisie d'horreur elle s'élance dans les bras du Roi*). Oh! jamais! jamais!

Lou. Oh! vous êtes un ange!

Ant. Oh! Louis, fuyons!

Lou Mais vous ignorez donc ce qui arriverait à Paris le lendemain de ma fuite? Ce qu'ont osé proposer déjà les Princes à Coblenz?... La Régence avec Monsieur... Comprenez-vous?.. Et de fait, mon frère bien-aimé, depuis plusieurs jours, m'entretient sans cesse de fuite... d'un complot des bons royalistes pour m'enlever...

Ant Enlever Votre Majesté!

Lou. Ni plus ni moins.

Ant. Et qui serait le chef de cette conspiration?

Lou. Le chef apparent est un brave gentilhomme ex-lieutenant dans la garde suisse de Monsieur; mais le vrai chef secret de ce complot charitable, c'est Monsieur luimême...

Ant. Lui? Votre frère!

LUI. Così credo, Madama! Già tutto è disposto, non so poi in qual modo, per trasportarmi a Peronne, la *pulcella* delle nostre città.

ANT. (*Con ansia*) Solo?

LUI. Solo.

ANT. Che avete risposto, sire?

LUI. Nulla.

ANT. Accetterete?

LUI. Giammai.

ANT. Grazie Luigi — E ditemi, è egli vero, che un progetto di fuga vi venne pure presentato da Madama di Stael?

LUI. (*Sorridendo*) Sì, un romanzo!

ANT. E se un'altra donna, meno esaltata, ve ne offrisse un secondo?

LUI. Non già madama Roland!

ANT. No, Maria Antonietta.

LUI. Voi?

ANT. E comprenderete che un piano di fuga, tracciato dalle lacrime della moglie, dai terrori della madre, deve avere qualche cosa d'istintivo, di provvidenziale.

LUI. Eh! amica mia, il dolore non si padroneggia.... ed io penso che se fossimo arrestati, ricondotti a Parigi, come il 6 ottobre!...

ANT. Ah! in allora non mi ricondurrebbe più una carrozza.... ma una bara!

LUI. Aspettiamo!...

ANT. Giuratemi, Luigi, che per qualunque cosa di questo mondo non fuggirete solo.

LUI. (*Stendendole la mano*). Allora fuggiremo tutti!

ANT. Ah questo mi basta!

SCENA IX.

Monsignore conte di Provenza e detti.

LUI. Monsignore! venite voi a parlarmi dell'affare di Favras.

PROV. Appunto, fratello, e mi conviene insistere su di una risposta. — Ne avete voi tenuto parola colla regina?

LUI. L'ho fatto.

PROV. Ebbene sorella, quale è il vostro parere su ciò?...

ANT. Caro fratello.... per esprimere il mio qualunque parere converrebbe prima che io conoscessi le fila della cospirazione.... lo scopo....

PROV. Le fila?.... assicuratevi che mai cospirazione fu ordita meglio di questa — lo scopo? Quello di mettere in salvo la vita preziosa del re.

ANT. Ma fratello, se il re fugge si dichiara decaduto. — Questa, se ben mi ricordo, fu la vostra opinione a Versailles.

PROV. Allora le circostanze erano meno favorevoli. Non si poteva contare sul soccorso dei principi emigrati, di Federico Guglielmo, e di vostro fratello Leopoldo per ricondurre il re vittorioso a Parigi. Ebbene, egli non ha che una parola da pronunziare. Il marchese di Favras l'aspetta ansiosa-

LOU. Je le crois, Madame. Déjà tout est disposé, je ne sais de quelle manière, pour me transporter à Péronne, à *Péronne-la-Pucelle!*

ANT. (*avec anxiété*). Seul?

LOU. Seul!

ANT. Qu'avez-vous répondu, Sire?

LOU. Rien.

ANT. Vous accepterez?

LOU. Jamais.

ANT. Merci, Louis. Et dites-moi, est-il vrai qu'un autre projet de fuite vous a été présenté par Madame de Stael?

LOU. (*Souriant*). Oui, un roman.

ANT. Et si une autre femme moins exaltée, vous en offrait un second?

LOU. Pas Madame Roland, j'espère!

ANT. Non, Marie-Antoinette.

LOU. Vous?

ANT. Oui, et ne comprenez-vous pas qu'un plan de fuite, tracé par les douleurs de l'épouse et les angoisses de la mère doit avoir en soi quelque chose d'inspiré, de providentiel?

LOU. Eh! ma chère amie, la douleur ne raisonne pas... Et puis si nous étions arrêtés, reconduits à Paris comme le 6 octobre!

ANT. Oh! alors ce n'est pas dans une voiture, c'est dans un cercueil qu'on m'y reconduirait!

LOU. Attendons!

ANT. Jurez-moi, Louis, que rien au monde ne vous fera fuir seul.

LOU. (*Lui tendant la main*). Alors nous fuirons tous ensemble!

ANT. Oh! je n'en demande pas davantage.

SCÈNE IX.

Monsieur, Comte de Provence, les précédents.

LOU. Monsieur! Est-ce que vous venez me parler de l'affaire Favras?

PROV. Précisément, mon frère, et je dois insister sur une réponse. Vous en êtes-vous ouvert avec la Reine?

LOU. Oui.

PROV. Eh bien! ma soeur, qu'en pensez vous?

ANT. Cher frère, avant de me prononcer, il me faudrait connaître les fils du complot, le but.

PROV. Les fils?... Soyez certaine que jamais trame ne fut mieux ourdie. Le but?... Celui de mettre en sûreté les jours précieux du Roi.

ANT. Mais, mon frère, le roi par sa fuite se déclare déchu; telle était, si mes souvenirs sont fidèles, votre opinion à Versailles.

PROV. Les circonstances étaient alors moins favorables, on ne pouvait compter sur le secours des Princes émigrés, de Frédéric Guillaume et de votre frère Léopold, pour ramener le Roi victorieux à Paris. Eh bien! il n'a qu'un mot à prononcer. Le Marquis de Favras l'attend avec

mente.... oramai egli non può più differire.... Io l'ho veduto ieri sera, assai triste, egli teme che una più lunga incertezza, riesca a compromettere la congiura... E se fosse scoperta!.... (*Con timore represso*).

Lui. E che?.... sono io forse che l'ho pregato di venirmi a rapire? tanto peggio per lui, e pe'suoi complici... (*Sempre fissandolo*). Non occorre por questo d'impallidire co.... come fate voi presentemente o fratello....

Prov. Io?.... Ma, infine, sire, datemi una risposta, qualunque, purchè sia una risposta.

Lui. Vi farò piuttosto una interrogazione; se io mi lascio rapire.... se io fuggo... Voi mi seguite?

Prov. (*Sconcertato*) Come? perchè?

Lui. Torno a domandarvi — se io fuggo.... voi restate?

Prov. Ma io non mi sarei preparato....

Lui. Ah!....

SCENA X.

Clery indi il Generale Lafayette, e detti.

Cler. Sire; il Generale Lafayette.

Prov. (*Fra se colpito*) Lafayette!....

Ant. (*Sorpresa*) Il Generale di ritorno?

Laf. (*Sconvolto, entrando impetuosamente, Clery esce*).

Lui. Che venite a dirci Signor di Lafayette?

Laf. (*Guardando fieramente i tre personaggi*). Vengo a dirvi che questa volta il signor Danton è corso realmente al palazzo di città, per farvi sventolare il vessillo rosso.

Ant. Rosso?

Prov. Perchè?

Lui. La patria è dunque in pericolo?

Laf. Può darsi! E non vengo più a dirvi che i sovrani sono — qualche volta — ingrati.... ora aggiungo che lo sono sempre.

Lui. Che?....

Ant. Signor di Lafayette!

Prov. Che ardire è il vostro?

Laf. Ingrati! e come no? mentre si sapeva che io da leale cavaliere, quale mi vanto di essere avevo garantito sulla mia testa, che il re non pensava ad allontanarsi, nel punto istesso che egli poc'anzi ne avea assicurato il suo *carceriere*.... si ordiva, anzi si ora già ordita una cospirazione per trasportarlo a Peronne! (*Provenza impallidisce*). E la cospirazione consisteva nè più nè meno in dodicimila svizzeri, e dodicimila alemanni che si sarebbero concentrati a Montargis, per rovesciarsi improvvisamente, e scelleratamente sopra Parigi.... rapire il re, dopo aver assassinato il sindaco Bailly, il Ministro Necker.... e scannato il Generale Lafayette!

Lui. (*Con una esclamazione di sorpresa e di orrore verso Provenza*). Oh!

Ant. Dio!

Prov. (*Pallido come un cadavere*). Tutto ciò è così strano!

anxiété... désormais il ne peut plus attendre... Je l'ai vu hier au soir, fort triste; il craint qu'une plus longue incertitude ne finisse par compromettre la conspiration... Et si elle était découverte!... (*Réprimant un mouvement d'effroi*).

Lou. Et quoi!... Est-ce moi par hasard qui l'ai prié de me venir enlever? Tant pis pour lui et ses complices... (*Il le regarde fixement*). Il n'y a pas là de quoi pâlir ...... comme vous le faites en ce moment, mon frère...

Prov. Moi!... Mais enfin, Sire, donnez-moi la réponse que vous voudrez, pourvu que ce soit une réponse.

Lou. J'aime mieux vous faire une demande; si je me laisse enlever... si je fuis... est-ce que vous me suivrez?

Prov. (*Déconcerté*). Comment? Pourquoi?

Lou. Je répète ma question. Si je fuis... est-ce que vous restez?

Prov. Mais... moi... je n'ai rien préparé.

Lou. Oh!...

SCÈNE X.

Cléry, puis le Général Lafayette; les précédents.

Clé. Sire, le Général Lafayette.

Prov. (*surpris à part*). Lafayette!

Ant. (*avec surprise*). Le Général de retour!

Laf. (*Hors de lui, entrant avec impétuosité. Cléry sort*).

Lou. Monsieur de Lafayette, que venez-vous nous apprendre?

Laf. (*Les regardant tous trois avec menace*). Je viens vous apprendre que cette fois Monsieur Danton a véritablement couru à l'Hôtel de ville, pour y déployer le drapeau rouge.

Ant. Le drapeau rouge!

Prov. Pourquoi?

Lou. La patrie est donc en danger?

Laf. Peut-être! Maintenant je ne vous dis plus que les rois sont ingrats quelquefois; je vous dis qu'ils le sont toujours.

Lou. Quoi?

Ant. Monsieur de Lafayette!

Prov. Quelle audace!

Laf. Oui, ingrats! vous saviez que sur ma parole d'homme d'honneur, sur ma tête, je m'étais porté caution que le roi ne songeait pas à s'éloigner; il n'y a qu'un instant il daignait lui-même en donner l'assurance à son geôlier... et au même moment, une conspiration s'ourdissait pour le transporter à Peronne. (*Monsieur pâlit*). Et quelle conspiration! Douze mille suisses et douze mille allemands ni plus ni moins devaient se concentrer à Montargis, puis se jeter à l'improviste sur Paris comme une meute de bêtes féroces, enlever le Roi, assassiner le Maire Bailly, le ministre Necker et égorger le Général Lafayette!

Lou. (*Avec une exclamation d'étonnement et d'horreur, regardant Monsieur*). Oh!

Ant. Grand Dieu!

Prov. (*Pâle comme un cadavre*). Tout cela est si étrange...

LAF. Ma tutto vero!.... tanto vero, che il Marchese di Favras aveva ricevuto due milioni, dalle mani di Monsignore.

PROV. Questo è completamente falso....

LAF. Ciò è quanto potrà risultare dal processo del Marchese che venne arrestato ordianzi sulla piazza di Luigi XIV.

PROV. Ah!

ANT. Arrestato?

LUI. E sta bene!.... (*Nel massimo fremito dopo aver dato un'occhiata terribile a Provenza*). Ma voi sarete persuaso signor Generale, che il re è intieramente estraneo a tutto ciò. Sì egli è ben addolorato, che lo si sia creduto capace di aderire ad una trama.... che gli fa orrore! Sì; il conte di Provenza mi aveva detto unicamente che il Marchese di Favras si proponeva di rapirmi.... ed io gli avevo risposto, che il re non poteva permettere ad un suo suddito di rapirlo.... quand'anche questo suddito fosse stato un principe del sangue.... M'intendete signor Lafayette? perchè vi sono tali cose che il labbro non può interamente esprimere..... Del resto è un affare che riguarda unicamente Monsignore.... Che egli pensi a giustificarsi.... non presso di me, che è impossibile.... ma davanti alla Francia, davanti a Dio! (*Esce*).

PROV. Ed io lo farò!

LAF. (*Con impeto verso Provenza*). Ah! sapevo che vi erano dei Giuda nei Borboni, ma non avrei mai creduto di trovarvi anche un Caino!

PROV. (*Furioso*) Perdio signor Lafayette! volete che lo chiami le mie guardie del corpo per farvi domandare la vostra spada?

LAF. La mia spada? (*Sfoderandola*).

ANT. Che? al cospetto della regina?

LAF. (*Rimettendosi al momento*) V. M. ha ragione.... domando perdono.... ma il signor conte di Provenza mi permetterà di accompagnarlo.... io devo provargli che non è sì facile scannare Lafayette, o impossessarsi della sua spada.

PROV. Non in questo momento però, giacchè se il conte di Provenza deve aver l'onore di perire per mano del Generale Lafayette vuole prima giustificarsi al palazzo di città.... e crede che ciò gli sarà più facile. (*Esce rapidamente*).

SCENA XI.

Maria Antonietta e Lafayette.

LAF. Voi, madama, sapevate che si trattava di assassinare Lafayette?

ANT. Non più di quello che lo sapesse il re.

LAF. Ma pure non vi sarebbe dispiaciuto, che il pugnale di un assassino vi avesse liberata dal vostro carceriere?! Sconoscenza, orribile sconoscenza!

ANT. (*Sdegnata*) Signor di Lafayette....

LAF. (*Continuando con sentimento profondo*). Voi disprezzasto il cuore più leale più fedele che batta per voi. E non di

LAF. Mais tout cela est vrai!... si vrai que le Marquis de Favras a reçu deux millions de la main de Monsieur.

PROV. Je le nie absolument.

LAF. Cela sera prouvé par le procès du Marquis, qui vient d'être arrêté sur la place Louis XIV.

PROV. Oh!

ANT. Arrêté!

LOU. Eh! tant mieux! (*Frémissant d'indignation et jetant à Monsieur un regard terrible*). Mais vous, Monsieur le Général, soyez convaincu que le Roi est complètement étranger à tout ceci. Oui, et il est bien douloureux pour lui qu'on ait pu le croire capable d'avoir consenti à une trame... qui lui fait horreur! Le Comte de Provence m'avait dit uniquement que le Marquis de Favras se proposait de m'enlever... et je lui avais répondu que le Roi ne pouvait reconnaître le droit de l'enlever à aucun de ses sujets... non, pas même à un Prince du Sang... Monsieur de Lafayette, comprenez-moi à demi-mot; car il y a de ces choses que les lèvres se refusent à dire clairement!... Au reste, c'est une affaire qui regarde exclusivement Monsieur... Qu'il pense à se justifier... non pas devant moi, c'est impossible... mais devant la France, devant Dieu! (*Il sort*).

PROV. Et je le ferai!

LAF. (*Dit impétueusement en regardant Monsieur*). Oh! je savais bien qu'il y avait des Judas parmi les Bourbons, mais je ne croyais pas y trouver un Caïn!

PROV. (*Avec fureur*). Par Dieu! Monsieur Lafayette, je ne sais qui me tient d'appeler les Gardes pour vous faire arracher votre épée!

LAF. Mon épée!... (*Dégaînant*).

ANT. Quoi! à la présence de la Reine!

LAF. (*Se remettant à l'instant*). Votre Majesté a raison; je la supplie de me pardonner... Mais Monsieur le Comte de Provence me permettra de l'accompagner... je dois lui prouver qu'il n'est pas si facile d'égorger Lafayette ou de le désarmer.

PROV. Non, pas en ce moment; car le Comte de Provence, avant d'avoir l'honneur de périr sous les coups du Général Lafayette, veut d'abord se justifier à l'Hôtel de ville... il espère que cela lui sera plus facile. (*Il sort rapidement*).

SCÈNE XI.

Marie-Antoinette et Lafayette.

LAF. Vous, Madame, vous saviez que l'on voulait assassiner Lafayette!

ANT. Je l'ignorais aussi bien que le Roi.

LAF. Et pourtant cela vous eût été agréable que le poignard d'un assassin vous délivrât de votre geôlier. Oh! ingratitude! ingratitude!

ANT. (*Avec indignation*). Monsieur de Lafayette!

LAF. (*Continuant avec sentiment*). Vous avez méprisé le cœur le plus loyal, le plus fidèle qui batte pour vous sur la

di meno Lafayette, o madama, resterà sempre l'ultimo superstite della cavalleria francese, l'amico, il difensore di Maria Antonietta! (*Esce rapidamente*).

Ant. (*Rompendo in pianto disperato*). L'amico! il difensore! egli! ah!

SCENA XII.

Madama Elisabetta, preceduta da Madama Reale, e dal Delfino.

Mad. (*Correndo presso la regina*). Oh! madre mia sapete voi dove sia andato il re?

Ant. Il re?

Delf. Mamma per carità, dov'è andato?

Ant. Figli miei!.... egli è uscito?.... Ah! Oh sorella che significa ciò?

Elis. Egli è che quando il re usciva da questa sala desolatissimo, il Duca di Liancourt, il principe di Poix, il vescovo Talleyrand, Neker, De Maury ed altri gentiluomini, costernati essi pure, lo stavano aspettando; ed avendolo circondato e condotto nel vano di una finestra, ebbe luogo fra loro una conversazione animatissima, ardente... il re estremamente acceso in viso, agitato, convulso... Ma e la regina? la regina? esclamò — lo saprà poi sire, gli risposero tutti; ora se non volete vedere un altro 5 Ottobre bisogna andare...

Ant. Andare?... ma dove?...

Elis. Noi allora ci siamo avvicinati al re per fermarlo, per sapere... Ohimè! egli abbe appena la forza di dirmi — sorella, recatevi dalla Regina e... Ma non potè proseguire, e si slanciò fuori dall' uscio — gli altri lo seguirono!

Mad. Oh! Dio! ma parte egli dunque? è partito?

Delf. Ci lascia?

Ant. Lasciarvi?... Oh! no... non può essero, è impossibile!... Oh! sorella che orribile esistenza! che agonia... (*Vedendo spalancarsi l'uscio della terrazza dei Foglianti dalla quale comparisce Luigi*). Ah! il re!..

SCENA XIII.

Luigi estremamente pallido, stravolto, abbattuto, seguito da alcuni gentiluomini, e guardie del Corpo. M. Reale ed il Delfino gli volano incontro abbracciandosi al di lui corpo.

Elis. Fratello!

Ant. Sire... voi venite dalla terrazza dei Fogliauti... siete dunque stato all'Assemblea?

Lui. (*Guardando la regina colla massima apprensione staccandosi dai figli, e dalla sorella, le dice lentamente*). Sì .. madama... (*Poi prendendole le mani esclama*). Tutto è perduto!...

Ant. Che avete fatto?

Lui. Mi si credeva complice della orribile cospirazione... mi si gridava reo di alto tradimento verso la Francia... e per offrire una prova certa solenne della mia innocenza... fui consigliato... spinto... trasci-

terre! Et pourtant Lafayette, Madame, fidèle aux traditions de la chevalerie française, restera toujours l'ami, le défenseur de Marie-Antoinette. (*Sortie précipitée*).

Ant. (*Avec une explosion de sanglots*) L'ami! le défenseur? lui! ah!

SCÈNE XII.

Madame Elisabeth, précédée de Madame Royale et du Dauphin.

Mad. (*Courant à la Reine*). Oh! ma mère, savez-vous où est allé le Roi?

Ant. Le Roi!

Dau. Maman, par pitié, où est-il?

Ant. Mes enfants! quoi! il est sorti? Oh! ma sœur, qu'est-ce que cela signifie?

Elis. C'est qu'au moment où le Roi sortait de cette salle en proie au plus violent chagrin, le Duc de Liancourt, le Prince de Poix, Monseigneur de Talleyrand, Necker, Maury et d'autres gentilshommes non moins consternés que lui, étaient ici à l'attendre; ils l'ont entouré, et ils se sont retirés dans l'embrasure d'une fenêtre; là s est tenu un colloque très animé, ardent... le Roi, le visage très enflammé, agité, hors de lui répétait... mais la Reine? la Reine?... Elle le saura plus tard, lui ont-ils tous répondu. Si vous ne voulez pas voir un second 5 octobre, il faut y aller à l'instant...

Ant. Aller?... mais où?...

Elis. Nous, alors, nous nous sommes approchés du Roi, pour le retenir, pour savoir... Hélas! il a eu à peine la force de me dire... Ma sœur, allez chez la Reine, et... Mais il n'a pu poursuivre; il s'est élancé au-dehors et tous les autres l'ont suivi!

Mad. Oh! Dieu! mais il s'en va donc! il est parti!

Dau. Il nous laisse!

Ant. Vous laisser?... Oh! non... cela ne peut être, c'est impossible!... Oh! ma soeur, quelle horrible existence! quelle agonie! (*Voyant s'ouvrir la porte sur la terrasse des Feuillants et paraître Louis*). Ah! le Roi!

SCÈNE XIII.

Louis extrêmement pâle, défait, abattu, suivi de quelques gentilshommes et de Gardes du Corps. Mad. Royale et le Dauphin s'élancent sur lui et le tiennent embrassé.

Elis. Mon frère!

Ant. Sire, vous venez par la terrasse des Feuillants... vous avez donc été à l'assemblée?

Lou. (*Regardant la Reine avec la plus vive appréhension et se détachant des bras de ses enfants et de sa soeur, dit à voix lente*). Oui... Madame; (*Puis lui prenant la main, il s'écrie*). Tout est perdu!...

Ant. Qu'avez-vous fait?

Lou. On me croyait complice de cette affreuse conspiration... on me proclamait coupable de haute trahison envers la France... et pour offrir une preuve certaine de mon innocence... on m'a engagé..., poussé...

nato... ad accettare anzi tempo la costituzione... e l'ho accettata.

ANT. Ah!

LUI. Fra alcuni giorni si canterà una messa solenne a Nostra Signora, dove l'Assemblea ed il re presteranno il giuramento sugli Evangelii... ma io non vi andrò, perchè se ho mentito all'Assemblea, non voglio spergiurare in chiesa!

ANT. E allora?

LUI. Fuggiremo tutti!

ANT. Ah! grazie!.... sorella, figli miei, venite, abbracciate, stringete le ginocchia del re, egli è salvo, egli ci salva tutti!

(*Madama Elisabetta, madama reale, ed il Delfino che sono corsi fra le braccia, ed alle ginocchia del re mandano un grido di gioja*).

LUI. (*Alzando malinconicamente gli occhi al cielo esclama.*) Dio lo voglia!

(*Formano un bel gruppo e cala la tela*).

entraîné... à accepter d'avance la Constitution... et je l'ai acceptée.

ANT. Ah!

LOU. Dans quelques jours, il y aura à Notre-Dame une messe solennelle où l'assemblée et le Roi prêteront serment sur l'Evangile... mais je n'irai pas; si j'ai menti à l'assemblée, je ne veux pas me parjurer devant Dieu.

ANT. Et alors?

LOU. Nous fuirons tous.

ANT. Ah! merci! Ma soeur, mes enfants, venez, embrassez, embrassez bien fort les genoux du Roi; il est sauvé, il nous sauve tous!

(*Madame Elisabeth, Madame Royale et le Dauphin courent sur le coeur et aux genoux du Roi, en poussant des cris de joie*).

LOU. (*Levant avec mélancolie les yeux vers le ciel*). Dieu le veuille!

(*Ils forment un groupe. La toile tombe.*)

ACTE III.

IL DIECI AGOSTO DELL'ANNO 1792

SCENA I.

La sala delle Tuileries come nell'atto secondo.

Madama Campan e Clery. La prima esce dagli appartamenti della regina a destra, il secondo da quelli del re a sinistra. S'incontrano. Entrambi sono vestiti a lutto.

CAM. Ebbene signor Clery? il re?

CLER. È chiuso nel suo gabinetto.

CAM. Io veniva a domandarvene, perchè la regina non avendolo ancora veduto questa mattina è inquietissima.

CLER. Eh! sappiate, Madama Campan, che il re non lo è meno di lei. Dopo la spaventevole giornata del 20 Giugno, si è dato in preda ad una malinconia indicibile. Egli non ha più lusinghe... Crede tutto finito! Ma la regina? S. M. ne ha chiesto più volte.

CAM. Oh! essa è meno rassegnata, più inconsolabile! la regina non è priva di rimorsi, signor Clery... perchè la fuga fu consigliata, ordita da lei, col generale Bouillé... o l'arresto seguito a Varennes, per opera di quel triste Drouet, che aveva riconosciuto il re... quell'orribile viaggio... voi lo sapete hanno tracciato sul viso di lei le rughe premature della vecchiezza... un altro colpo per lei è stata la morte di suo fratello Leopoldo.

LA SCÈNE SE PASSE LE 10 AOÛT, 1792.

SCÈNE I.

Le grand salon des Tuileries comme au IIme acte.

Madame Campan et Cléry. La première sort des appartements de la Reine à droite, et le second de ceux du Roi à gauche. Ils se rencontrent. Tous les deux ont des habits de deuil.

CAM. Eh bien! M. Cléry, le Roi?

CLÉR. Il se tient enfermé dans son cabinet.

CAM. Je venais vous demander de ses nouvelles; la Reine ne l'ayant pas encore vu ce matin est très inquiète.

CLÉR. Eh! soyez sûre, Madame Campan, que le Roi ne l'est pas moins. Depuis la fatale journée du 20 juin, il s'abandonne à la plus noire mélancolie. Il n'a plus d'espoir... Il croit tout perdu! Et la Reine? S. M. s'en est informé plusieurs fois.

CAM. Oh! elle est moins résignée, plus inconsolable! la Reine, M. Cléry, n'est pas à l'abri du remords... car cette fuite, c'est elle qui l'a conseillée, ourdie avec le Général de Bouillé, et l'arrestation à Varennes, grâce à ce misérable Drouet, qui avait reconnu le Roi... cet horrible voyage... ont laissé sur son visage, vous le savez, les rides d'une vieillesse prématurée... La mort de son frère Léopold a été aussi pour elle un coup terrible.

CLER. Eh! Madama! la sua famiglia le ha fatto più male che bene, speriamo che il nipote Francesco II. si mostri un poco più cavalleresco del padre!

CAM. È giovane, ardente; chi sa!

SCENA II.

Madama Elisabetta vestita a lutto, e la principessa Maria di Lamballe da viaggio.

ELIS. Oh! mia buona cugina, quanto ne sarà mai lieta la mia povera sorella Antonietta!

LAM. Lo spero!

CAM. La signora principessa di Lamballe. (*Sorpresa*).

CLER. (*Egualmente*). Come mai!... (*Inchinandosi*).

LAM. Cara Campan, noi ci rivediamo.... ebbene siete estatica? e voi pure mio vecchio Clery?

CLER. Ma, in verità...

ELIS. (*Alla Lamballe*). Oh, Maria! in fatti, mentre gli stessi nostri fratelli ci hanno abbandonati, e ci sono anche tanto fatali dal loro palazzo di Coblenza, il vostro ritorno, oggi!... è cosa che non sorprende solamente, ma commuove e sforza alle lacrime!

LAM. Eh! via cugina, lo sono venuta dove il cuore mi aveva detto di venire... e godo assai di non essere stata riconosciuta alla barriera, dopo parecchi anni di assenza, munita, com'ero di un passaporto inglese.. Ah! io ne temevo molto... ma sono entrata... ed ecco quanto preme. Volete Madama di Campan, avvertire la regina?

CAM. Ah! con quanto piacere! (*Entra a destra*).

CLER. Ed io devo avvertire il re?

ELIS. No Clery. Preferisco che la principessa veda prima, o da sola la regina (*Alla Lamballe*). Non va bene? (*Clery esce dall'uscio d'ingresso*).

LAM. Grazie! Ah! voi siete sempre la previdente amica, la soave madama Elisabetta.

ELIS. Buona Maria! ma temo che siate giunta alla vigilia di una spaventevole catastrofe.

LAM. Ah non è già per me che ne sarei addolorata! (*Vedendo aprirsi l' uscio della regina*). Ecco la regina... Dio! come mi sento felice!...

SCENA III.

Maria Antonietta, Mad. Reale, il Delfino,— abbrunati — M. Campan, e le suddette.

ANT. (*Di dentro*). La Lamballe? (*Entra fra M. Reale ed il Delfino*). Maria!... oh Maria!...

LAM. (*Grandemente commossa essa pure dall'aspetto dolorosissimo della regina*). Ah! Madama!

ANT. Ah! io lo sapevo! Voi lo vedete figli, miei!... l'angelo è venuto!

CLÉR. Eh! Madame, sa famille lui a fait plus de mal que de bien! Espérons que son neveu François II se montre un peu plus chevaleresque que son père!

CAM. Il est jeune, ardent... Espérons.

SCÈNE II.

Madame Elisabeth vêtue de deuil et la Princesse de Lamballe, en costume de voyage.

ELIS. Oh! ma bonne cousine, combien va être heureuse, ma pauvre soeur Antoinette!

LAM. Je l'espère.

CAM. (*Surprise*). Madame la Princesse de Lamballe!

CLÉR. (*De même*), Eh! quoi! (*Il s'incline!*)

LAM. Chère Campan, nous revoilà ensemble... Et bien! qu'avez-vous à vous extasier? Et vous aussi, mon bon vieux Cléry?

CLÉR. Mais en vérité...

ELIS. (*A Madame de Lamballe*). Oh! Marie? ils ont raison. Pendant que nos frères mêmes nous abandonnent et nous font tant de mal de leur palais de Coblenz, votre retour, aujourd'hui!... non seulement nous surprend, mais encore il nous émeut et il nous arrache des larmes!

LAM. Allons, allons, cousine; je suis venue là où mon coeur m'a conduite... et je suis bien heureuse, grâce à ma longue absence et à mon passeport anglais, de n'avoir pas été reconnue aux barrières... Ah! j'en avais grand' peur... mais enfin je suis entrée... et c'est là l'important. Madame Campan, veuillez avertir la Reine.

CAM. Ah! avec bien du bonheur. (*Elle entre à droite*).

CLÉR. Et moi, dois-je avertir le Roi?

ELIS. Non, Cléry; je préfère que la Princesse voie d'abord la Reine et la voie seule. (*À Madame de Lamballe*). N'est-ce pas bien ainsi? (*Cléry sort par la porte d'entrée*).

LAM. Merci! Ah! vous êtes toujours l'amie prévoyante, la douce Madame Elisabeth!

ELIS. Bonne Marie! J'ai bien peur que vous ne soyez arrivée à la veille d'une épouvantable catastrophe.

LAM. Ah! ce n'est pas pour moi que j'en redoute les coups! (*Voyant la porte s'ouvrir*). La Reine! Ah! que je suis heureuse!

SCÈNE III.

Marie-Antoinette. Madame Royale, Le Dauphin — tous en deuil — Madame Campan; les précédents.

ANT. (*De la coulisse*). Madame de Lamballe? (*Elle entre avec Madame Royale et le Dauphin*). Marie! Ah! Marie!...

LAM. (*Profondément émue du changement douloureux survenu dans l'extérieur de la Reine*). Ah! Madame!

ANT. Ah! je vous le disais bien, moi! vous le voyez, mes enfants!... l'ange est revenu!

MAD. (*Andando ad abbracciare la Lamballe*). Principessa Maria, quanto foste buona! Dio certamente vi ha condotta per consolare la madre nostra che è tanto infelice... ah! si che voi siete un angelo!

DEL. Ed un bellissimo angelo!

LAM. È Monsignore, piuttosto, che si è fatto un assai leggiadro Delfino!

ANT. (*Con un sorriso malinconico*). Vi pare, Maria?

ELIS. Desiderate, miei nipoti che ci rechiamo dal re?

MAD. / DEL. Oh! sì, sì!

ANT. E non ne partite, che per ritornare da me, ve ne prego.

DEL. Sì, mamma, faremo così. (*Antonietta bacia i figli, essi salutano la Lamballe ed entrano a sinistra con M. Elisabetta*).

SCENA IV.

Maria Antonietta e la Principessa Maria.

ANT. Oh! quante, quante cose abbiamo da dire!.... Ma ahimè! povera Maria! perchè siete venuta ora!

LAM. Ah! perchè ai luoghi della gioja tutti si accostano volentieri... ma a quelli del dolore e del sacrificio non muovono che le anime sensibili, riconoscenti.. perchè sono venuta a dividere le vostre pene, come altra volta, ne ho divise le gioje... non è giusto forse?

ANT. Ah! sedetemi vicina... molto vicina Maria.. riviviamo brevemente a quel giorni!.. io provo un istante di tregua, di refrigerio a trovarmi con voi... quanta dolcezza Maria! Ma no!... perchè io temo già per la vostra vita!...

LAM. Per la mia vita?... che pensate voi povera Maria Antonietta?

ANT. Sì, perchè io sono una donna fatale, predestinata, tremenda... io avveleno co'baci... tutti quelli che mi amano muojono... Voi ricordate i due uffiziali delle mie guardie Deshuttes e Varicourt?...

LAM. Li ricordo! essi vi erano tanto affezionati!

ANT. Ebbene a Versailles, ho veduto.... (*Coprendosi gli occhi*).

LAM. Che cosa?

ANT. Ho veduto... i loro teschi sanguinosi confitti alle picche, camminare dinanzi a me lungo il viaggio! (*Nascondendo il viso nel seno della Lamballe*).

LAM. (*Colpita d'orrore*). Dio!

ANT. Fuggite, Maria!

LAM. Fuggire?... ma credete che mi mancherebbe il coraggio di morire per voi? presso di voi?...

ANT. (*c. s.*) Ah! no.

LAM. E perchè sarei venuta allora?... Ma via scacciamo queste tetre immagini, giacchè io sono qui per rianimare le vostre speranze... oh! sì, sì... io vi reco delle consolazioni... una buona nuova che vi avrei dato prima... se... Sentite, mia cara Anto-

MAD. (*Allant embrasser Madame de Lamballe*). Princesse Marie, que vous êtes bonne! Dieu certainement vous a envoyée pour consoler notre mère qui est si malheureuse... ah! oui, vous êtes un ange!

DAU. Et un ange bien beau!

LAM. C'est plutôt Monseigneur, qui est devenu un bien joli Dauphin!

ANT. (*Avec un sourire mélancolique*). Vous trouvez, Marie?

ELIS. Petits neveux, voulez-vous venir chez le Roi?

MAD. / DAU. Oui, oui.

ANT. Et n'en sortez que pour revenir près de moi, je vous prie.

DAU. Oui, Maman, nous vous obéirons. (*Antoinette embrasse ses enfants. Ils saluent Madame de Lamballe et entrent à gauche avec Madame Elisabeth*).

SCÈNE IV.

Marie-Antoinette et la Princesse Marie.

ANT. Oh! que de choses nous avons à nous dire!... Mais hélas, pauvre Marie! pourquoi être venue maintenant!

LAM. Ah! parce que là où règne la joie tout le monde s'approche volontiers... mais la douleur et le sacrifice n'attirent que les âmes sensibles et reconnaissantes... parce que je suis venue partager vos peines, comme autrefois j'ai partagé vos joies, n'est-ce pas juste?

ANT. Ah! Asséyez-vous près de moi... tout près, Marie... revivons un instant ces heureux jours! près de vous je trouve un moment de trêve, d'apaisement... quel bonheur, Marie!... et non pourtant!... je tremble déjà pour votre vie!...

LAM. Pour ma vie!... Ah! qu'allez vous penser, pauvre Marie-Antoinette!

ANT. Oui, car je suis une créature fatale, prédestinée, dangereuse... mes baisers empoisonnent... tous ceux qui m'aiment meurent!... Vous vous rappelez ces deux officiers de mes Gardes, Deshuttes et Varicourt?...

LAM. Oui; ils vous étaient si dévoués?

ANT. Eh bien! à Versailles, j'ai vu... (*Elle se couvre les yeux de ses mains*).

LAM. Quoi donc?

ANT. J'ai vu... leurs têtes ensanglantées, au bout de deux piques, portées devant moi tout le long de la route! (*Elle cache son visage dans le sein de Madame de Lamballe*).

LAMB. (*Saisie d'horreur*). Dieu!

ANT. Fuyez, Marie!

LAM. Fuir! mais croyez-vous donc que je n'aurais pas le courage de mourir pour vous? près de vous?

ANT. (*Même jeu*). Oh! non!

LAMB. Et pourquoi serais-je donc venue?... mais, allons; chassons ces affreuses images, puisque je suis ici pour ranimer vos espérances; oh! oui, oui, je vous apporte des consolations... une bonne nouvelle que je vous aurais donnée plus tôt, si... Ecou-

nietta, riuscite vane tutte le mie pratiche in vostro favore, presso le corti di Londra e di Pietroburgo non ho mancato di recarmi a Vienna. — Vostro nipote, Francesco II. mi accolse amorevolmente. Io gli ho parlato a lungo di voi, mi sono gettata alle sue ginocchia, bagnai la sua mano di lacrime....

Ant. Grazie Maria... ma io non ispero più nulla dai congiunti... nulla! quando un fratello, il Conte di Provenza ha raggiunto lo scopo delle sue sottili, lunghe, tenebrose macchinazioni, facendosi proclamare a Coblentz reggente del regno, col pretesto della prigionia di Luigi alle Tuileries.... ma che volete più aggiungere? che sperare?... tutto è inutile! bisogna perire!

Lam. Ma no vi dico — il giovane imperatore si commosse profondamente; egli mi assicurò che quanto prima sarebbe disceso nella vostra carcere colla spada sguainata, come un angelo vendicatore — aggiunse che egli e Federico Guglielmo erano decisi di ristabilire in Francia la monarchia di Enrico IV., la legittima eredità del Delfino, figlio vostro...

Ant. Del Delfino?.... Ah se fosse possibile! Ma è tardi, è tardi!

Lam. No, no, coraggio.... vedrete! (*Osservando con sorpresa i capelli della regina*) Oh! che vedo!.... ora me ne accorgo.... I vostri bellissimi capelli incanutiscono.... di già! a 37 anni?

Ant. Ah! sì.... È un ricordo dell'arresto a Varennes; è nel percorrere lentamente, dolorosamente la via di quel calvario, che queste brine premature sono venute a fermarsi improvvisamente sulla mia fronte oltraggiata sotto gli insulti. Oh! Maria ho trangugiato il mio calice di fiele! credevo di non dover sopravvivere a quell'orrendo viaggio ed invece ho sopravvissuto anche agli oltraggi, perchè forse è da molto tempo che sono destinata ad un genere di morte più lungo, più orribile!...

Lam. Oh, no! che dite?

SCENA V.

Madama Campan, e le suddette.

Cam. Domando perdono a V. M. se ardisco presentarmi senza essere stata chiamata....

Ant. (*Asciugandosi gli occhi*). Eh! oramai, che serve Campan?

Cam. Ma vi è il Generale Lafayette, che domanda....

Ant. (*Estremamente sorpresa*). Lafayette a Parigi? alle Tuileries?

Cam. Sì, Maestà, il re, non può, o non vuole riceverlo.... ma il Generale è in preda ad una agitazione violenta, ed insiste per essere ascoltato da V. Maestà.

Ant. Da me?

Cam. Forse egli è in grado di spiegare alla Regina la causa dell'agitazione che, a quanto ho udito, regna oggi ai Campi Elisi, dove pare sia comparsa una banda di Marsigliesi.... Anche dalla via S. Onorato, an-

tez, ma chère Antoinette; après avoir échoné dans tout ce que j'avais tenté en votre faveur à Londres et à Saint-Pétersbourg, je n'ai pas manqué de me rendre à Vienne. Votre neveu, François, m'a accueilli avec la plus affectueuse bonté. Je lui ai longuement parlé de vous; je me suis jetée à ses genoux, j'ai baigné ses mains de mes larmes...

Ant. Merci, Marie... mais je n'espère plus rien de mes parents... rien! Quand notre propre frère, le Comte de Provence a atteint enfin le but de ses longues, subtiles et ténébreuses intrigues en se faisant proclamer à Coblenz, régent du royaume, sous prétexte que Louis est prisonnier aux Tuileries... que voulez-vous donc de plus? Qu'espérer! Tout est inutile! Il faut mourir!

Lam. Mais non, vous dis-je. — Le jeune empereur s'est ému profondément. Il m'a promis qu'avant peu il descendrait dans votre prison, l'épée nue à la main, comme l'ange de la vengeance. Il a ajouté que Frédéric Guillaume et lui étaient absolument résolus à rétablir en France la monarchie d'Henri IV, le légitime héritage du Dauphin, votre fils...

Ant. Du Dauphin?... Ah! s'il était possible! Mais il est tard! bien tard!

Lam. Non, non, courage... vous verrez! (*Regardant avec étonnement les cheveux de la Reine*). Oh! que vois-je!... Je n'y avais pas encore fait attention... Vos magnifiques cheveux grisonnent... déjà? à 37 ans?

Ant. Ah! oui... c'est un souvenir de l'arrestation de Varennes; c'est sur la voie longue, douloureuse de ce calvaire que cette neige précoce est venue blanchir ma tête inclinée sous le poids des outrages. Oh! Marie, j'ai avalé moi aussi le calice de fiel! Je ne croyais jamais survivre à cet affreux voyage, à toutes ces insultes; j'y ai survécu pourtant, sans doute parce que depuis longtemps je suis prédestinée à une agonie plus longue, à une mort plus hideuse!...

Lam. Oh non! que dites-vous?

SCÈNE V.

Madame Campan; les précédents.

Cam. Que Votre Majesté veuille me pardonner, si je me présente sans être appelée...

Ant. (*S'essuyant les yeux*). Eh, ma pauvre Campan, à quoi bon désormais?

Cam. Mais c'est qu'il y a le Général Lafayette, qui demande...

Ant. (*Extrêmement surprise*). Lafayette à Paris! aux Tuileries?

Cam. Oui, Votre Majesté, le Roi ne peut pas le recevoir... le Général est dans la plus violente agitation et il insiste pour que Votre Majesté lui donne audience.

Ant. Moi?

Cam. Il pourra peut-être expliquer à Votre Majesté la cause de l'agitation qui, m'a-t-on dit, règne aujourd'hui aux Champs-Elysées; il paraît qu'il y a là une bande de Marseillais... On entend aussi des ru-

che dalla piazza del Carrosello partono dei rumori....

LAM. (*Sorpresa*). Così vicino?

ANT. (*Alla Campan che ricevuto l'ordine parte*). Fate venire il Generale. Voi stupite? vi spaventate povera Maria? Ma vi è forse a Parigi un giorno senza tumulti? una notte senza incendii? senza assassinii?.... Ahi vi siamo assuefatti!

SCENA VI.

Il Generale Lafayette, e dette.

LAF. (*Entra impetuosamente e stravolto*). Madama!.... la principessa Maria di Carignano a Parigi?

ANT. E il Generale Lafayette ha abbandonato il suo campo di Maubeuge?

LAF. Sì, Maestà; per venir a chieder conto all'assemblea degli orrori del 20 giugno, ma sono ben dolente di non poter impedire, arrestare quelli, forse più spaventevoli, che stanno per consumarsi il 10 agosto.

ANT. Oggi? E che sta per accadere?

LAM. Dite, Generale.

LAF. Oh! principessa di Lamballe, siete dunque venuta a recare la vostra bella testa alla rivoluzione?

ANT. Ah!

LAM. E perchè la mia testa?

LAF. (*Con veemenza*). Ma io vi domando chi ha potuto indurre il giovane imperatore al disperato consiglio di mandare alla Francia un cartello di sfida?

ANT. (*Guardando la Lamballe*). Di sfida?

LAM. (*Con premura*). E come?

LAF. Sì, perdio! un dispaccio fu spedito al palazzo di città e letto me presente, all'Assemblea dal Sindaco Petion. È un proclama minaccioso, scritto con tutto il furore della demenza, che ordina, che vuole ristaurata in Francia la monarchia del 1789. vale a dire cassata la costituzione giurata dal re... e in caso contrario, promette, giura che otto giorni dopo, 200mila Austro-Prussiani comandati dal Duca di Brunswick, entrando per le Ardenne, marcieranno sopra Parigi, per ristabilirvi con la mitraglia, e a colpi di bajonette, il trono di S. Luigi!

ANT. Ah! la giustizia di Dio incomincia!

LAF. Dite la collera, madama!

ANT. Sì ma sopra i ribelli.... Oh! venite angioli sterminatori.... scendete.... affrettatevi! Ah! un po' d'aria di libertà, di vendetta!.... grazie, grazie, Maria!

LAF. Voi esultate sull'orlo della vostra tomba!

ANT. E perchè?

LAF. Perchè la superba, la stolta minaccia fu ricevuta con un urlo di indignazione che ha fatto tremare l'assemblea.... perchè la bandiera rossa agitata da Danton, che è sempre l'antesignano della strage, sventola sinistramente per le vie, perchè tutta la plebaglia di Parigi, si rovescia in via

---

meurs du côté de la rue St. Honoré et jusque sur la place du Carrousel...

LAM. (*Avec surprise*). Si près?

ANT. (*A Madame Campan qui sort immédiatement*). Faites venir le Général. Pauvre Marie! vous voilà toute surprise! épouvantée! Est-ce qu'il se passe à Paris un seul jour sans tumulte? une nuit sans incendies? sans assassinats?... Ah! nous nous y sommes habitués!

SCÈNE VI.

Le Général Lafayette; les précédents.

LAF. (*Hors de lui et se précipitant dans la salle*). Madame!... la Princesse Marie de Carignan à Paris?

ANT. Et le Général Lafayette a abandonné son camp de Maubeuge?

LAF. Oui, Votre Majesté; pour venir demander compte à l'assemblée des horreurs du 20 juin; mais je suis au désespoir de ne pouvoir prévenir, empêcher les horreurs plus épouvantables peut-être, que nous réserve le 10 août.

ANT. Aujourd'hui? Et que va-t-il donc arriver?

LAM. Parlez, général.

LAF. Oh! princesse de Lambalie, vous êtes donc venue apporter votre belle tête à la révolution.

ANT. Ah!

LAM. Et pourquoi ma tête?

LAF. (*Avec véhémence*). Qui a pu, dites, engager le jeune empereur à jeter un défi à la France!

ANT. (*Regard. Lamballe*). Un défi?

LAM. (*Avec animation*). Comment?

LAF. Oui, par Dieu! Une dépêche est arrivée à l'Hôtel de Ville et le maire Pétion en a donné lecture à l'assemblée, moi présent. C'est une proclamation menaçante, écrite avec toute la fureur de la démence; on ordonne, on impose à la France la restauration de la monarchie de 1789. c'est-à-dire l' anéantissement de la Constitution jurée par le Roi... et, si l'on n'est pas obéi, on y promet, on y jure que, sous huit jours, 200 mille Austro-Prussiens, commandés par le Duc de Brunswick, entreront par les Ardennes, et marcheront sur Paris, pour y rétablir à coups de mitraille et de bayonnettes le trône de St. Louis!

ANT. Ah! la justice de Dieu se réveille!

LAF. Dites sa colère, Madame!

ANT. Oui, mais contre les rebelles!... oh! venez anges exterminateurs!... descendez... hâtez-vous! Ah! enfin la liberté, la vengeance!... Merci, merci, merci, Marie!

LAF. Vous triomphez sur le bord de la tombe!

ANT. Et pourquoi?

LAF. Parce que c'est un hurlement d'indignation qui accueilli dans l'assemblée cette menace orgueilleuse et stupide... parce que Danton, l'éternel porte-drapeau des massacres, a déployé sur Paris le drapeau rouge... parce que la populace se rue dans la rue St. Honoré et aux Champs-Elysées,

S. Onorato, ai Campi Elisi, dove aizzano al sangue 500 Marsigliesi che guidati da un giovine leone, da Carlo Barbaroux hanno attraversato le provincie dietro l'eco di un canto, che ora si chiama la *Marsigliese*.

Ant. E che è questo canto? questa Marsigliese?

Laf. Ah! è il canto del Reno, madama! Un grido più patriottico, e non meno tremendo, che il genio della libertà ha ispirato al Tirteo di Strasburgo, a Rouget del-l'Isle, è più che un canto, è un grido, è un rombo, un tuono, un vulcano, che seppellirà sotto una lava di sangue, non solo il vostro, ma tutti i troni d'Europa!

Ant. Ah! basta, tacete! *(Si odono in distanza i tocchi lugubri accelerati della campana a martello).*

Laf. Ma udite chi è che vi parla!

Ant. Ah! Dio!

Lam. *(A Lafayette)* Che ci annunzia mai questa lugubre campana?

Laf. L'anarchia, lo spavento, il furore.... e presto la strage. Ed io, madama, non posso più nulla per voi.... la mia popolarità ve l'ho sacrificata intieramente!.... e la mia testa non corre oggi minor rischio della vostra.... Bisogna che parta a sprone serrato pel campo di Maubeuge.... ma non ho mancato per altro di raccomandare la salvezza del re, e della regina al Generale della Guardia Nazionale, al prode Mandat.... Io vado dove mi chiamano i miei giuramenti, l'onor mio.... a combattere i nemici della Francia, a morire da soldato.... e non posso che raccomandarvi a Dio. *(Parte rapidamente. La campana a martello che aveva cessato ricomincia).*

Ant. Oh! Maria, povera Maria, perchè siete andata a Vienna? perchè siete venuta? Oh! ve lo ripeto fuggite!

Lam. La principessa di Lamballe non fugge, sa morire!

Ant. E moriremo!

Lam. Ma insieme!

SCENA VII.

Mad. Campan e dame della regina spaventate e dette.

Cam. Orrore, Madama! le Tuileries sono circondate, i cortili invasi, il carrosello occupato, le guardie nazionali si confondono col popolo....

Ant. Ma, e il Generale Mandat?

Cam. Non s'è veduto! per altro si vedono i terribili macellaj che strascinano due cannoni per appuntarli contro il padiglione Marsan.

Ant. Ah!

SCENA VIII.

Mad. Elisabetta, Mad. Reale, il Delfino alcuni gentiluomini e guardie del corpo, e le suddette; sono tutti costernati.

Ant. Sorella!.... Ah! miei figli!

excitant au carnage 500 Marseillais, qui guidés par un jeune lion, Charles Barbaroux, viennent d'arriver à travers toutes les provinces, en faisant retentir les échos d'un chant inconnu, *la Marseillaise*.

Ant. Et qu'est-ce que ce chant? cette Marseillaise?

Laf. Ah! c'est un autre chant du départ, Madame! Un cri plus patriotique, plus formidable, que le génie de la liberté a inspiré au Tyrtée de Strasbourg, à Rouget de Lisle; plus qu'un chant, un cri, un roulement, un tonnerre, un volcan, où viendront s'ensevelir sous une lave de sang non seulement votre trône, Madame, mais tous les trônes de l'Europe!

Ant. Oh! taisez-vous, taisez-vous! *(On entend au loin retentir les coups redoublés du tocsin).*

Laf. Entendez-vous quelle est la voix qui vous parle!

Ant. Grand Dieu!

Lamb. *(A Lafayette)*. Que nous présage-t-elle donc cette cloche lugubre?

Laf. L'anarchie, l'épouvante, la fureur, et bientôt le massacre. Et moi, Madame, je ne puis plus rien pour vous... ma popularité, je vous l'ai sacrifiée tout entière!... et ma tête ne court pas moins de risques que la vôtre. Il me faut partir à bride abattue pour mon camp de Maubeuge... mais je n'ai pas oublié de recommander le salut du Roi et de la Reine au Général de la garde nationale, au brave Mandat... Je vais où m'appellent mes serments et mon honneur... combattre les ennemis de la France et mourir en soldat... et je ne puis que vous recommander à Dieu. *(Il part avec précipitation. Le tocsin, qui avait cessé, recommence à sonner).*

Ant. Oh! Marie! pauvre Marie! pourquoi êtes-vous allée à Vienne? pourquoi êtes-vous venue? oh! encore une fois, fuyez!

Lam. La Princesse de Lamballe ne fuit pas, elle sait mourir!

Ant. Eh bien nous mourrons!

Lam. Mais ensemble!

SCÈNE VII.

Madame Campan et les femmes de la Reine épouvantées, les précédents.

Cam. Horreur, Madame! les Tuileries sont cernées, les cours envahies, le Carrousel occupé; les gardes nationales fraternisent avec le peuple...

Ant. Mais, et le Général Mandat...

Cam. On ne l'a vu nulle part! mais en revanche on aperçoit les terribles bouchers qui pointent deux canons contre le pavillon Marsan.

Ant. Ah!

SCÈNE VIII.

Madame Elisabeth, Madame Royale et le Dauphin; des gentilshommes et des gardes du corps; les précédents. La consternation est sur tous les visages.

Ant. Ma soeur!... Ah! mes enfants!

Mad. (*Corsa alla madre col Delfino*). Oh! madre mia, fuggiamo di qui!

Ant. Ma il re, sorella, il re?

Lam. Dove si trova?

Elis. Nella sala del trono, circondato dai suoi ministri, dai più fedeli gentiluomini, deliberando sopra un ultimo partito che possa ancora salvare lo Stato.... o almeno la famiglia reale.... Noi frattanto ritiriamoci nell'interno delle vostre stanze....

Mad. Nel vostro oratorio madre mia....

Elis. Questi signori sono con noi. (*Indicando i gentiluomini e le guardie*).

Ant. (*Che ha preso per mano Mad. Reale, ed il Delfino*). Andiamo dunque!.... (*Rumori e gridi interni. M. Ant. arrestandosi*). Ma da dove partono questi rumori? Queste grida tanto vicine?

Cam. (*Indicando l'appartamento della Regina*). Di là mi sembra madama!

Elis. Dagli appartamenti della regina?

Lam. Possibile?

Ant. Sì, sì. (*Retrocedendo co'figli, mentre cresce il rumore*). Qualcheduno corre verso di noi!... (*I gentiluomini e le guardie si muovono verso l'uscio, che si spalanca*). Ah!

SCENA IX.

Clery entra chiudendo l'uscio dietro a sè.

Ant. Clery!

Cler. Indietro! allontanatevi, Maestà!... Le vostre stanze sono violate, manomesse da una turba di Sanculotti, e di pescivendole alla cui testa è Santerre.

Tutti. (*Con terrore*) Santerre!

Cler. Per pietà uscite!

Ant. Dal re, dunque, dal re. (*Movendosi, e seco gli altri, verso la sinistra*).

SCENA X.

Il duca di Brissac con spada alla mano è seguito da guardie del corpo ed i suddetti.

Duc. (*Impetuoso dall'appartamento del re*). Dove, madama? in nome del re arrestatevi. Egli mi ha affidata la vostra vita, quella de'suoi figli, di sua sorella.... ed io devo mettervi in salvo nei vostri appartamenti.

Ant. Ma sono invasi, signor Colonnello!

Duc. (*Sorpreso*) Invasi voi dite?

Ant. Vogliamo recarci dal re....

Duc. Impossibile, madama! Come nel 20 giugno, egli si trova nella sala del trono di fronte al suo popolo minaccioso....

Tutti. (*Con un grido*) Il re!...

Cler. (*Sempre all'uscio*). Ma il rumore cresce.... s'avvicina!

Lam. Ricoveriamoci, dunque, sulla terrazza dei Foglianti....

Duc. Oh guai! la folla si va distendendo appunto nei giardini sottoposti. (*Alle guardie*) Barricate quell'uscio Signori! (*Eseguiscono*) Ah! di là piuttosto.... (*Serrando la porta d'ingresso*).

Mad. (*Courant à sa mère avec le Dauphin*). Oh! ma mère, fuyons loin d'ici.

Ant. Mais le Roi, ma soeur, le Roi?

Lam. Où est-il?

Elis. Dans la Salle du trône, entouré de ses ministres, de ses plus fidèles gentilshommes, délibérant sur un parti suprême pour sauver encore l'État... ou du moins la famille Royale... Nous, cependant, retirons-nous dans l'intérieur de vos appartements. .

Mad. Dans votre oratoire, ma mère...

Elis. Ces Messieurs nous accompagnent. (*Montrant les gardes et les gentilshommes*).

Ant. (*Prenant par la main Madame Royale et le Dauphin*). Allons!... (*Rumeurs et cris à l'intérieur. M. Ant. s'arrête*). Mais d'où partent ces rumeurs? Ces cris si rapprochés?

Cam. (*Montrant l'appartement de la Reine*). De là, Madame, il me semble.

Elis. Des appartements de la Reine?

Lam. Est-ce possible?

Ant. Oui, oui. (*Reculant avec ses enfants pendant que les rumeurs augmentent*). Quelqu' un accourt vers nous!... (*Les gardes et les gentilshommes se dirigent vers la porte qui s'ouvre toute grande*). Ah!

SCÈNE IX.

Cléry entre et ferme la porte derrière lui.

Ant. Cléry!

Clér. Arrière! éloignez-vous, Majesté!... vos appartemonts sont envahis, saccagés par une bande de Sans-culottes et de poissardes que commande Santerre.

Tous (*Avec terreur*). Santerre!

Clér. Par pitié! éloignez-vous!

Ant. Chez le Roi, alors, chez le Roi! (*Elle se dirige vers la gauche: tout le monde la suit*).

SCÈNE X.

Le Duc de Brissac, l'épée à la main et suivi par des gardes du corps; les précédents).

Duc. (*S'élançant de l'appartement du Roi*). Arrêtez-vous, Madame; au nom du Roi, arrêtez-vous. Il m'a confié votre vie, celle de vos enfants et de sa soeur... Je dois vous mettre en sûreté dans vos appartemonts.

Ant. Mais, M. le Colonel, ils sont envahis!

Duc. (*Surpris*). Envahis, dites-vous?

Ant. Nous voulons nous rendre près du Roi...

Duc. Impossible, Madame; comme au 20 juin, il est dans la Salle du trône, face à face avec son peuple irrité...

Tous. (*Avec explosion*). Le Roi!...

Clér. (*Placé près de la porte*). Mais le tumulte augmente... il s'approche!

Lam. Réfugions-nous alors sur la terrasse des Feuillants...

Duc. Hélas! la foule se répand dans les jardins qui l'entourent. (*Aux gardes*). Barricadez cette porte, Messieurs! (*Ils obéissent*). Ah! par ici plutôt. . (*Il ferme la porte d'entrée*).

CLER. Neppure, signor Duca! è precisamente lungo la scala che mette al corridoio della regina, dove i petti animosi degli Svizzeri, possono appena resistere al torrente che sale!

DUC. Maledizione!

MAD. Dio di misericordia! Suonano dunque la nostra agonia!

ANT. Oh! forse!...

Grida e Voci: Vogliamo Madama-veto — L'austriaca — La Messalina.

ANT. Essi vengono!.... son qui.... all'uscio.... lo scrollano! (*Il pericolo imminente le ridona le forze della disperazione*). Clery toglietevi da quell'uscio.... lasciate che lo atterrino.... ve lo comando.... circondatemi tutti.... ma giù le spade!

MAD. Oh, Signore! (*A mani giunte*) Salvate la regina!

DELF. La povera mamma!

VOCI. (*All'uscio che minaccia di crollare*):
L'austriaca.
La Vedova Mirabeau.
Madama Lafayette.

DUC. Infami!

ANT. Duca!

SCENA XI.

L'uscio si spalanca, ed irrompono sulla scena molti sanculotti e popolane con berretti rossi in capo, armati di spade, pugnali, picche, falci, ecc. Su loro grandeggia Antonio Santerre, vestito da comandante della guardia nazionale con gran ciarpa tricolore.

SANT. Dov'è?

POP. Dove sei? la regina!

LAM. (*Slanciandosi rapidamente verso di loro*). Eccomi. son io!

POP. (*Per ferirla*) Ah!

ANT. (*Avventandosi nel mezzo e respingendo la Lamballe*). No, sono io la regina!

SANT. e POP. (*Colpiti da l'aspetto, imponente, tranquillo, incantevole della regina*). Voi!...

SANT. Eh! sì siete ben voi madama.... noi siamo vecchie conoscenze.... ci vedemmo il 6 ottobre ed il 20 giugno!

ANT. Sì, signor Santerre!

SANT. Ma in modo affatto diverso. Il 20 giugno entrai in questo palazzo della Medici.... alla testa di 10mila popolani, vale a dire, da Giacobino, da rivoluzionario.... ma oggi, invece, ci vengo come amico dell'ordine.... un vostro protettore... un altro Lafayette (*Ghignando*) se madama me lo vorrà permettere.... (*Le popolane e i sanculotti ridono sguaiatamente*).

DUC. (*Fremendo*) Signor Santerre?

SANT. (*Ai popolani*) Che c'è da ridere.... (*Al Duca*) Che c'è da fremere? perdio! Sì, sì, un altro Lafayette, giacchè ho l'onore di farvi sapere che il signor Antonio Santerre ricco birrajo e sfamatore del suo sobborgo....

CLÉR. Pas davantage, Monsieur le Duc ; cette porte ouvre sur le corridor de la Reine où les Suisses, opposant au torrent qui monte leurs mâles poitrines, réussissent à grand peine à l'arrêter.

DUC. Malédiction!

MAD. Dieu de miséricorde! C'est donc notre agonie que sonne le tocsin!

ANT. Oh! peut-être...

CRIS ET VOIX EN DEHORS. Nous voulons Madame Veto — l'Autrichienne — la Messaline.

ANT. Ils viennent... ils sont là... à la porte... ils l'ébranlent ! (*L'imminence du péril lui rend les forces du désespoir*). Cléry, éloignez-vous de cette porte... laissez-les faire... je le veux... entourez-moi tous; mais bas les épées!

MAD. Oh! Seigneur, (*Joignant les mains*). Sauvez la Reine!

DAU. Notre pauvre mère!

VOIX. (*À la porte qui est sur le point de tomber*).
L'Autrichienne.
Veuve Mirabeau.
Madame Lafayette.

DUC. Infâmes!

ANT. Duc!

SCÈNE XI.

La porte est forcée; une foule de Sans-culottes et de poissardes s'élancent dans la salle, le bonnet rouge sur la tête, armés d'épées, de poignards, de piques, de faulx... Santerre les domine de toute la tête en uniforme de Général de la garde nationale, avec l'écharpe tricolore.

SANT. Où est-elle?

POISS. Où es-tu, la Reine?

LAM. (*S'élançant au devant d'eux*). Me voici, c'est moi!

POISS. (*Voulant la frapper*). Ah!

ANT. (*Se précipitant entr'eux et repoussant Lamb.*) Non, c'est moi qui suis la Reine!

SANT. ET LE PEUPLE. (*Frappés de l'aspect imposant et tranquille de la Reine*). Vous!...

SANT. Eh oui! c'est bien vous, Madame... nous sommes de vieilles connaissances,... nous nous sommes déjà vus le 6 octobre et le 20 juin!

ANT. Oui, Monsieur Santerre!

SANT. Mais quelle différence! Le 20 juin, j'entrai dans ce Palais des Médicis... à la tête de 10 mille ouvriers, c'est-à-dire de Jacobins, de révolutionnaires... mais aujourd'hui, tout au contraire, j'y viens comme ami de l'ordre... comme votre protecteur... un autre Lafayette, (*avec un sourire moqueur*) si Madame veut bien m'accepter pour tel... (*Les poissardes et les sans-culottes rient à gorge déployée*).

DUC. (*Frémissant*). M. Santerre?

SANT. (*Au peuple*). Eh bien! quoi? qu'avez-vous à rire?... (*au Duc*) qu'avez-vous à frémir? j'ai l'honneur de vous informer que moi, Antoine Santerre, riche brasseur et père nourricier de mon faubourg... tel

tal quale lo vedete, da comaadante della guardia nazionale del quartiere dei trovatelli, è stato creato un'ora fa dal Comune, generale in capo di quella di Parigi.

Duc. (*Con ribrezzo*) Santerre!

Tutti. E Mandat?

Sant e Pop. (*Sghignazzando*) Ah! ah! oh! oh!

Sant. Mandat? e come si fa a stare a cavallo, o anche solamente in piedi, colla testa confitta ad una antenna sulla piazza del Carrosello, ed il busto rotolato in Strada Reale?

Ant. (*E seco tutti con grido di orrore*) Ah!

Duc. Orrore! (*Per avventarsi colla sciabola contro Santerre*).

Ant. (*Fermando il braccio del Duca*). Signor Duca!

Sant. Olè!.... Ci sono ancora dei Duchi a Parigi?.... perdio non lo credevo.... Or dunque a ciascuno i suoi titoli, giacchè ho pensato appunto di venire nel palazzo della Medici.... (*Con disprezzo verso Antonietta che era chiamata anche la Medici*) per far conoscere e rispettare nel birrajo Santerre il successore del signor Marchese di Lafayette.... e siccome alle Tuileries egli la faceva da prefetto.... da ministro delle cerimonie.... e che so io.... così io sono qui per mettermi in stallo.... cominciando dal presentare a madama questi poveri sanculotti, queste brave popolane, che desideravano di vederla un po'da vicino, perchè hanno alcune cose da dirle....

Ant. A me? parlate.... che avete a dirmi?

Pop. (*Guardandolo con un po'd'incertezza*) Eh! molte.... cose.... Vogliamo domandarvi ragione di un insulto....

Sant. Dell'ultimo insulto, sanguinoso, da voi fatto alla Francia!

Ant. Che insulto ha ricevuto da me?

1 Pop. Perdinci! non è dunque un insulto? non è dunque una sfida il vestire sì voi che i vostri figli, il re Capeto, e tutto il servidorame di corte, queste nere gramaglie per la morte di Leopoldaccio, pel padre di Franceschino, che vorrebbe piantare le sue artiglierie, fin dentro Nostra Signora?

Sant. Perdio, giù li neri!

Pop. e San. Giù, le gramaglie! giù! giù! (*Minacciando non solo la regina, ma le altre abbrunate*).

Ant. Lacerate; lacerate!

Mad. Ah! no.... lacerate prima le mie, le mie carni se volete, ma rispettate la mia buona, la mia sventuratissima madre!

Del. La mia mamma.

2 Pop. Oh il piccolo Capeto? (*Prendendolo per le braccia e tirandolo a se minacciosa*).

Ant. (*Disperata*) Ah! (*Brissac e Clery sempre contenuti da Mad. Elisabella e dalla Lamballe vanno per scagliarsi*).

Sant. (*La previene togliendo il Delfino dalle unghie della popolana*). Lascia stare, megera, tu non sei madre, imbecille! (*Con-*

que vous me voyez, du commandement de la garde nationale du quartier des Enfants-Trouvés, j'ai été promu il y a une heure, au commandement général de la garde nationale de Paris.

Duc. (*Avec dégoût*). Santerre!

Tous. Et Mandat?

Sant. et Peup. (*Riant aux éclats*). Ah! ah! oh! oh!

Sant. Mandat? et comment diable ferait-il pour se tenir à cheval ou seulement sur ses pieds, avec la tête plantée au bout d'une perche sur la place du Carrousel, et le corps traîné le long de la rue Royale?

Ant. (*Ainsi que tous les autres, avec un cri d'horreur*). Ah!

Duc. Infamie! (*Il veut s'élancer sur Santerre, l'épée à la main*).

Ant. (*Arrêtant le bras du Duc*). Monsieur le Duc!

Sant. Ohé!... Il y a donc encore des ducs à Paris?... pardieu! je ne m'en doutais guère.... Donc à chacun ses titres, et au fait, si je suis venu dans ce palais des Médicis... (*Allusion méprisante à Marie-Antoinette que l'on appelait aussi la Médicis*). c'est pour faire reconnaître et respecter Santerre le brasseur, comme l'héritier du Marquis de Lafayette... et puisqu'aux Tuileries mon prédécesseur était préfet du palais... maître des cérémonies... et que sais-je encore... me voilà tout prêt à entrer en fonctions... Donc je commence par présenter à Madame ces pauvres Sans-culottes, ces braves poissardes, qui désiraient depuis longtemps la voir de près, parce qu'ils ont quelque chose à lui dire....

Ant. A moi? parlez... qu'avez-vous à me dire?

Poiss. (*La regardant avec hésitation*). Eh! bien... des choses... Nous voulons vous demander raison d'une insulte...

Sant. Oui, de la dernière et sanglante insulte que vous avez faite à la France!

Ant. En quoi l'ai-je donc insultée?

1er Poiss. Parbleu! n'est-ce pas une insulte? n'est-ce pas un défi que de prendre le deuil, vous, vos enfants, votre Capet et toute votre valetaille pour la mort de cette canaille de Léopold, pour le frère de ce gueux de François, qui voudrait loger son artillerie jusque dans Notre Dame?

Sant. Allons, pardieu, à bas le noir!

Peup. et Sant. A bas le crêpe! à bas! à bas! (*Il menacent la Reine et tous ceux qui portent le noir.*).

Ant. Déchirez; tenez! déchirez!

Mad. Ah! non... moi plutôt, déchirez mes membres, mais respectez ma bonne, ma malheureuse mère!

Dau. Ma pauvre maman.

2me Poiss. Oh! le petit Capet? (*Elle le prend par le bras et le tire brutalement*).

Ant. (*Avec désespoir*). Ah! (*Brissac et Cléry toujours contenus par Mesd. Elisabeth et de Lamballe tentent de s'élancer*.

Sant. (*Les prévient et arrache l'enfant des mains de la poissarde*). Lâche-le, mégère; tu n'es donc pas mère, imbécille;

segna il Delfino alla regina) Prendete madama... l'ho anch'io un fanciullo!

Ant. Grazie, signor Santerre!.... Oh! francesi! perchè mi trattate così, che vi ho fatto io? sono austriaca! ebbene è un delitto? e per questo avrei dovuto rinnegare la mia prima famiglia? Ma vorreste voi, madri, genitori, fratelli, che le vostre figliuole, le vostre sorelle, andate a marito non si ricordassero più di voi? rinnegassero la loro culla, l'infanzia, le prime gioje.... tutto!... e perchè volete imporlo a me? perchè sono regina?.... ma, non ho cuore io? Voi credete che io non abbia mai amata la Francia! io! la madre del Delfino! io la più fortunata delle figlie di Maria Teresa, che il destino ha collocata sul primo trono d'Europa! Ma che troverei a Vienna? delle tombe! che perderei in Francia? tutto quanto può lusingare la sensibilità della donna, l'orgoglio della regina! No francesi! ve lo giuro sul capo de'miei figli! se gli occhi della figlia qualche volta si rivolsero a Vienna, il cuore della moglie, della madre, della regina, è sempre rimasto in Francia, nella vostra bella Francia, e vi resterà.... finchè voi vorrete.... (*I sanculotti restano estatici a guardarla, le popolane in ispecie*).

Sant. Umh!.... la commuove anche me.... e non va bene... ohe, brava gente, basta così, andiamo! Via! (*I popolani partono. Si sente battere all'uscio della terrazza*).

Duc. Chi batte alla terrazza dei Foglianti!

Elis. Ah! forse.

Sant. La terrazza mette al giardin, e da questi all'assemblea mi pare.... (*Si batte più forte*).

Cler. (*Recandosi all'uscio*) Chi è là?

Voci. (*Di dentro*) Il Corpo legislativo.

Ant. Che?

Sant. L'Assemblea viene alla Tuileries?

Duc. Aprite, Clery. (*Clery spalanca l'uscio*).

SCENA II.

Presidente e tutti i Deputati con sciarpe tricolori e detti.

Elis. Ah! Signor Presidente.

Lam. A che viene egli?

Ant. Signor Presidente.... è forse il re che ha domandato l'intervento dell'assemblea!

Presid. Il re, madama, per mezzo del suo ministro di giustizia.

Ant. Il re!

SCENA III.

Luigi, seguito da scudieri, e granatieri.

Lui. (*Di dentro con voce commossa*). La regina! mia sorella, i miei figli!.... (*Entra pallidissimo e contraffatto*) Ah! grazie, Signor Presidente, grazie, Signori.

Ant. Ma voi siete ben alterato Luigi!

(*Il rend le Dauphin à la Reine*)... Tenez, Madame... moi aussi, j'ai un enfant.

Ant. Merci, Monsieur Santerre!... Oh! Français, pourquoi me traiter ainsi? que vous ai-je fait? Je suis autrichienne! Eh bien! est-ce un crime? devais-je donc pour cela renier ma première famille? Quoi! voudriez-vous, mères, parents, frères, que vos filles, vos sœurs, une fois chez leur mari ne se rappelassent plus de vous? qu'elles reniassent le berceau, l'enfance, les premières joies.. tout? et pourquoi donc voulez-vous me l'imposer, à moi? Parce que je suis reine?... mais, n'ai-je pas un cœur comme vous? Vous croyez que je n'ai jamais aimé la France! moi! la mère du Dauphin! moi, la plus fortunée des filles de Marie-Thérèse et que le destin a placée sur le premier trône du monde! Mais qu'ai-je à retrouver à Vienne? Des tombes. Qu'ai-je à perdre en France? Tout ce qui peut flatter la sensibilité de la femme, l'orgueil de la reine! Non, Français, je vous le jure sur la tête de mes enfants! Si quelquefois mes yeux de fille se sont tournés vers Vienne, la France, votre belle France, a gardé toujours mon cœur d'épouse, de mère de reine et elle le gardera... tant que vous le voudrez... (*Les sans-culottes et surtout les poissardes la contemplent comme en extase*).

Sant. Hum!... Me voilà tout ému, moi aussi... ça ne va pas... ohé, braves gens, en voilà assez, allons! en route! (*Sortie du peuple. On entend frapper à la porte de la terrasse*).

Duc. Qui frappe à la terrasse des Feuillants!

Elis. Oh! peut-être...

Sant. La terrasse donne sur le jardin et de là à l'assemblée, je pense... (*On bat plus fort*).

Clé. (*S'approchant de la porte*). Qui est là?

Voix. (*En dehors*). L'assemblée législative.

Ant. Qu'est-ce?

Sant. L'assemblée vient aux Tuileries.

Duc. Ouvrez, Cléry. (*Cléry ouvre la porte*).

SCÈNE XII.

Le Président de l'assemblée et tous les députés, avec des écharpes tricolores; les précédents).

Elis. Oh! Monsieur le Président!

Lam. Que viennent-ils faire?

Ant. Monsieur... c'est peut-être le Roi qui a invoqué l'intervention de l'assemblée!

Prés. Oui, Madame, le Roi par l'organe de son ministre de la justice.

Ant. Le Roi!

SCÈNE XIII.

Louis, suivi de ses écuyers, grenadiers.

Lou. (*De la coulisse et d'une voix émue*). La reine! ma sœur! mes enfants!.. (*Il entre très pâle et défait*). Oh! merci, Monsieur le Président; merci, Messieurs.

Ant. Louis, vous êtes tout défait!

ELIS. Fratello.

LAM. Che avvenne, sire?

LUIG. Dalla loggia del padiglione Marsan, ho veduto in fiamme il carrosello dove scorre, fuma, il sangue francese.... e fra poco!....

PRESID. Fra poco le Tuileries saranno nuovamente assalite, insanguinate, coperte di cadaveri.... (*A Santerre*) non è vero, signor Generale?

LUI. (*Con terrore ravvisando Santerre*). Santerre!

SANT. Io.

PRESID. Un solo partito resta a Luigi XVI.

ANT. Quale?

PRESID. Quello, madama, di ricoverarsi colla sua famiglia nel seno dell'Assemblea legislativa.

LUI. Là?

ANT. Fra i suoi nemici?

PRESID. Non resta altro al mondo! Il Corpo Legislativo non potendo più salvare la monarchia, nè il re, desidera di salvare l'uomo, e la sua famiglia. (*Risolutamente*) Figlio di San Luigi! per impedire, che il sangue allaghi le vie di Parigi non resta che gettare un foglio nelle fauci dell'idra divoratrice — la destituzione del re.

LUI. Ah!

ANT. Gran Dio! E potete proporlo davanti alla madre del Delfino!

PRESID. Ma se non diamo al popolo la destituzione del re, egli se ne prenderà la testa, madama!

SANT. Se questa tela dovesse cadere, noi ci troveremmo davanti al patibolo di Whitehall! (*Tutti inorridiscono. La campana a martello risuona*).

LUI. (*Guardando il quadro, e facendo la terribile risoluzione*). Ebbene!.... tutto è consumato. — Signori! non resta più nulla a fare in questo luogo. — Andiamo! (*Ai gentiluomini, guardie, soldati*) Voi Signori, scortateci all'assemblea....

PRESID. (*A Santerre*) Venite Santerre.

SANT. Vengo. (*Prende in braccio il Delfino*).

ANT. Oh!

SANT. Non dubitate, madama, nessuno ardirà di toccarlo in collo a Santerre.

DELF. Oh! mamma!....

ANT. Dio, salvaci! Salvaci tu. (*Tutti partono lentamente. La campana suona*).

ELIS. Mon frère!

LAM. Qu'est-il arrivé, Sire?

LOU. Du balcon du pavillon Marsan, j'ai vu la place du Carrousel en flammes, le sang français y coule à flots... et bientôt!...

PRÉS. Bientôt les Tuileries seront attaquées de nouveau, ensanglantées, couvertes de cadavres... (*A Santerre*). N'est-ce pas, Général?

LOU. (*Avec un mouvement d'effroi à la vue de Santerre*). Santerre?

SANT. Moi-même!

PRÉS. Il ne reste plus à Louis XVI qu'un seul parti.

ANT. Lequel?

PRÉS. Celui de se réfugier avec sa famille au sein de l'assemblée législative.

LOU. Là!

ANT. Au milieu de ses ennemis?

PRÉS. Il n'a pas d'autre refuge au monde! L'assemblée ne pouvant plus sauver la monarchie ni le roi, veut au moins sauver l'homme et sa famille. (*D'un ton résolu*). Fils de Saint Louis, pour empêcher que le sang n'inonde les rues de Paris, il faut jeter à l'hydre dévorante une feuille de papier... la destitution du Roi.

LOU. Oh!

ANT. Grand Dieu! et vous pouvez le proposer devant la mère du Dauphin!

PRÉS. Madame, si nous n'accordons pas au peuple la destitution du Roi, c'est sa tête qu'il va prendre!

SANT. Si ce portrait tombait tout-à-coup, nous nous trouverions en présence de l'échaffaud de Whitehall! (*Horreur générale. Le tocsin se fait entendre*).

LOU. (*Regardant le portrait et se décidant à cette résolution terrible*). Eh bien!... tout est consommé — Messieurs, nous n'avons plus rien à faire ici... Allons. (*Aux gentilshommes, aux gardes et aux soldats*). Vous, Messieurs, escortez-nous à l'assemblée.

PRÉS. (*A Santerre*). Venez, Santerre.

SANT. Me voilà. (*Il prend le Dauphin dans ses bras.*

ANT. Oh!

SANT. Ne craignez rien, Madame, personne n'osera le toucher dans les bras de Santerre.

DAU. Oh! maman!

ANT. Grand Dieu, sauve-nous! (*Tout le monde sort lentement Le tocsin résonne*).

ACTE IV.

La Sera del 20 Gennaio del 1793.

Camera nella Torre del Tempio abitata dal Re. Nel fondo un cammino acceso; con tramezzo di vetri che mette ad un corridojo, il quale serve d'ingresso. A sinistra pure nel telone altro uscio dell'oratorio del Re. Lateralmente un terzo uscio, che è quello del gabinetto, ed una finestra ad uso di fortezza.

SCENA I.

Santerre in uniforme di generale della guardia nazionale, con ciarpa tricolore al collo è seduto presso il tavolo in aria cupa e pensierosa. Alcuni Municipali in piedi si scaldano e fumano al cammino. Simon vestito da municipale entra frettolosamente dall'uscio del corridojo.

Sim. Ah! sou qui.... (*Dirigendosi verso i Municipali*) Dov'è Luigi Capeto? (*Uno dei municipali gli accenna l'uscio del gabinetto*) Là! .... oh! buona sera cittadino Santerre. Viva la repubblica.

Sant. Siete di servizio alla torre?

Sim. Ah! Che domanda! sempre ci sono. Un po'come calzolajo, un po'come municipale io ci sto di casa alla torre.... (*Fregandosi le mani con riso sinistro*) sì, non già per la grazia di Dio,... ma della repubblica! E stasera poi .... ah! ah la sarebbe stata curiosa che il calzolajo Simon, il tormentatore, l'aguzzino — come dicono — di questa schiuma di Capeti non avesse dovuto vedere da vicino le guancie sparute, contraffatte del *Capetone* in confortatorio!.... stasera.... (*c. s.*) ih, ih, me la vo godere la mia faccia di bove!

Sant. Baje! voi non lo avrete mai visto più sereno, più calmo, più imponente di questa sera.

Sim. *Capetone!* (*sorpreso*) Giurabbacco, dopo che la Convenzione nazionale, istituita per giudicarlo, appena proclamata la repubblica, lo ha finalmente condannato al taglio della testa, egli non trema? non ha paura il re poltrone alla vigilia della morte?

Sant. Ma no; alla vigilia della morte, il re poltrone è là nel suo gabinetto che discorre placidamente col cittadino Malesherbes, che ha chiesto ed ottenuto dalla convenzione di poter essere il difensore di Luigi Capeto.

Sim. (*Con disprezzo*) Ah! il filosofone!... il realista.... l'imbecille!....

Sant. Umh! lo credete proprio imbecille? lo direi.... che è per lo meno un uomo onesto e senza paura.

Sim. Ma scusate, cittadino generale; il vostro contegno affatto nuovo, la vostra aria cupa, riflessiva di questa sera, lascia quasi supporre...

Sant. Che cosa?

Le soir du 20 Janvier, 1793.

Chambre de la Tour du Temple habitée par le Roi. Au fond une cheminée avec le feu allumé; une cloison vitrée ouvrant sur un corridor et servant de porte d'entrée; à gauche et au fond une autre porte conduisant à l'oratoire du Roi. Latéralement une troisième porte qui ouvre sur un cabinet et une fenêtre de prison.

SCÈNE I.

Santerre, en uniforme de général de la Garde Nationale avec l'écharpe tricolore, l'air sombre et pensif, assis devant une table. Quelques Municipaux debout se chauffent et fument devant la cheminée. Simon, en costume de Municipal entre précipitamment par la porte du corridor.

Sim. Oh! m'y voici... (*Se dirigeant vers les Municipaux*). Où est Louis Capet? (*Un des Municipaux lui indique la porte du cabinet*). Là!... Oh! bon soir, citoyen Santerre. Vive la République!

Sant. Vous êtes de service à la Tour?

Sim. Ah! la belle demande! toujours, tantôt comme cordonnier, tantôt comme Municipal... mais j'y demeure, à la Tour, moi!... (*Se frottant les mains avec un rire sinistre*). non par la grâce de Dieu... mais par la grâce de la République! Et ce soir surtout... Ah! ah! ce serait curieux vraiment que le savetier Simon, l'argousin, le bourreau... comme ils m'appellent — de cette race maudite, ne se payât pas la vue du gros Capet tout pâle, tout défait, en chapelle ardente! ce soir... (*même jeu*). ih, ih, je veux m'en donner de cette face de veau!

Sant. Bah! vous ne l'avez jamais vu plus serein, plus calme, plus imposant que ce soir.

Sim. Le gros Capet! (*Surpris*). Comment diable! alors que la Convention nationale, instituée pour le juger, immédiatement après la proclamation de la République, l'a enfin condamné à avoir la tête coupée, il ne tremble pas? Le roi poltron n'a pas peur à la veille de la mort?

Sant. Mais pas du tout; à la veille de la mort, le roi poltron cause tranquillement dans son cabinet avec le citoyen Malesherbes qui, sur sa demande, a été autorisé par la Convention à être le défenseur de Louis Capet.

Sim. (*Avec mépris*). Ah! le philosophe.., le royaliste... l'imbécille!...

Sant. Hum! Vous le prenez pour un imbécille, vraiment! Il me paraît, à moi:.. tout au moins un honnête homme et sans peur.

Sim. Mais faites excuse, citoyen général, votre attitude toute nouvelle, votre air sombre et pensif de ce soir font presque supposer...

Sant. Quoi?

SIM. Che disapprovate l'operato della Convenzione.

SANT. Sì, ora lo disapprovo.

SIM. Umh! bisogna dire che oltre gli spallini, abbiate ereditato qualche altra cosa del generale Lafayette!...

SANT. (*Alzandosi con impeto e percuotendo in terra il puntale della spada*). Bada, ciabattino Simon, che lo sono sempre Santerre! (*Afferrandolo per la mano*). E per questo ti dico che bisognava uccidere il tiranno in quei giorni, all' indomani... l'undici Agosto, se vuoi... ma non dopo cinque lunghi mesi di carcere, di espiazione... che lo hanno ingrandito, rifatto, consacrato.

SIM. (*Con riso sardonico*). Ah! Ah! davvero?

SANT. E come no? è tanto vero che sopra 749 votanti non si ottenne che la maggioranza di soli 5 suffragi, per la morte... cinque! L'undici Agosto il popolo avrebbe applaudito freneticamente alla morte del tiranno... il ventun Gennajo... domani.... chi lo sa!

SIM. Come?

SANT. Eh, perdio! questo popolo lo lo conosco meglio di loro! non aveva mai veduto il suo re, che in distanza, confusamente, fra una nube d'incensi, di adulatori, di parassiti... mai aveva veduto l'uomo... ed è qui, in queste camere malinconiche, solitarie che lo ha potuto considerare a suo bell' agio. Ebbene? cosa hanno veduto mo'l deputati, i municipali, i commissarj, i lavoratori, gli operai, i carcerieri, le guardie? Hanno veduto un buon uomo, vestito di panno grigio, una specie di antico patriarca, tutto amore per la sua famiglia, assiduo al lavoro, intento all'educazione di suo figlio, tranquillo e rassegnato come la figura di Giobbe. (*Con dispetto*). Ah! comprendete voi che cosa ne hanno fatto del tiranno i malaccorti? gli stupidi!... un eroe! un santo a dirittura!... E tutto ciò vuol dire, che alla Repubblica resterà la macchia di aver ucciso l'uomo quando il tiranno era sparito.... Ecco perchè bisognava ucciderlo l'undici Agosto!

SIM. Undici agosto, o ventun Gennaio, tanto fa! basta ammazzarlo!

UN MUN. Viene Luigi Capeto!

SCENA II.

Luigi XVI., vestito di panno grigio, tenendo a braccio Malesherbes, Clery, e due municipali che gli seguono, dal gabinetto. Appena entrato Luigi, Simon mette il cappello in testa, accende la pipa, e si mette a sedere sgarbatamente. Gli altri municipali, pure, che erano in piedi ed a capo scoperto, si coprono e siedono.

LUI. Sì, virtuoso Malesherbes, il vostro affetto è l'ultimo flore che io ritrovo presso il patibolo. Grazie! (*Avanzandosi e vedendo il contegno dei municipali e dei soldati*). Vedete come mi trattano anche in questi ultimi momenti... ma non è nulla!... Signor Santerre, siete ancora qui? temete che io

SIM. Que vous désapprouvez la conduite de la Convention.

SANT. C'est vrai, je la désapprouve.

SIM. Hum! il parait qu'outre ses épaulettes, Lafayette vous a encore légné autre chose!...

SANT. (*Se levant impétueusement et frappant la terre de la pointe de son épée*). Prends garde, citoyen Simon, je suis toujours Santerre! (*Il le saisit par le bras*). Je te dis qu'il fallait tuer le tyran le jour même, le lendemain... le 11 Août, si tu veux... mais non pas après cinq longs mois de prison, d'expiation... qui l'ont grandi, refait, consacré.

SIM. (*Avec un rire sardonique*). Ah! vraiment!

SANT. Et ne le vois-tu pas? c'est si vrai que sur 749 votants on n'a obtenu pour la mort qu'une majorité de cinq voix... cinq!... Le onze Août le peuple aurait applaudi frénétiquement la mort du tyran;... le 21 Janvier... demain qui sait!

SIM. Comment?

SANT. Eh! pardieu! ce peuple, je le connais mieux qu'eux! il n'avait jamais aperçu son roi qu'à distance, confusément, au milieu d'une nuée d'encensoirs, de flatteurs et de parasites... jamais il n'avait vu l'homme... c'est ici dans ces chambres mélancoliques, solitaires qu'il a pu l'examiner tout à loisir. Eh bien! qu'ont-ils vu ces députés, ces municipaux, ces commissaires, ces ouvriers, ces hommes de peine, ces geôliers, ces gardes? Un bon homme habillé de gris, une manière de patriarche d'autre-fois, tout entier à l'amour de sa famille, au travail, à l'éducation de son fils. (*Avec dépit*). Ah! comprends-tu maintenant ce qu'ils en ont fait du tyran, les maladroits? les imbécilles!... un héros! un saint tout simplement!... Ce qui fait que la République portera la tache d'avoir tué l'homme, quand le tyran avait disparu... Et voilà pourquoi il fallait le tuer le onze août!

SIM. Onze août, vingt-et-un Janvier, qu'importe, pourvu qu'on le tue!

UN MUN. Voilà Louis Capet.

SCÈNE II.

Louis XVI, habillé de gris, donnant le bras à Malcsherbes, Cléry et deux Municipaux qui sortent avec lui du cabinet. A peine Louis est-il entré, Simon se couvre, allume sa pipe et s'assied avec grossièreté. Les autres Municipaux aussi qui étaient debout et tête nue se couvrent et s'asseient.

LOU. Oui, vertueux Malesherbes, votre amitié est la dernière fleur qu'il m'est donné de cueillir près de l'échafaud; merci. (*S'avançant et voyant l'attitude des Municipaux et des soldats*). Voyez comme on me traite jusqu'au dernier moment, mais peu importe!... M. Santerre, vous êtes encore ici?

possa fuggire anche adesso?... Eh! via tranquillizzatevi; la miglior parte di me vi sfuggirà benissimo, domani... ma voi non la vedrete.

SANT. Io sto aspettando il ministro della giustizia colla risposta della Convenzione... e ciò per mia norma.

LUI. Ah! è giusto... Allora, siccome è da prevedersi che il consiglio non mi accorderà la dilazione di tre giorni... così mentre si sta aspettando il ministro Garat, e col vostro permesso, mi disporrò a fare il mio ultimo pasto; caro Clery, volete servirmelo?

CLER. (*Lacrimoso*). Ah! Sire...

SIM. Che Sire? non ci sono più di queste miserie a Parigi.

LUI. (*Stendendo la mano a Clery*). Sentite, Clery, chiamatemi amico... e andate vi prego. (*Clery esce pel corridojo*). Voi caro Malesherbes, mi farete compagnia, è vero?... ho bisogno di mettermi in forze per domani...

MAL. Oh! Sire, voi avete molto coraggio!

LUI. (*Sottovoce stringendogli la mano*). E ne ho bisogno! (*Ritorna Clery con una cesta coperta, in cui si trova il pasto del re, e la depone sul tavolo*).

SIM. (*Scoprendo la cesta*). Vediamo! (*Togliendo dalla cesta i coltelli e le forchette*). li comune, non vi permette di adoperare, nè coltelli nè forchette.

LUI. Bene! preparate, Clery; per questa volta ne faremo senza. Mettete tre posate, Clery, cioè tre cucchiaj. (*Sorridendo*). Ah! vedono sempre pugnali costoro! temono che io mi voglia uccidere... ma per fortuna non sono io, che dovo commettere il delitto! (*Stendendo la mano a Malesherbes*) Venite, Malesherbes, ve ne prego.

MAL. Eccomi, Sire!

SIM. E sempre Sire! chi ti rende tanto ardito?

MAL. (*Freddamente*) il disprezzo di te, e della morte!

LUI. (*Dopo essersi seduto nel mezzo della tavola, e Malesherbes ad una estremità*). Sedete caro Clery! (*Indicandogli l'altra estremità*).

CLER. Oh! mio buon padrone...

LUI. Per una volta!... (*Clery siede singhiozzando*).

SANT. (*Fra se*). Chi avrebbe sospettato in quell'uomo tanto sangue freddo!

LUI. (*Offrendo il piatto a Malesherbes*). Prendete, amico.

MAL. È impossibile, Sire. (*Portando il fazzoletto agli occhi*). Non ho appetito!

LUI. (*Dopo aver offerto alcun che a Clery che per altro non mangia, prende un pane e dice*): Faremo così. (*Lo rompe colle mani e ne offre la metà a Clery*). Prendete voi Clery... così si saprà che Luigi XVI ha diviso l'ultimo pane col suo servo fedele.

CLER. (*Ricevendo il mezzo pane, e ba-*

vous craignez que je ne vous échappe, même à cette heure... allons, tranquillisez-vous; demain la meilleure part de moi-même vous échappera sans doute... mais vous ne la verrez pas.

SANT. J'attends ici le Ministre de la justice avec la réponse de la Convention... et cela parce que c'est mon devoir.

LOU. Ah! c'est juste... alors comme il est à prévoir que l'Assemblée ne m'accordera pas le délai de trois jours, tout en attendant le Ministre Garat, sauf votre permission, je vais faire mon dernier repas. Mon cher Cléry, voulez-vous me le servir?

CLÉR. (*Pleurant*). Ah! Sire...

SIM. Sire! allons donc; il n'y a plus de ces bêtises à Paris.

LOU. (*Donnant la main à Cléry*). Voyez-vous, Cléry, appelez-moi votre ami... et allez, je vous prie. (*Cléry sort par le corridor*). Cher, Malesherbes, vous me tiendrez compagnie, n'est-ce pas? j'ai besoin de prendre des forces pour demain.

MAL. Oh! Sire, ce n'est pas le courage qui vous fait défaut!

LOU. (*à demi-voix et lui serrant la main*). Et j'en ai grand besoin! (*Cléry rentre avec un panier couvert, dans lequel se trouve le repas du Roi et le pose sur la table*).

SIM. (*Découvrant le panier*). Voyons. (*Il ôte du panier les couteaux et les fourchettes*). La commune vous a interdit l'usage des couteaux et des fourchettes.

LOU. Bien! Servez, Cléry; pour cette fois nous nous en passerons. Mettez trois couverts, c'est-à-dire trois cuillers. (*Souriant*). Ah! ils voient partout des poignards; ils craignent que je ne me tue... heureusement ce n'est pas à moi qu'il est réservé de commettre ce crime!. (*Offrant la main à Malesherbes*). Venez, Malesherbes, je vous en prie.

MAL. Me voici, Sire!

SIM. Toujours Sire! qui te rend si hardi?

MAL. (*Froidement*). Mon mépris pour toi et pour la mort!

LOU. (*Après qu'il s'est assis au milieu de la table et Malesherbes à l'un des côtés*). Asseyez-vous, Cléry. (*Il lui montre l'autre côté*).

CLÉR. Oh! mon bon maître?...

LOU. Pour une fois! (*Cléry s'assied en sanglotant*).

SANT. (*à part*). Qui eût jamais soupçonné un pareil-sang-froid dans cet homme!

LOU. (*Offrant le plat à Malesherbes*). Ami, servez-vous.

MAL. Je ne puis. Sire. (*S'essuyant les yeux avec son mouchoir*). Je n'ai pas faim!

LOU. (*Après avoir servi Cléry qui du reste ne mange pas, prend un pain et dit*). Voici. (*Il le rompt en deux et en offre la moitié à Cléry*). Prenez Cléry... et que l'on sache que Louis XVI a partagé son dernier morceau de pain avec son fidèle serviteur.

CLÉR. (*Recevant la moitié du pain et la*

ciandolo se lo pone sul cuore dentro l'abito). E il servo fedele, lo conserverà!

SIM. Uff!... Che storie son queste? (*Si mette a canticchiare*).

La carmagnola,
Fra suoni e canti,
Danzian sui ruderi
Dei troni infranti,
Cantiam! beviam!

(*Alzandosi ed accostandosi alla tavola*).

CLER. (*A Simon*). Cittadino!...

SIM. Che c'entri tu con me bracco di corte? divora il tuo tozzo, e taci! (*Girando intorno alla tavola, e leggendo le etichette delle bottiglie*). Bordò, Madera, Malvasia!... Perdinci che li trattiamo bene i nostri ospiti al Tempio... (*Ai municipali*). Heh, figliuoli?

LUI. In fede mia, assai bene!...

SIM. Meglio di quello che tu hai trattato noi... la tua tavola da prigioniero costa al Comune 10 mila franchi al mese... intendi?.. e noi crepavamo di fame. (*Afferra una bottiglia, e versando vino in un bicchiere, dice con entusiasmo dopo essersi cavato il cappello*). Viva la nazione! (*Ai municipali*). Gridate tutti — viva la nazione! (*Beve mentre i municipali e Santerre, avendo scoperto il capo, come pure le sentinelle, ripetono l'evviva*). Intendi Capeto?

LUI. E vi accerto che non mi offendo di questo grido... nessuno più di me ha amata la Francia, e posso offrire al cielo i miei voti per lei! Solo mi duole, e amaramente, delle orrende carnificine di Settembre... della povera principessa di Lamballe, la cui testa recisa fu mostrata per ischerno, alla regina da una finestra della torre!!! Ma non sono io, il tiranno, che le ha ordinate... non sono io che dovrò purgarmene davanti alla storia, davanti a Dio! ...(*Alzandosi prendendo in mano il bicchiere*). Ah! no... che egli salvi e protegga la Francia (*Beve*).

SANT. (*Guardando verso l'uscio del corridojo*). Il ministro Garat.

SCENA III.

Il ministro Garat, seguito da alcuni Convenzionali e i suddetti. Tutti si alzano, scoprendo il capo.

GAR. (*Levandosi il cappello*). Luigi! io vi reco la risposta del consiglio. La Convenzione nazionale è passata all'ordine del giorno sopra la dilazione. Non può accordarla. (*Luigi piega il capo*). La sentenza deve essere eseguita domani, alle ore 8 del mattino... e ciò in forza di alcuni rumori... di una cospirazione che si sospetta ordita in vostro favore.

LUI. Allora il consiglio fa molto bene ad affrettare la mia morte... lo ringrazio!

GAR. La Convenzione, per altro, vi accorda di chiamare presso di voi il confessore di vostra sorella Elisabetta, l'abate Edgeworth di Firmont... quantunque Cattolico! (*Simon, i municipali, e Santerre fanno atto di sorpresa e bisbigliano*). Egli fu già avvertito, dietro l'indirizzo datomi da voi.

plaçant, après l'avoir baisée, sous son habit à l'endroit du coeur). Et le serviteur fidèle conservera cette relique!

SIM. Ouf... si ça ne fait pas suer! (*Se mettant à chantonner*).

Dansons la Carmagnole,
Vive le son du canon,
Dansons la Carmagnole
Les tyrans la danseront!

(*Il se lève et s'approche de la table*).

CLÉR. (*A Simon*). Citoyen!...

SIM. Qu'est-ce que tu as à dire toi, chien de cour? Ronge ton os et tais-toi. (*Faisant le tour de la table et lisant les étiquettes des bouteilles*). Bordeaux, Madère, Malvoisie.. Peste, garçons, comme nous les traitons nos hôtes au temple... (*Aux Municipaux*).

LOU. Fort bien, en vérité!...

SIM. Mieux que tu ne nous a traités, toi.. ta nourriture de prisonnier coûte à la Commune 10 mille francs par mois... entendstu?... et nous, nous crevions de faim. (*Il prend une bouteille, se verse un verre de vin et crie avec enthousiasme après avoir ôté son bonnet*). Vive la Nation! (*Aux Municipaux*). Allons, tous ensemble... Vive la Nation! (*Il boit pendant que les Municipaux, Santerre et les sentinelles, debout et tête nue, répètent le cri*).

LOU. Je vous affirme que ce cri ne m'offense pas... personne plus que moi n'a aimé la France et j'ai le droit d'offrir au Ciel pour elle mes voeux suprêmes!... Je souffre, il est vrai, et cruellement de l'horrible massacre de septembre .. de l'assassinat de la pauvre Princesse de Lamballe dont on a eu la barbarie de couper la tête pour la montrer à la Reine, par une des fenêtres de la Tour!!! Mais je ne suis point celui qui les ai ordonnés... ce n'est pas moi qui aurai à en répondre devant l'histoire et devant Dieu!.. (*Se levant le verre en main*). Ah! non.. qu'il sauve et protége la France! (*Il boit*).

SANT. (*Regard. vers la porte du corridor*). Le ministre Garat.

SCÈNE III.

Le ministre Garat, suivi de quelques Conventionnels; les précédents. Tout le monde se lève et se découvre.

GAR. (*Otant son chapeau*). Louis! je vous apporte la réponse de l'assemblée. La Convention nationale a passé à l'ordre du jour sur votre demande de délai; elle ne peut vous l'accorder. (*Louis incline la tête*). La sentence sera exécutée demain à 8 heures du matin... et cela à cause de quelques bruits... touchant un complot en votre faveur.

LOU. Dans ce cas, l'assemblée fait bien de hâter ma mort; je la remercie.

GAR. La Convention du reste vous accorde d'appeler auprès de vous le confesseur de votre sœur Elisabeth, l'Abbé Edgeworth de Firmont... bien que non assermenté. (*Simon, les Municipaux et Santerre surpris causent bas entr'eux*). Il a déjà été averti à l'adresse que vous avez donnée.

Lui. (*Con ansia*). E la mia famiglia?

Gar. Vi è permesso di vederla liberamente, e senza testimoni...

Lui. E dove potrò io vederla?

Gar. Ma in questa camera; noi ve la faremo discendere quando a voi piacerà.

Lui. Non prima che lo abbia parlato coll'abate di Firmont.

Gar. Egli sarà qui a momenti, perchè io l'ho lasciato nella sala del Consiglio...

Lui. (*Guardando il pendolo*). Allora fra poco, alle 7. E domando una grazia.

Gar. Parlate!

Lui. Se la mia famiglia ignora tuttavia la mia condanna, desidero, che la si lasci in tale incertezza.

Gar. Nessuno ebbe l'incarico di comunicargliela, anzi la Convenzione lo ha vietato rigorosamente.

Lui. Ah! meglio così! desidero un istante di calma colla mia famiglia... sono io che voglio disporla poco a poco al terribile distacco... è un ultimo tormento, che io mi impongo in espiazione de'miei falli!

Gar. Non dubitate. Alle 7 precise la faremo discendere.

SCENA IV.

L'Abate Firmont, ed i suddetti.

Ab. (*Sull'uscio*). Eccomi!

Lui. (*Gli stende la mano; l'abate va per inginocchiarsi*).

Sim. (*Fermandolo*) Su, prete!

Lui. (*Stringendogli la mano*). Vi ringrazio signor Abate di Firmont, di aver esaudita la preghiera di un agonizzante.

Ab. Onorato da un invito dei figlio di S. Luigi io vengo a compiere la mia missione presso di lui, e la compirò a rischio della mia vita.

Lui. (*A Garat*). Ecco, dunque, Signor Ministro, che io vi domando un'altra grazia. Desidero che questo buon sacerdote sia al sicuro di ogni timore, e da ogni inquietudine, e la medesima grazia imploro pel mio vecchio Malesherbes!...

Mal. Per me, sire?... a 72 anni, non si teme più nulla.... altro che i rimorsi.... io non ne ho!

Lui. E adesso; quando, dove ci rivedremo? (*Indicando il cielo*).

Mal. (*Con effusione*) No, domani, in questo luogo prima delle 8, per poter recare alla vostra famiglia....

Lui. (*Scagliandogli le braccia al collo*). Anima grande, ti aspetto!

Mal. (*A passi lenti e dignitosi attraversa la scena e' esce, lanciando uno sguardo di sublime disprezzo sui municipali*).

Gar. (*A Santerre*) Venite, cittadino Santerre, v'incaricherete della famiglia.

Lui. (*A Santerre*) Vi prego!....

Sant. So il mio dovere!

Gar. (*Nell'uscire, dice a Santerre*) Egli non dovea essere eroe che nel carcere.

Sant. E forse sul patibolo! (*Appena usciti*

Lou. (*avec anxiété*). Et ma famille?

Gar. Il vous est permis de la voir librement et sans témoins.

Lou. Et où me sera-t-il permis de la voir?

Gar. Mais, dans cette chambre; on la fera descendre, dès que vous le désirerez.

Lou. Non pas avant que j'aie parlé avec l'abbé de Firmont.

Gar. Il sera ici à l'instant; je l'ai laissé dans la chambre du Conseil.

Lou. (*Regardant la pendule*). Alors dans quelques instants, à 7 heures. J'ai une grâce à vous demander.

Gar. Parlez.

Lou. Si ma famille ignore encore ma condamnation, je voudrais qu'on la laissât dans cette incertitude.

Gar. Personne n'a eu mission de l'en informer; la Convention l'a même rigoureusement défendu.

Lou. Oh! tant mieux!! Je désire être un moment tranquille avec eux; c'est moi qui les préparerai doucement à cette dernière et terrible séparation. C'est une expiation de plus que je m'impose pour mes péchés.

Gar. Soyez-en sûr; à 7 heures précises on les fera descendre.

SCÈNE IV.

L'abbé de Firmont, les précédents.

L'Ab. (*Sur la porte*). Me voici!

Lou. (*Lui tend la main; l'abbé veut s'agenouiller*).

Sim. (*L'arrêtant*). Debout, prêtre!

Lou. (*Lui serrant la main*). Je vous remercie, Monsieur de Firmont, d'avoir exaucé la prière d'un mourant.

L'Ab. Honoré par l'appel du fils de Saint-Louis, je viens remplir ma mission près de lui et je la remplirai au péril de ma vie.

Lou. (*A Garat*). Me voilà, Monsieur le ministre, obligé de vous demander une autre faveur. Je désire que ce bon prêtre soit mis à l'abri de toute crainte et ne soit pas inquiété. J'implore aussi la même grâce pour mon vieil ami Malesherbes.

Mal. Pour moi, Sire? A 72 ans on ne craint rien... rien que les remords... et je n'en ai pas.

Lou. Et maintenant quand, où nous reverrons-nous? (*Il lui montre le ciel*).

Mal. (*Avec effusion*). Non, demain, ici, avant 8 heures, afin que je puisse redire à votre famille...

Lou. (*Lui jetant les bras autour du cou*). Coeur sublime, je compte sur toi!

Mal. (*Traverse la scène d'un pas lent et digne; il sort en jetant aux Municipaux un coup-d'oeil de généreux mépris*).

Gar. (*à Santerre*). Venez, citoyen Santerre, vous vous chargerez de la famille.

Lou. (*à Santerre*). Veuillez bien...

Sant. Je connais mon devoir!

Gar. (*Sur la porte, il dit à Santerre*). Il lui fallait la prison pour en faire un héros.

Sant. Et peut-être aussi l'échaffaud! (*Ga-*

Garat. Santerre ed i convenzionali, tutti si rimettono il cappello).

AB. (*Colpito da quell'atto di disprezzo dice a Luigi*) Oh! sire, coraggio!

LUI. Ci sono assuefatto! Clery volete accendere la lampada nel mio oratorio!

CLER. Subito!.... (*Entra nell'oratorio*).

SIM. E noi, cittadini, cominciamo dall'andarcene.... Se non fosse altro, per liberarci da questo puzzo di cattolicume.... che è entrato quà dentro.... puff! andiamo! (*Esce pel corridoio seguito dai municipali e dalle guardie canticchiando in coro*).

SCENA V.

Luigi, l'Abate, indi Clery dall'oratorio.

LUI. (*Gettandosi a sedere*) Finalmente!

AB. Che cosa cantano?

LUI. È il ritornello di una sozza canzone fatta per vituperare la regina!.... ho bisogno di staccarmi intieramente dalla terra.... dalla mia famiglia!.... è un gran passo che mi resta a superare.... che volete! io sento che sarò forte abbastanza, ma domani.... ma questa sera! (*Guardando il pendolo*) Fra poco!.... io non dubito del coraggio del re, dell'uomo, del cristiano.... ma di quello del marito, del fratello, del padre.... io ho bisogno delle vostre preghiere!

CLER. Tutto è disposto nell'oratorio.

LUI. (*All'Abate*). Volete andare?

AB. Oh! sì.

LUI. E non uscite di là.... la vostra presenza potrebbe.... pregate!....

AB. (*Commosso*). Sì, figlio di S. Luigi, ve lo prometto. (*Clery va ad aprire l'oratorio rischiarato tristamente dalla lampada; e nell'interno si vede un altarino, con crocifisso; l'Abate entra, e Clery chiude l'uscio*).

LUI. Chiudete bene, Clery. (*Osservando il pendolo*) Cinque minuti! approfittiamone.... affrettatevi a preparare su quella tavola un bicchier d'acqua, un po'd'aceto, se mai la regina....

CLER. Ah! vi comprendo!

LUI. Fate presto.... Sono le sette! (*Portando la mano al cuore*).

CLER. Ecco, sire.

LUI. Sentite Clery. (*Facendosi porre la mano sul cuore*).

CLER. Dio! Come vi batte il cuore!

LUI. Si calmerà! (*Tendendo l'orecchio*). Ah! sono qui.... ritiratevi nel gabinetto.... (*Clery alzando le mani al cielo entra nel gabinetto Luigi facendo atto di raccogliere tutte le sue forze*). Coraggio! (*Quando vede che si apre l'uscio, trovandosi presso il canapè spalanca le braccia*).

SCENA VI.

Maria Antonietta comparisce per la prima tenendo per mano il Delfino; M. Elisabetta, M. Reale.

MAD. / DEL. } Papà...

rat, les Conventionnels et Santerre à peine dehors, tout le monde se couvre).

AB. (*Emu de cet acte de mépris, dit à Louis*). Oh! Sire, courage!

LOU. J'y suis accoutumé! Cléry, voulez-vous allumer la lampe dans mon oratoire?

CLÉ. A l'instant. (*Il entre dans l'oratoire*).

SIM. Et nous, citoyens, commençons par nous en aller... ne fût-ce que pour nous débarrasser de cette odeur de prêtraille... qui pue par ici... pouah! allons-nous en! (*Il sort par le corridor avec les municipaux et les gardes en chantonnant tous ensemble*).

SCÈNE V.

Louis, l'abbé, puis Cléry parlant de l'oratoire.

LOU. (*Se laissant tomber sur un siége*). Enfin!

AB. Qu'est-ce qu'ils chantent là?

LOU. Le refrain d'une ignoble chanson faite contre la Reine... Il me faut maintenant me détacher à jamais de la terre... de ma famille!.. c'est un terrible pas à franchir Demain, je le sens, j'aurai du courage... mais ce soir! (*Regard. la pendule*). dans quelques instants! le roi, l'homme, le chrétien sera fort devant la mort, j'en suis sûr... mais le mari, le frère, le père.. Oh! j'ai bien besoin de vos prières!

CLÉ. L'oratoire est prêt

LOU. (*A l'abbé*). Voulez-vous entrer?

AB. Je suis prêt.

LOU. N'en sortez-pas... votre présence pourrait... priez!...

AB. (*avec émotion*). Oui, fils de Saint Louis, je vous le promets. (*Cléry ouvre la porte de l'oratoire: à la lumière lugubre d'une lampe, on aperçoit à l'intérieur un petit autel et un crucifix; l'abbé entre et Cléry referme la porte*).

LOU. Fermez soigneusement, Cléry. (*Regard. la pendule*). Cinq minutes, profitons-en; dépêchez-vous de mettre sur cette table de l'eau avec un peu de vinaigre, si la Reine...

CLÉ. Oh! je comprends!

LOU. Vite... voilà sept heures! (*Mettant la main sur son coeur*).

CLÉ. Voilà, Sire.

LOU. Sentez, Cléry. (*Lui faisant mettre la main sur son coeur*).

CLÉ. Dieu! comme votre cœur bat!

LOU. Il se calmera. (*Prêtant l'oreille*). Les voilà!... rentrez dans le cabinet. (*Cléry les mains levées vers le ciel entre dans le cabinet: Louis recueillant toutes ses forces*). Courage! (*Au moment où la porte s'ouvre, il est près du canapé et ouvre ses bras*).

SCÈNE VI.

Marie-Antoinette paraît la première tenant le Dauphin par la main; Madame Elisabeth; Madame Royale.

MAD. ROY. / DAUP. } Papa!

Ant. Luigi...

Lui. Aspettate.... sediamoci qui.... ci staremo tutti, spero.

Elis. Or via, fratello, dite, dite in qual modo la Convenzione Nazionale, ci ha concesso finalmente la soavità di questo momento.

Lui. Ne l'ho tanto pregata....

Ant. Eppure il signor Manuel, procuratore del Comune mi ha assicurato, che già da qualche tempo, ci sarebbe stato permesso di riunirci come prima, almeno nelle ore del praozo, se voi lo aveste voluto!

Mad. E perchè, sire, non lo avete voluto?

Lui. Padre chiamatemi.

Mad. Oh! sì padre, padre!.... e perchè dunque? noi eravamo, quasi felici allora!.... ed è perciò, forse, che ci hanno separati.... è vero?

Ant. Sì! vedendo che ci amavamo troppo!

Mad. Ma non hanno famiglia essi! non amano! non soffrono! non piangono!

Del. Eppure con me foste cattivo anche voi papà.

Lui. Cattivo con voi? (*Accarezzandolo*).

Del. Sì!.... ma non mi avevano permesso di restare al vostro fianco! era ben là il mio letticino, dietro a quel paravento.... ebbene!.... un bel giorno.... cioè un brutto giorno, mi mandaste via....

Lui. No, mio caro, non sono stato io.... ma siccome il Consiglio aveva decretato che i miei figli dovessero restare, o sempre presso di me, o sempre presso la regina.... io accettai la seconda condizione, e....

Ant. Oh! Luigi!,...

Lui. E se non chiesi prima d'ora questo abboccamento.... egli è perchè.... aspettavo di avere alcun che di dolce da potervi dire.... una buona nuova da darvi.... (*Alzando gli occhi al cielo*).

Ant. E voi l'avete dunque?

Elis. Parlate, parlate....

Mad. Noi pendiamo dalle vostre labbra....

Del. Dite su, papà!

Elis. Parlateci del vostro processo.... a qual punto si trova?

Ant. Vi sono delle speranze?

Lui. Un po'di calma.... ve ne prego.... il mio processo.... veramente.... non offre grandi speranze....

Ant. È compinto?

Lui. Quasi.... e temo, pur troppo.... che sarò condannato. (*Tutti mandano un grido*).

Elis. Al bando?

Ant. Alla reclusione?

Lui. Sì.... credo.... alla reclusione....

Ant. (*Con ansia febbrile*) Solo?,...

Lui. Solo!

Mad. Ah! ciò è ben crudele!

Del. Senza di noi?

Elis. E dove?

Lui. Molto lontano!

Ant. (*Disperatamente*) Ma dove?

Lui. (*Incerto osservando l'uscio dell'ora-*

Ant. Louis!

Lou. Attendez; asseyons-nous ici; nous y tiendrons tous, j'espère.

Elis. Dites nous donc bien vite, mon frère comment il se fait que la Convention nationale nous ait enfin accordé les douceurs de cet heureux moment.

Lou. Je l'en ai tant priée...

Ant. Pourtant Monsieur Manuel, le procureur de la Commune, nous a bien assurés que déjà depuis quelque temps, on nous aurait permis de nous réunir comme autrefois, du moins à l'heure du diner, si vous l'eûssiez voulu.

Mad. Et pourquoi, Sire, ne l'avez-vous pas voulu?

Lou. Appelez-moi votre père;

Mad. Oh! oui, père... père! mais enfin pourquoi? nous étions presque heureux alors!... et c'est peut-être pour cela qu'ils nous ont séparés... n'est-ce pas?

Ant. Oui, ils ont vu que nous nous aimions trop!

Mad. Mais n'ont-ils pas une famille? ne savent-il pas aimer? souffrir? pleurer?

Dau. Et pourtant vous aussi, papa, vous avez été méchant pour moi.

Lou. Méchant pour vous! (*Le caressant*).

Dau. Oui!... est-ce qu'on ne m'avait pas permis de rester près de vous? est-ce qu'il n'était pas là mon petit lit, derrière ce paravent?... Eh bien!.,, un beau jour.. c'est-à-dire un vilain jour, vous m'avez renvoyé.

Lou. Non, mon chéri, ce n'est pas moi... mais comme le Conseil avait décidé que mes enfants devaient rester tout-à-fait ou près de moi, ou près de la Reine... j'ai préféré le second parti, et...

Ant. Oh! Louis!...

Lou. Et si je n'ai pas demandé plutôt cette entrevue c'est que... j'attendais d'avoir à vous dire quelque chose d'agréable... une bonne nouvelle à vous donner. (*Il lève les yeux au ciel*).

Ant. Et vous l'avez enfin?

Elis. Parlez, parlez.

Mad. Nous sommes suspendus à vos lèvres.

Dau. Dites vite, papa!

Elis. Parlez-nous de votre procès... à quel point en est-il?

Ant. Y a-t il quelqu'espérance?

Lou. Un peu de calme... je vous en prie; mon procès... à vrai dire... n'offre pas de grandes espérances..

Ant. Il est fini?

Lou. Presque... et je ne crains que trop... d'être condamné. (*Tous poussent un cri*).

Elis. A l'exil?

Ant. A la réclusion?

Lou. Oui... je crois... à la réclusion...

Ant. (*Avec une anxiété fébrile*). Seul?...

Lou. Seul!...

Mad. Oh! quelle cruauté!

Dau. Sans nous?

Elis. Et où?

Lou. Fort loin!

Ant. (*Avec désespoir*). Mais enfin où?

Lou. (*Hésitant et regardant la porte de*

torio). Non so, per ora; ma certamente in un luogo a voi ignorato.... privo d'aria.... di luce.... dove non potrete raggiungermi mai....

DEL. Mai?

LUI. È deciso!.... noi non ci rivedremo più.... Ma non vi desolate, ve ne prego, non perdiamo questi istanti preziosi.... piangerete poi!.... Io ho tante cose a dirvi.... qualche ricordo a lasciarvi.... e da chi principierò io?.... (*A Maria Antonietta scuotendola da una concentrazione nervosa*) Ah! da voi!.... sì, è giusto.... bisogna che restiamo soli un momento.... sorella, vi prego ritiratevi co'miei figli in quel gabinetto (*Indicandolo*). Vi troverete Clery.

ELIS. (*Prendendo per mano Mad. Reale ed il Delfino*) Andiamo!

DEL. Piuttosto, zia, là nell'oratorio del papà..... pregheremo per lui! (*Si muovono*).

ANT. (*A Luigi prendendogli la mano*). Voi li allontanate.... per dirmi.... che vi hanno condannato.. .

ELIS. (*Avendo aperto l'uscio dell'oratorio e vista la lampada accesa, e l'abate inginocchiato, retrocede spaventata, mandando un grido acutissimo*) Dio! egli!

LUI. Che fu?....

ANT. (*Alla vista dell'abate, che alzatosi, ora sta in piedi sull'uscio dell'oratorio, colle mani incrociate sul petto*) Alla morte!

(*Mad. Elisabetta, Mad. Reale, ed il Delfino alla esclamazione terribile della Regina si sono precipitati verso Luigi, con un gemito, abbracciandolo desolatamente*).

ANT. (*Ripetendo*) Alla morte! (*Cade irrigidita sul canapè*).

AB. Essa sviene!....

LUI. (*Sciogliendosi dagli abbracci per correre al tavolino a prendere l'acqua e la boccettina d'aceto*) Ah! lo sapevo!.... (*Mad. Elisabetta, Mad. Reale, ed il Delfino corrono presso la regina*).

MAD. Oh! Signore salvatela!

LUI. Da chè? (*Spaventato*).

ELIS. Dopo l'orribile spettacolo dei 2 Settembre è colta spesso da catalessi.

LUI. Ah! in questo momento?...

AB. (*Osservandola*). No... no, essa si agita rinviene ..

DEL. Mamma!...

ELIS. Sorella!

ANT. (*Spalancando gli occhi*). Ho fatto un sogno spaventevole, è vero?... quel capo! (*In questo mentre l'abate si piega un po'col viso verso di lei. Antonietta fissandolo con terrore*). Ah! non fu un sogno no!... un altro capo!... Ah! che Dio fulmini i regicidi!

AB. (*Facendosi innanzi, dice con somma dolcezza e dignità*). Madama, in questo luogo ed in questi momenti, non si deve più proferire altra parola che quella del perdono! (*Antonietta abbassa il capo*).

LUI. Ah! sì perchè io... (*Fa cenno all'abate di ritirarsi colla sorella e coi figli*).

l'oratoire). Je ne sais pas encore... mais certainement dans un lieu ignoré de vous... privé d'air... de lumière... où vous ne pourrez me rejoindre jamais...

DAU. Jamais!

LOU. C'est décidé!... nous ne nous reverrons plus. Mais ne vous désolez pas, je vous en prie; ne perdons pas ces instants précieux... vous pleurerez après! J'ai tant de choses à vous dire... un souvenir à vous laisser .. ah! par qui commencerai-je... (*A Marie-Antoinette qui se réveille comme d'une transe nerveuse*) . Ah!... par vous...! c'est juste... oui, il faut que nous restions seuls un moment... Ma soeur, je vous en prie, retirez-vous avec mes enfants dans ce cabinet. (*Le lui montrant*). Vous y trouverez Cléry.

ELIS. (*Prenant par la main Madame Royale et le Dauphin*). Allons!

DAU. Tante, allons plutôt dans l'oratoire de papa; nous prierons pour lui. (*Ils se mettent en mouvement*).

ANT. (*A Louis en lui prenant la main*). Vous les éloignez pour me dire... qu'ils vous ont condamné...

ELIS. (*Après avoir ouvert la porte de l'oratoire, à la vue de la lampe allumée et de l'abbé agenouillé, recule avec épouvante en poussant un cri terrible*). Dieu! lui!

LOU. Qu'y a-t-il?

ANT. (*Apercevant l'abbé qui s'est levé et se tient maintenant debout sur la porte de l'oratoire, les mains croisées sur la poitrine*). A la mort!

(*Madame Elisabeth, Madame Royale et le Dauphin, à la terrible exclamation de la Reine, se précipitent vers Louis et le tiennent embrassé en gémissant*).

ANT. (*Répétant*). A la mort! (*Elle tombe comme morte sur le canapé*).

AB. Elle s'évanouit!...

LOU. (*Se dégageant des bras qui le tiennent embrassé pour courir à la table et prendre l'eau et le vinaigre*). Ah! je le savais! (*Madame Elisabeth, Madame Royale et le Dauphin courent près de la Reine*).

MAD. Oh! Seigneur! Sauvez-la!

LOU. (*Avec épouvante*). De quoi?

ELIS. Depuis l'horrible spectacle du 2 Septembre, elle a souvent des attaques de catalepsie.

LOU. Ah! en ce moment?...

AB. (*L'observant*). Non... non, elle s'agite, elle revient à elle...

DAU. Maman!

ELIS. Ma soeur!

ANT. (*L'oeil dilaté*). J'ai fait un songe épouvantable, n'est-ce pas?... cette tête!... (*En ce moment l'abbé s'incline un peu vers elle, Antoinette le fixe avec terreur*). Ah! non, jo n'ai pas rêvé!... lui!... Ah! que Dieu foudroie les régicides!

AB. (*S'avançant, lui dit avec une mansuétude et une dignité irrésistibles*). Madame, en ce lieu et en ce moment le seul mot qui doive être prononcé est celui de pardon! (*Antoinette courbe la tête*).

LOU. Ah! oui, car pour moi... (*Il fait signe à l'abbé de se retirer avec sa soeur et ses enfants*).

Ab. Lasciamoli per brevi istanti. (*Prende per mano il Delfino; Mad. Elisabetta e Mad. Reale lo seguono nell'oratorio*).

Lui. Sentite amica mia. Come re, io credo di aver ben poche cose da rimproverarmi.. Mi è di grande conforto l'intima persuasione, che al mio posto qualunque altro sovrano, strascinato, travolto dagl'impeti di una rivoluzione preparata da secoli, avrebbe corsa la mia medesima sorte. Non è Luigi XVI che essi uccidono, ma la monarchia. Ma come uomo, come marito... io ho del gravi torti verso di voi...

Ant. (*Scossa*) Verso di me?... voi!

Lui. Sì, amica mia!... ed ho bisogno che mi perdoniate tutte le pene, le umiliazioni, i tormenti, gli oltraggi che io non ho saputo risparmiarvi... e che voi avete sopportato sì a lungo, e per me, per me solo!

Ant. Che dite? volete farmi spirare di rossore, di rimorso a'vostri piedi? Oh! Luigi, sono io la straniera, l'Austriaca, che colle mie amicizie ugualmente che co'miei rancori, colle mie imprudenze, colle mie ambizioni, ho acceso contro di voi gli odii, fomentati gli sdegni... io che ho fatto le giornate del 5 e 6 Ottobre, che vi ho strascinato a Varennes... io la colpevole, la predestinata, la maledetta che cade alle vostre ginocchia, e domanda il vostro perdono, la vostra benedizione. (*Cadendo in ginocchio*)

Lui. Oh! che fate?

Ant. Il mio posto è qui, ora; perchè voi non mi appariste mai tanto grande, come in questo momento.

Lui. Ebbene, povera tribolata, se credete di avere qualche cosa da rimproverarvi è dunque Luigi XVI moribondo, che vi assolve, vi solleva, (*Alzandola*) vi benedice, vi fa grande davanti alla storia e all'avvenire... così ora io posso morire tranquillo; voi vivrete rassegnata, e meno infelice.

Ant. Ah! voi siete la misericordia di Dio!

Lui. (*Dopo un momento*). Ho una memoria da lasciarvi. (*Estrae una scatolina*). Povera cosa per una regina... ma non per la donna.. Questo medaglione non racchiude pietre preziose... ma invece contiene de'capelli di tutta la nostra famiglia... compresa una ciocca recisa al nostro primo Delfino...

Ant. Ah! Voi lo serbavate? Oh! grazie, grazie.

Lui. E ora chiamiamo...

Ant. Aspettate!

Lui. Avete ancora qualche cosa da dirmi?

Ant. Mi fa tanto bene a disfarmi in lacrime sul vostro seno!

Lui. Oh! se potessimo restare sempre così.. ma e gli altri?...

Ant. E vero!

Lui. Vi prego, chiamateli.

Ant. Venite!

Elis. (*Ad Antonietta*). Ebbene?... (*Scuotendolo leggermente*). Fratello!...

Ab. Laissons-les quelques instants. (*Il prend par la main le Dauphin: Madame Elisabeth et Madame Royale le suivent dans l'oratoire*).

Lou. Ecoutez, amie. Comme roi, je crois avoir bien peu de chose à me reprocher.... Ce m'est une grande consolation de penser qu'à ma place, tout autre souverain, entraîné, confondu par le cours impétueux d'une révolution, héritage de plusieurs siècles, aurait eu le même sort que moi: ce n'est pas Louis XVI qu'ils tuent, c'est la monarchie. Mais comme homme, comme mari, j'ai de graves torts envers vous...

Ant. Envers moi?... vous?...

Lou. Oui, mon amie!... et j'ai besoin que vous me pardonniez les peines, les humiliations, les tourments, les outrages que je n'ai pas su vous épargner... et que vous avez supportés si longtemps, pour moi, pour moi seul!

Ant. Que dites-vous? voulez-vous me voir expirer de honte et de remords, à vos pieds?... Oh! Louis, c'est moi... l'étrangère, l'Autrichienne .. qui, par mes amitiés comme par mes haines, par mes imprudences, par mes ambitions, ai excité contre vous les ressentiments, fomenté les haines... moi qui ai fait les journées du 5 et du 6 Octobre, moi la coupable, la prédestinée, la maudite qui tombe à vos genoux et implore votre pardon, votre bénédiction. (*Elle tombe à genoux*).

Lou. Oh! que faites-vous?

Ant. Ma place est ici, car jamais vous ne m'apparûtes si grand!

Lou. Eh bien! pauvre Marie! si vous croyez avoir quelque chose à vous reprocher c'est Louis XVI mourant qui vous pardonne et qui vous relève. (*La relevant*). Il vous fait grande devant l'histoire et la postérité... je puis mourir tranquille maintenant; vous vivrez résignée et moins malheureuse.

Ant. Ah! vous avez la miséricorde de Dieu!

Lou. (*Après un instant*). J'ai un souvenir à vous laisser. (*Tirant une petite boîte*). C'est peu de chose pour la Reine... mais non pour la femme: ce médaillon n'a pas de pierres précieuses... mais il renferme des cheveux de toute notre famille... et aussi une boucle de notre premier Dauphin!

Ant. Oh! vous l'avez conservé! Oh! merci, merci.

Lou. Et maintenant appelons...

Ant. Encore un instant.

Lou. Vous avez encore quelque chose à me dire?

Ant. Il est si doux pour moi de pleurer sur votre coeur!

Lou. Oh! si nous pouvions rester toujours ainsi... mais les autres...

Ant. C'est vrai.

Lou. Je vous en prie, appelez-les.

Ant. Venez!

Elis (*A Antoinette*). Eh bien!... (*Touchant le bras de son frère*). Mon frère!

MAD. Padre!...

DEL. Papà...

LUI. Sorella! mia buona, mia santa sorella... noi ci lasciamo... assai presto!.. ma poi un giorno... ci rivedremo tutti... Ah! qual se in questi momenti non si potesse credere all'immortalità dello spirito! (*Ad Elisabetta*). Io non vi raccomando di amare, di consolare la vedova del fratello vostro.. perchè foste sempre per lei la migliore delle amiche. . una vera sorella... ma d'ora innanzi avrà più bisogno di voi!... Non vi separate mai!... (*Antonietta piegatasi verso Elisabetta l'abbraccia strettamente*). E non meno vi prego d'amare i miei figli ch'ebbero sempre in voi una seconda madre... (*Mad. Reale ed il Delfino si abbracciano teneramente*). Mia cara figlia io vi lascio come un angiolo di conforto presso la madre vostra... amatela... onoratela! E voi mio povero Delfino! (*Commosso estremamente prendendolo sulle ginocchia*) non rimpiangete il trono, che il re vostro padre non ha potuto serbarvi... Ma se un giorno, che Dio nol voglia, foste destinato a salirlo.. lungi da voi ogni pensiero di vendetta, e ricordatevi che il padre vostro ha perdonato, come Cristo a suoi uccisori!... e ora ricevete tutti la mia ultima benedizione!.. (*Tutti s'inginocchiano — il re pone le sue mani sui loro capi. Non si ascoltano che i loro singhiozzi*). Ah! la natura umana non può dare di più!

AB. (*Accostandosi a Luigi al di dietro del sofà accenna che è tempo di separarsi dalla famiglia*.

LUI. (*Facendo uno sforzo, sbalza dal canapè per scagliarsi verso l'uscio*). Addio!..

ELIS. (*Nel frattempo*). Ma ci rivedremo, è vero?

LUI. Sì!

MAD. Domattina?

LUI. Sì!

ANT. Alle ore otto?

LUI. Prima!... ma... addio! addio! (*Sciogliendosi disperatamente, si scaglia dentro l'oratorio, e l'abate si chiude a chiave internamente*).

ANT. Ah! Luigi, una parola... una sola?

ELIS. Pietà!

MAD. Apritel

DEL. Papà!

ANT. Misericordia di noi!

MAD. Mon père!

DAU. Papa!

LOU. Ma soeur! ma bonne, mon excellente soeur... nous nous quittons... trop tôt... mais plus tard, un jour... nous nous reverrons tous... Oh! malheureux qui en un semblable moment, ne croirait pas à l'immortalité de l'âme. (*A Elisabeth*). Je ne vous recommande pas d'aimer, de consoler la veuve de votre frère; vous avez été toujours pour elle la meilleure des amies, une soeur véritable; mais désormais elle aura encore plus besoin de vous! Ne vous séparez jamais!... (*Antoinette embrasse tendrement Elisabeth*). Je ne vous prie pas non plus d'aimer mes enfants qui ont eu toujours on vous une seconde mère... (*Madame Royale et le Dauphin se tiennent embrassés*). Ma fille chérie, je vous laisse à votre mère comme un ange de consolation; aimez-la tendrement... honorez-la... Et vous, mon pauvre petit Dauphin, (*Avec une extrême émotion et le prenant sur ses genoux*) ne regrettez pas le trône que votre père n'a pas pu vous conserver!... mais si un jour, ce qu'à Dieu ne plaise, vous étiez destiné à y monter, loin de vous toute pensée de vengeance et souvenez-vous que votre père, à l'exemple du Christ, a pardonné à ses bourreaux! et maintenant recevez tous ma dernière bénédiction!... (*Ils s'agenouillent, le Roi étend ses mains sur leurs têtes. Ils éclatent en sanglots*). Oh! la nature humaine ne saurait en supporter davantage!

AB. (*S'approchant de Louis par derrière le canapé, lui fait signe qu'il est temps de se séparer de sa famille*).

LOU. (*Faisant un effort, s'élance du canapé vers la porte*). Adieu!...

ELIS. (*Avec précipitation*). Mais nous nous reverrons; n'est-ce pas?

LOU. Oui!

MAD. Demain matin?

LOU. Oui!

ANT. A huit heures?

LOU. Non, plus tôt... mais... adieu! adieu! (*Il se dégage par un effort désespéré et s'élance dans l'oratoire; l'abbé le suit et ferme la porte à clef*).

ANT. Ah! Louis, encore un mot... un seul!

ELIS. Pitié!

MAD. Ouvrez!

DAU. Papa!

ANT. Malheur à nous!

ACTE V.

La Mattina del 21 Gennaio 1793.

Camera della regina al Tempio.

SCENA I.

Il Delfino dorme sul letto, coperto da un panno. Mad. Reale coricata a piedi del letto, sopra una poltroncina, col capo appoggiato alla sponda del medesimo, dorme essa pure. Maria Antonietta e M. Elisabetta siedono al capezzale del letto.

Elis. Sorella mia, voi siete molto sfinita, non ne potete più... io ve lo avevo detto! ohimè! Voi non tremate solamente di dolore, ma di freddo... le vostre membra sono irrigidite, il nostro fuoco si è spento da un pezzo... legna non ne abbiamo più...

Ant. (*Alzandosi*). Oh! se non fosse che un po' di freddo... (*Mentre copre diligentemente il Delfino e Mad. Reale*). Basta che noi soffriamo essi... io non lo sento... o almeno mi va passando interamente. (*Facendo alcuni passi accelerati*). Anzi ho caldo... un gran caldo al cervello... brucio! sentite.

Elis. (*Avendole passate le mani sulla fronte*). Oh Dio! questa è la febbre!

Ant. No, no. (*Lentamente*) Ma... che ora abbiamo?... prima di mezzanotte le ho contate tutte... ma dopo ne presi paura, e mentre voi vi eravate ritirata un poco nella vostra cameretta, io ho arrestato il moto del pendolo che mi annunziava l'ora, in cui solevamo riunirci tutti nella sala del pranzo, e adesso... Ah! così avessi potuto fermare la sfera inesorabile del tempo!...

Elis. Non dovrebbero essere lontane... le sette...

Ant. Le sette?

Elis. Non vi pare che ce ne avvisi il lucignolo agonizzante della lucerna?

Ant. Agonizzante!

Elis. Aspettate. (*Va alla finestra*). Sì, la notte sembra trascorsa... è una mattina scura, fredda, nebbiosa... ma un fil di luce comincia a distendersi su quel drappo funereo... siamo all'alba del 21 Gennajo...

Ant. Ed è venuta!

Elis. Non vi pare sorella, che sarebbe bene di risvegliare i nostri figli?

Ant. Svegliarli? mentre la natura ha tanta pietà dei fanciulli da permetter loro di dormire, anche sopra una bara? mentre il sonno come un buon angelo, ha stese sul loro occhi le sue ali misericordiose Ah!... no... no...

Elis. Ma se venissero per farci discendere da lui? Prima delle otto, egli disse...

Ant. Il che voleva indicare, che alle otto!.. ebbene prima di quest'ora fatale nessuno

Le matin du 21 janvier 1793.

Chambre de la reine au temple.

SCÈNE I.

Le Dauphin endormi sur le lit; des vêtements sont jetés sur lui. Au pied du lit, Madame Royale assise sur un fauteuil et la tête appuyée sur le bord, est aussi endormie. Au chevet, Marie-Antoinette et Madame Elisabeth assises.

Elis. Ma soeur, vous êtes épuisée... vous n'en pouvez plus... je vous l'avais bien dit! hélas! ce n'est pas de douleur seulement, c'est de froid que vous tremblez... vos membres sont glacés; le feu s'est éteint depuis quelque temps déjà et il n'y a plus de bois.

Ant. (*Se levant*). Oh! si ce n'était que le froid! (*Elle couvre soigneusement le Dauphin et Madame Royale*). Pourvu qu'ils n'en souffrent pas... je ne le sens pas moi... ou du moins je le fais passer bien vite. (*Faisant quelques pas rapidement*). J'ai chaud au contraire... très chaud à la tête... je brûle! sentez.

Elis. (*Lui passant la main sur le front*). Oh! Dieu! mais c'est la fièvre!

Ant. Non, non. (*Lentement.*) Mais... quelle heure est-il?... Jusqu'à minuit j'ai compté toutes les heures; mais depuis cela m'a fait peur et pendant que vous étiez rentrée pour quelques instants dans votre chambre, j'ai arrêté le mouvement de la pendule; elle m'annonçait autrefois l'heure qui nous réunissait tous au diner, et maintenant... Ah! que n'ai-je pu arrêter ainsi, la marche inexorable du temps!...

Elis. Il ne doit pas être loin de sept heures...

Ant. Sept heures!

Elis. Il me semble, à en juger par le lumignon qui est près de s'éteindre.

Ant. Près de s'éteindre!

Eliz. Attendez. (*Elle va à la fenêtre*). Oui, la nuit semble finie... la matinée est sombre, froide, pleine de brouillard... mais un filet de lumière commence à percer ce voile funèbre... nous sommes à l'aube du 21 janvier...

Ant. Oui, elle a commencé!

Elis. Ne croyez-vous pas, ma soeur, qu'il serait bien de réveiller les enfants?

Ant. Les réveiller? alors que la nature, dans sa pitié pour les enfants, leur accorde de dormir même sur une bière! Alors que le sommeil, comme un bon ange, a étendu sur leurs yeux ses ailes miséricordieuses? Ah... non... non...

Elis. Mais si l'on venait nous chercher pour descendre près de lui... Il a dit avant huit heures.

Ant. Ce qui veut dire qu'à huit heures... non, personne ne viendra nous conduire a-

verrà per farci discendere dai misero condannato.

Elis. Che dite? Eppure, no, io non posso rinunziare alla speranza di un ultimo abbraccio.(*Osservando alla finestra*). Il giorno è incominciato... le sette sono trascorse. (*Smorzando la lucerna*). Oh! essi verranno!

Mad. *Che già da un po'di tempo si sarà agitata nel sonno, ora manda un grido angoscioso*) Oh! oh Dio!

Ant. Che ha ella mai?

Elis. Certamente è in preda ad un cattivo sogno.... le suda la fronte.

Mad. No! per pietà.... lasciatelo! padre mio! nol vedo più.... Dio! un lampo! egli è morto.... (*Svegliandosi balza esterrefatta dalla poltrona*).

Ant. Figlia mia!

Mad. Ah! ho sognato è vero? ho sognato.... (*Sciogliendosi in pianto*) Egli vive ancora? non è partito.

Elis. No, no....

Mad. Respiro! ma io vedo già la luce.... ohimè! non sono venuti a chiamarci? Non ci fanno scendere da lui? perchè non vengono?

Elis. Li aspettiamo! (*Si sente a levare il chiavistello all'uscio d'ingresso*) Ah! eccoli, eccoli!

SCENA II.

Simon ed i suddetti.

Ant. Simon?

Elis. Ebbene, Signore? dobbiamo noi discendere?

Sim. Dove di grazia?

Mad. Dal re....

Sim. Che re? che discendere?.... so nulla io di queste miserie! vengo per la mia consueta ispezione del mattino.... Discendere! che ci deve importare a Capoto della sua famiglia, in questi momenti? per andare in paradiso ne ha abbastanza del suo prete.

Elis. Ma egli ci aveva promesso....

Sim. E quando mai Capeto ha mantenuto una promessa? (*Guardando intorno*). Ma perdinci! dov'è il lupacchiotto?... Via, il piccolo Capeto.... l'ex-Delfino....

Ant. (*Fremendo*) Non temete.... egli è là.... (*Indicandolo*).

Sim. Ah! dorme il furfantello? (*Andando ad appoggiarsi alla dorsiera del letto*). Ma sì! gli è proprio un bel biondino. (*Facendogli scorrere le dita fra i capelli, con mal garbo*).

Del. (*Mandando un gemito, si sveglia spaventato della presenza di Simon*) Chi è qui.... oh mamma!

Ant. (*Che si era slanciata subito al capezzale*) Scostati sciagurato!

Sim. Eh! via. .. ciò vi stava bene, quando eravate regina.... ma al 21 gennaio, non ci sta, *Madama-veto*.... Pof! che gran male! gli ho forse portato via una ciocca de'suoi capelli d'oro!.... dico che il ragazzo mi piace.... mi piace! e se in qualche modo

vant cette heure fatale près du malheureux condamné.

Elis. Que dites-vous? Malgré tout, je ne puis renoncer à l'espérance de l'embrasser encore une fois. (*Regard. à la fenêtre*). Le jour est venu... il est plus de sept heures. (*Mouchant le lumignon*). Oh! ils vont venir.

Mad. (*Qui déjà depuis quelque temps s'agitait dans son sommeil, pousse un cri d'angoisse*). Oh! mon Dieu!

Ant. Qu'a-t-elle?

Elis. Elle doit pour sûr être en proie à un mauvais rêve: voyez comme la sueur lui coule du front.

Mad. Non! par pitié!... laissez-le! mon père! je ne le vois plus!... Dieu! un éclair!... il est mort! (*S'éveillant et s'élançant du fauteuil épouvantée*).

Ant. Ma fille!

Mad. Oh! quel rêve! quel rêve! (*Fondant en larmes.*) Il vit encore? il n'est pas parti?

Elis. Non, non.

Mad. Je respire... mais je vois déjà le jour... hélas! ne sont-ils pas venus nous chercher? est-ce qu'on ne nous fait pas descendre chez lui?... Pourquoi ne viennent-ils pas?

Elis. Nous les attendons. (*On entend tirer le verrou à la porte d'entrée*). Ah! les voici! les voici!

SCÈNE II.

Simon; les précédents.

Ant. Simon?

Elis. Eh bien! Monsieur, devons-nous descendre?

Sim. Où de grâce?

Mad. Chez le Roi...

Sim. Le Roi?... descendre?... Est-ce que je m'occupe de ces fadaises? je viens pour ma visite habituelle du matin... Descendre? Il s'occupe bien de sa famille en ce moment, votre Capet! son prêtre lui suffit pour aller en Paradis.

Elis. Mais il nous avait promis...

Sim. Est-ce que Capet a jamais tenu sa promesse? (*Regardant autour de lui*). Mais, diable, ou est passé le louveteau? le petit Capet donc... l'ex-Dauphin...

Ant. (*Frémissante*). Ne craignez rien... il est là (*Elle le montre*).

Sim. Ah! il dort le petit gueux? (*Il va s'appuyer au bois du lit*). Mais oui, vraiment, c'est un joli petit blondin. *Il lui passe brutalement la main dans les cheveux*).

Dau. (*Poussant un gémissement et se réveillant tout épouvanté de la présence de Simon*). Qui est là?... Oh! maman!...

Ant. (*Qui s'est élancée impétueusement à la tête du lit*). Arrière, malheureux!

Sim. Allons donc!... ça vous allait quand vous étiez la Reine... mais le 21 janvier, ça n'est plus de mode, *Madame Veto*... Bah! quel grand malheur! Ne dirait-on pas que je lui ai arraché une de ses boucles dorées?... Je vous dis que l'enfant me plait . . .

mi dovesse appartenere.... chi sa! gli vorrei bene! E sì! che io, in generale, non amo i fanciulli.... mi piace punzecchiarli, percuoterli, farli stizzire, strillare.... è un'istinto come un'altro.... ma quello lì.... che volete! se fosse mio.... chi sa cosa che ne farei!.... *Fregandosi le mani e col suo solito riso satanico*).

Del. Tuo? (*Con paura*).

Elis. Ma in nome di Dio, abbiate pietà del nostro dolore.... rispettateci, almeno in questo momento!

Del. Ebbene, mamma, quando scendiamo dal povero papà?.... non ce lo permettono più?

Sim. Ma no, ragazzo; è appunto quello, che tu chiami papà, che non lo ha voluto permettere.

Del. Non lo ha voluto?

Ant. (*Con gran sorpresa*) Egli?....

Mad. Ah! mio Dio!

Elis. Ma è possibile?

Sim. E quando lo lasciai stava per mettersi in cammino. (*Si sente l'allarme improvviso e fragoroso dei tamburi, che fa trasalire tutta la famiglia*) Ed ecco il segnale della partenza.... Viva la nazione! (*Esce rapidamente agitando il cappello e richiude l'uscio*).

Ant. Egli poteva darci un'ultima gioia.... e non lo ha voluto.... parte senza salutarci! (*Cessato il primo allarme dei tamburi — odesi ora una marcia funebre, lento la quale dovrà durare qualche minuto, facendosi sempre più lontana*). Preghiamo!.... Dio di bontà.... Dio.... (*I singhiozzi le troncano la voce, e non può proseguire*).

Mad. (*Facendosi forza*) Dio di bontà! Dio di misericordia! assistete in quest'ultimo momento il figlio di S. Luigi, che ha bevuto la feccia del fiele, che ha portata la vostra croce.... e che adesso sale il vostro Calvario, col perdono sulle labbra! (*Un momento di silenzio interrotto da singhiozzi*). (*Come sopra*). Madre dei dolori! guardate con occhio di misericordia alla vedova desolata del più buono dei re, soccorretelo voi, acciò non soccomba a quest'ultimo colpo.... ed a noi ispirate parole di pace, di conforto, di rassegnazione per lei!

Ant. Ah! voi non dimenticate l'ultimo ricordo del padre vostro.... Siete il mio angelo! (*Senza proferire più una parola, si ritirano lentamente presso il letto*).

SCENA III.

Malesherbes introdotto da alcuni municipali che rimangono all'uscio e detti.

Ant. Malesherbes! (*Tutti lo circondano rispettosamente*).

Elis. A che venite voi, fedele amico, in questo momento?

Mal. A compiere un ufficio doloroso, supremo.... ma caro. Ieri sera io avevo promesso all'infelice, che questa mattina, prima delle 8 sarei ritornato da lui, per racco-

il me plait et si par hasard il arrive qu'il m'appartienne, qui sait!... peut-être que je l'aimerai. Avec ça que, règle générale, je n'adore pas les enfants... J' aime à les pincer, à les battre, à les faire enrager, crier... c'est un instinct comme un autre... mais celui-là... que voulez-vous!... s'il était à moi... qui sait ce que je ferais.... (*Il se frotte les mains avec son rire satanique*).

Dau. A toi? (*Avec terreur*).

Elis. Mais au nom de Dieu, ayez pitié de notre douleur... respectez-la, au moins en ce moment.

Dau. Eh bien! maman, quand descendrons nous chez mon pauvre papa? Est-ce qu'on ne nous le permet plus?

Sim. Mais non, mon garçon, c'est précisément celui que tu appelles ton papa qui n'a pas voulu le permettre.

Dau. Il n'a pas voulu?

Ant. (*Avec une grande surprise*). Lui?

Mad. Ah! mon Dieu!

Elis. Mais est-ce possible?

Sim. Quand je l'ai quitté, il allait se mettre en route. (*On entend un grand roulement de tambours; toute la famille tressaille...*) Et voilà le signal du départ... Vive la nation! (*Il sort rapidement en agitant son bonnet et referme la porte*).

Ant. Il pouvait nous donner une dernière joie... et il ne l'a pas voulu... il part sans nous dire adieu! (*Après le roulement des tambours, on entend une marche funèbre qui va en s'éloignant lentement*) Prions!... Dieu de bonté!... Dieu... (*Les sanglots l'empêchent de continuer*).

Mad. (*Faisant appel à tout son courage*). Dieu de bonté, Dieu de miséricorde! Assistez en cet instant le fils de St. Louis, qui a bu la coupe de fiel, qui a porté votre croix... et qui, à cette heure, monte sur votre Calvaire, le pardon sur les lèvres! (*Un moment de silence entrecoupé de sanglots*). Mère des douleurs! jetez un regard de miséricorde sur la veuve désolée du meilleur des rois, secourez-la afin qu'elle ne succombe pas à ce dernier coup... et inspirez-nous des paroles de paix, et de résignation pour lui donner du courage!

Ant. Ah! vous n'oubliez pas la dernière recommandation de votre père!... Vous êtes mon bon ange! (*Ils reculent lentement et en silence jusqu'au lit*).

SCÈNE III.

Malesherbes introduit par des Municipaux qui restent à la porte; les précédents.

Ant. Malesherbes! (*Ils l'entourent tous avec respect*).

Elis. Qui vous amène, ami fidèle, en ce cruel moment?

Mal. Un devoir douloureux... suprême... mais cher. Hier soir j'avais promis au martyr, que je serais près de lui ce matin à 8 heures, pour recueillir ses dernières paroles,

giiere le sue ultime parole, i ricordi, i saluti, ch'egli mi avrebbe affidati per la sua famiglia.

Ant. Ah! voi lo vedeste fino all'estremo?

Mal. Finchè ho potuto!

Elis. Oh! signore parlate!

Mad. Siete dunque lo spirito del padre nostro!

Del. Vi ascoltiamo!

Mal. (*Estraendo un foglio e presentandolo a Maria Antonietta*). Questo è per voi madama.... è il suo testamento!

Ant. (*Ricevendolo e baciandolo*) Ah! per tutti!

Elis. E poi?

Mal. E poi.... ecco le sue parole. Dite alla mia povera moglie, ai miei cari figli, alla mia buona sorella, ohe mi perdonino, se questa mattina non li ho fatti chiamare.... ma egli è perchè non mi sentivo saldo abbastanza per sostenere l'ambascia di una seconda separazione.... E se voi, mio caro Malesherbes, vorrete trovarvi ben presso il palco, dov'io spero di trionfare della morte, raccogliete le ultime parole di Luigi XVI, per riferirle alla sua desolata famiglia.

Ant. E quali furono?

Mad. Noi le ascolteremo religiosamente.

Mal. Io muojo innocente... perdono agli autori della mia morte... e prego Iddio, che il mio sangue non ricada mai sulla Francia... e avrebbe parlato ancora... Ma ad un cenno di Santerre, i tamburi suonarono fragorosamente.. Luigi XVI, fedele alla sua promessa, in un istante, aveva trionfato della morte!... Ah! non piangete... egli è ben più felice di noi.

SCENA IV.

Segretario del Comitato di salute pubblica; Simon, Municipali, soldati e i suddetti.

Segr. Cittadino Malesherbes.

Mal. (*Freddamente*) E di me ohe viene a cercare il segretario del Comitato di salute pubblica, vale a dire l'emissario del cittadino Robespierre?

Segr. Non di voi veramente (*Guardando Maria Antonietta*). Però siccome la Convenzione nazionale crede di dovervi giudicare... così trovandovi qui, stimo opportuno di farvi arrestare.

Ant. Malesherbes?

Elis. E perchè lo si vuol giudicare?

Mad. Per aver difeso il padre nostro? Ma egli era dunque tanto colpevole?

Mal. No, troppo innocente? Giudicato! me lo aspettavo... (*Sorridendo.*) Lo sapevo! il sangue chiama altro sangue... e l'ultimo voto di Luigi, non sarà adempito, pur troppo!

Segr. (*Ai soldati*). Impossessatevi di lui!

Mad. (*Supplichevole verso Santerre*). Ah! no! Signori!

Delf. Pietà di lui (*Come per inginocchiarsi*).

ses recommandations et ses adieux pour sa famille.

Ant. Ah! vous l'avez vu jusqu'au dernier moment!

Mal. Tant que cela m'a été possible.

Elis. Oh! Monsieur, parlez!

Mad. Vous venez donc comme l'âme de notre père!

Dau. Nous vous écoutons!

Mal. (*Sortant un papier et le présentant à M. Ant.*) Ceci est pour vous, Madame... c'est son testament.

Ant. (*Le prenant et le baisant*). Ah! pour nous tous!

Elis. Et puis?

Mal. Et puis... voici ses paroles: Dites à ma pauvre femme, à mes enfants, à ma bonne soeur qu'ils me pardonnent, si je ne les ai pas faits appeler ce matin... je ne me sentais pas le coeur assez fort pour supporter l'angoisse d'une seconde séparation. Et vous, cher Malesherbes, si vous pouvez être tout près de l'échaffaud où j'espère bientôt triompher de la mort, recueillez les dernières paroles de Louis XVI, pour les redire à sa malheureuse famille.

Ant. Et quelles ont été ces paroles?

Mad. Nous sommes prêtes à les écouter religieusement.

Mal. Je meurs innocent... Je pardonne aux auteurs de ma mort... et je prie Dieu que mon sang ne retombe pas sur la France. Il voulait parler encore, mais un signe de Santerre a fait éclater un roulement de tambours... Un instant après, Louis XVI, fidèle à sa promesse, avait triomphé de la mort!... Ah! ne pleurez pas... il est bien plus heureux que nous.

SCÈNE IV.

(*Le secrétaire du Comité du salut public; Simon, Municipaux, soldats; les précédents.*

Sec. Citoyen Malesherbes.

Mal. (*Froidement*). Est-ce pour moi que vient M. le Secrétaire? ou pour mieux dire, l'émissaire du citoyen Robespierre?

Sec. Pour vous? Non, pas exactement. (*Regardant Marie Antoinette*). Toutefois comme la Convention nationale a décidé de vous mettre en jugement .. je profite de ce que je vous trouve ici pour vous déclarer en état d'arrestation.

Ant. Malesherbes?

Elis. Et pourquoi le mettre en jugement?

Mad. Parce qu'il a défendu notre père? Etait-ce donc un si grand coupable?

Mal. Non, il n'était que trop innocent! En jugement? Je m'y attendais. (*Souriant.*) Je le savais; le sang appelle le sang.., et le dernier voeu de Louis, hélas! ne sera pas exaucé.

Sec. (*Aux soldats*). Emparez-vous de lui.

Mad. (*Au secrét. avec supplication*). Ah! non, Messieurs.

Dau. Pitié pour lui! (*Il veut s'agenouiller*).

MAL. Che fate, figli del martire davanti al carnefice? tranquillizzatevi. Spero, che gli sgherri non toccheranno il vecchio Malesherbes. Del resto non mi compiangete. Io so di aver fatto un po' di bene quaggiù, di aver lavorato settantadue anni per la scienza e l'umanità... e ciò val meglio per la mia fama che di aver dichiarato permanente la ghigliottina; ma il più stabile monumento, Malesherbes l'otterrà da costoro... il martirio per un atto cavalleresco, degno di un antico romano... e come un romano, Malesherbes aspetterà seduto il carnefice (*Esce maestosamente: alcuni soldati lo seguono*).

MAL. Quo faites-vous, enfants du martyr... devant le bourreau! Calmez-vous; j'espère bien que les sbirros ne souilleront pas de leur contact le vieux Malesherbes. Du reste, ne me plaignez pas J'ai la conscience d'avoir fait quelque bien ici-bas; j'ai travaillé soixante-douze ans pour la science et pour l'humanité; cela vaut mieux pour ma gloire que si j'avais déclaré la guillotine en permanence. Mais la palme la plus durable, c'est de leurs mains que je la recevrai... le martyre pour une action chevaleresque, digne d'un vieux Romain; et comme un vieux Romain, Malesherbes attendra assis le bourreau! (*Il sort d'un pas majestueux, quelques soldats le suivent*).

SCENA V.

I suddetti meno Malesherbes.

ANT. Anche questo!

ELIS. Condannato! il più puro degli uomini!

SEGR. Le vittime, signora, non sono mai tanto pure per simili sacrifici! (*A Maria Antonietta che siede fra i suoi figli*). Del resto, Madama, io sono venuto per avere un abboccamento con voi.

ANT. Oggi? mio Dio!

SEGR. Il consiglio ha promesso a Luigi Capeto di occuparsi della sorte della sua famiglia, e vuole farlo sollecitamente. Ma ecco quanto la Convenzione domanda alla vedova di Luigi XVI, in compenso di ciò che è disposta a fare per lei e pe'suoi figli.

ANT. Che mi si domanda?

SEGR. Ben poco, Madama. È probabile, che le potenze straniere, e particolarmente l'imperatore vostro nipote ed il re di Prussia, benchè le loro armate finora abbiano avuta la peggio, pure susciteranno contro la repubblica, una guerra di re, per vendicare la morte di Luigi XVI.

ANT. (*Fra se con fremito bramoso*). Lo spero!

SEGR. (*Estraendo un foglio*). Ora, dunque, voi dovete sottoscrivere questa dichiarazione la quale verrà spedita alle citate potenze, non solo, ma affissa e proclamata a Parigi, in vostro nome. (*Presenta il foglio*). Oggi avrà più merito madama!

ANT. Oggi?... (*Senza ricevere il foglio e con sforzo*) Leggetela!

SEGR. Volentieri (*Legge*). Maria Antonietta, Giuseppina, vedova di Luigi XVI, madre e tutrice dell'unico suo figlio, Luigi Carlo, già Delfino di Francia; tanto in suo proprio nome, che a nome di suo figlio minore, dichiara alle potenze armate o pronte ad armarsi per la sua causa, ch'essa disapprova simili armamenti, e rifiuta qualunque soccorso straniero. Essa riconosce, approva, conferma tutti i cangiamenti politici avvenuti, di buon diritto, nel regno.

ANT. (*Con impeto per alzarsi*). Che!...

SEGR. Aspettate (*Continua*). Osservando, di più, alle suddette potenze, che le loro

SCÈNE V.

Les précédents excepté Malesherbes.

ANT. Encore cela!

ELIS. Condamné! le plus vertueux des hommes!

SEC. Jamais, Madame, la victime n'est assez pure pour un semblable autel! (*A Marie-Antoinette assise entre ses enfants*). Du reste, Madame, je suis venu pour avoir avec vous un entretien.

ANT. Aujourd'hui! Grand Dieu!

SEC. Le Comité a promis à Louis Capet de s'occuper du sort de sa famille et il a hâte de tenir sa promesse. Mais voici ce que la Convention exige de la veuve de Louis XVI, en récompense de ce qu'elle est disposée à faire pour elle et pour ses enfants.

ANT. Que demande-t-on de moi?

SEC. Bien peu de chose, Madame. Il est probable que les puissances étrangères, votre neveu surtout avec le roi de Prusse, bien que leurs armées aient eu jusqu'ici le dessous, vont exciter une guerre de Rois contre la France, pour venger la mort de Louis XVI.

ANT. (*A part avec un frémissement passionné*). Je l'espère!

SEC. (*Sortant un papier*). Vous devez donc souscrire cette déclaration qui aujourd'hui même sera expédiée à toutes les puissances et en outre proclamée et affichée en votre nom dans les rues de Paris. (*Il présente le papier*). La date d'aujourd'hui ajouterait à la valeur de l'acte.

ANT. Aujourd'hui. (*Sans prendre le papier et avec un effort*). Lisez-le

SEC. Volontiers! (*Lisant*). Marie-Antoinette, Joséphine, veuve de Louis XVI, mère et tutrice de son fils unique Louis-Charles, ex-Dauphin de France, tant en son nom qu'au nom de son fils mineur, déclare aux puissances armées ou prêtes à s'armer pour sa cause, qu'elle désapprouve leurs armements et qu'elle refuse tout secours étranger. Elle reconnaît, approuve, confirme tous les changements politiques survenus dans le royaume...

ANT. (*Avec impétuosité et se levant à demi*). Quoi!

SEC. Attendez. (*Continuant*). Faisant en outre observer aux Puissances susdites que

minaccie contro la repubblica non faranno che prolungare la cattività di un'infelice famiglia, e forse ne renderanno la sorte più infausta e più deplorabile (*Fissando in viso Maria Antonietta e porgendole il foglio*). Non resta che sottoscrivere.

Del. Oh! sì, mamma per carità!

Ant. (*Si alza tutta in tremito*). Ah! voi non sapete ciò che dite, mio povero figliuolo! Non comprendete ch'essi vorrebbero avvilire, disonorare la vedova di Luigi XVI? la madre del Delfino? costringerla a dichiarare al cospetto del mondo cristiano, ben versato il sangue che fu sparso testè? che fuma ancora? il sangue di vostro padre? Ah! attesto Iddio! se in questo momento di suprema angoscia, io dovessi rivolgermi ai principi stranieri, ai re del Cielo, ciò non sarebbe, che per invocare l'esterminio sopra una terra, che ha bevuto il sangue del più giusto dei re!... (*Con esaltazione*). E che ciò avvenga!

Seg. Allora non rimane, che eseguire il decreto della Convenzione Nazionale, giacchè il Comitato non è riuscito a farlo revocare con quest'atto, come sperava. (*Cavando il foglio*).

Ant. Un decreto?

Elis. E quale mai?

Seg. Della cui pronta esecuzione è incaricato il cittadino Simon.

Ant. (*Sgomentata*). Simon?...

Seg. (*Verso Simon*). Sul momento ed a qualunque costo. (*Lanciando una occhiata terribile su Maria Antonietta*). Al resto ci penserà Robespierre. (*Esce*).

Ant. Un decreto nelle vostre mani? (*A Simon che si è fatto innanzi*).

Sim. (*Estraendo un foglio*). Proprio nelle mie mani... ma non vi è nulla che possa spaventarvi. Giudicatene voi. — La Convenzione Nazionale, avendo promesso a Luigi Capeto d'incaricarsi della educazione di suo figlio, l'ex-principe Luigi Carlo, d'accordo col Comune di Parigi, ha pensato di assegnargli un ajo... nella persona... del municipale Simon...

Ant. Tu?

Sim. Io — al quale, per conseguenza, verrà consegnato il fanciullo, senza dilazione e per sempre, dietro la lettura del presente decreto. — La Convenzione Nazionale.

Ant. Dio!... separarmi da mio figlio? Piuttosto morire!

Elis. Ma si può giungere ad un simile eccesso di crudeltà.

Ant. No, figlio mio, no, no!

Sim. Ma che gran disgrazia! perchè vi ho detto che, in generale, io non amo i fanciulli... ma vi ho anche soggiunto, che il vostro mi piace, che gli voglio bene... ma tanto gliene vorrò... Eh! con me avrà da stare allegro l'angioletto... io farò ben ridere io! gli racconterò le più care storiette... gl'insegnerò di belle canzoncine... come per esempio, « La Carmagnola »... (*Muovendosi verso il letto*). Dunque andiamo!

leurs menaces contre la république ne serviront qu'à prolonger la captivité d'une famille infortunée et en rendront peut-être le sort plus malheureux et plus déplorable. (*Fixant Marie-Antoinette et lui tendant le papier*). Il ne reste qu'à signer.

Dau. Oh! si, Maman, par pitié!

Ant. (*Se levant toute tremblante*). Oh! vous ne savez pas ce que vous dites, mon pauvre enfant! Vous ne comprenez pas qu'ils veulent avilir, déshonorer la veuve de Louis XVI? la mère du Dauphin? la contraindre à déclarer à la face du monde qu'ils ont fait couler avec justice le sang versé il n'y a qu'un instant, le sang qui fume encore, le sang de votre père! Oh! j'en atteste le ciel! si en ce moment d'angoisse suprême, j'adressais mes prières aux souverains de la terre, au Roi du ciel, ce serait pour appeler l'extermination sur une terre qui a bu le sang du plus juste des rois... (*Avec exaltation*). Et puisse ce voeu être exaucé!

Sec. Alors il ne me reste plus qu'à faire exécuter le décret de la Convention nationale, puisque le Comité ne pourra pas, comme il l'espérait, le faire révoquer, grâce à cet acte. (*Exhibant le décret*).

Ant. Un décret?

Elis. Et que peut-il être?

Sec. De la prompte exécution duquel le citoyen Simon reste chargé.

Ant. (*Epouvantée*). Simon?...

Sec. (*À Simon*). À l'instant et n'importe à quel prix. (*Lançant un coup-d'oeil terrible à Marie-Antoinette*). Le reste regarde Robespierre! (*Il sort*).

Ant. Un décret dans vos mains! (*À Simon qui s'est avancé*).

Sim. (*Montrant le papier*). Tout juste; dans mes mains... mais il n'y a pas de quoi vous effrayer. Jugez-en vous-même. — La Convention Nationale ayant promis à Louis Capet de se charger de l'éducation de son fils, l'ex-prince Louis Charles, d'accord avec la Commune de Paris, a décidé de lui nommer un précepteur... dans la personne... du Municipal Simon...

Ant. Toi!

Sim. Moi — auquel en conséquence l'enfant sera remis, sans délai et pour toujours, après lecture du présent décret — La Convention Nationale.

Ant. Dieu!... me séparer de mon fils!... plutôt mourir!...

Elis. Mais un tel excès de cruauté est-il possible!

Ant. Mon fils! non, non, non!

Sim. Oh! voyez le beau malheur! parce que je vous ai dit que je n'aime pas les enfants... mais j'ai ajouté que le vôtre me plait, que je lui veux du bien... mais tant, tant, si vous saviez... Eh! avec moi il s'amusera bien, le cher petit ange... je le ferai rire, allez! Je lui raconterai les plus jolies petites histoires... je lui enseignerai de belles chansons... la Carmagnole par exemple. (*Se dirigeant vers le lit*). Et comme ça allons-nous en.

Ant. Scostati, rettile infame! va, che i miei muscoli diventano d'acciaio... sento salirmi alla bocca la bava sanguigna della tigre ferita! Prima che la tua mano, il tuo alito impuro giungano a profanare questo angelo, io ti sbranerò... vile! vile! vile! (*Mad. Elisabetta e Mad. Reale, sono accorse a trattenere Maria Antonietta, che è in uno stato da metter paura*).

Sim. Umh!... via, perchè possiate calmarvi un poco, vi concedo cinque minuti. (*Ponendosi a sedere*). Ma vi prevengo che di qui non usciremo senza il fanciullo.

Ant. Ebbene quando io sarò morta!

Sim. (*Alzandosi indispettito*). Oh allora finiamola. Venite! (*Ai municipali ed alle guardie che snudano le daghe, dietro il suo esempio*).

Elis. Compassione! | *Scagliandosi am-*
Mad. Misericordia! | *bedue alle ginocchia di Simon e dei satelliti)*.

Del. Pietà della mamma! pietà!

Ant. No la morte, prima, la morte! (*Riparandolo*).

Sim. (*Liberandosi dalle due principesse, seguito dagli altri*). Eh! non è già voi che uccideremo,... ma lui!

Ant. (*A braccia tese*). Indietro... (*Simon si muove*). Aspettate!... un momento!.... (*Piangendo desolatissimamente*). Concedetemi un'ora... mezz'ora... un quarto d'ora... cinque minuti!

Sim. Abbiamo aspettato abbastanza.

Ant. Ebbene!... sia fatta la volontà del Signore!...

Del. Oh! mamma... anche senza di voi!

Ant. Figlio! figlio mio!

(*Mad. Elisabetta e Mad. Reale, soffocate dalle lacrime vanno ad abbracciare il Delfino*).

Del. (*c. s.*) E senza la mia sorella!... *Ergendo le braccia al collo di Mad. Elisabetta*). Oh! zia!...

Elis. Coraggio. (*Gli vanno mettendo il suo giubbetto ed il cappellino*).

Sim. Eh! non serve... già noi lo vestiremo un poco diversamente...

Ant. Dunque vedete, Simon, che io obbedisco... ve lo consegno... (*Facendo fare un passo al figlio e poi ritirandolo ancora presso di se*). Compatitemi... perdonate ad una madre questa angoscia ineffabile!... Non lo trattate male... è si buono il poverino!... ma non insegnate a dimenticarsi di sua madre... ad odiarla... ve ne prego a mani giunte... in ginocchio... (*Cadendo in ginocchio*).

Sim. No, no... (*Per prenderlo*)...

Ant. Un'altro bacio... un altro!...

Sim. (*Per finirla afferra il Delfino e gettandoselo in collo si slancia all'uscio*).

Del. (*Urlando*) Oh! Dio! Dio!...

Ant. Ferma! Ah! figi...

Elis. Ah! la catalessi!...

Mad. Oh! madre, madre mia!

Ant. Arrière, infâme reptile! va, mes muscles deviennent d'acier... je sens monter à ma bouche la bave sanglante de la tigresse aux abois! Avant que ta main, que ton souffle impur souillent cet ange du ciel, je te déchire en morceaux, lâche, lâche, lâche!

(*Madame Elisabeth et Madame Royale accourent pour retenir Marie-Antoinette dont l'aspect est effrayant*).

Sim. Hum!... allons, je vous accorde cinq minutes pour vous calmer un peu. (*Il s'assied*). Mais je vous préviens que nous ne sortons pas d'ici sans l'enfant.

Ant. Eh bien! avant je serai morte!

Sim. (*Se levant avec colère*). Oh! alors finissons-en; Venez, vous autres. (*Aux Municipaux et aux gardes qui dégainent à son exemple*).

Elis. Pitié! | (*Se jetant toutes deux*
Mad. Miséricorde! | *aux genoux de Simon et de ses satellites*).

Dau. Pitié pour mamau! pitié!

Ant. Non, plutôt la mort! la mort! (*Le couvrant de son corps*).

Sim. (*Se dégageant des deux Princesses et suivi des gardes*). Eh! ce n'est pas vous que nous tuerons, c'est lui!

Ant. (*Les bras étendus*). Arrière! (*Simon fait un mouvement*). Attendez!... un moment! (*Éperdue et fondant en larmes*). Accordez-moi une heure... une demi-heure... un quart d'heure... cinq minutes...

Sim. Nous avons attendu assez longtemps.

Ant. Eh bien! que la volonté de Dieu s'accomplisse!

Dau. Oh! maman, loin de vous aussi!

Ant. Oh! mon fils! mon enfant!

(*Madame Elisabeth et Madame Royale suffoquées par les sanglots viennent embrasser le Dauphin*).

Dau. (*même jeu*), Et loin de ma soeur!... (*Jetant ses bras au cou de Madame Élisabeth*). Oh! tante!

Elis. Courage! (*Elles lui mettent l'habit et le chapeau*).

Sim. Eh! c'est inutile;... nous l'habillerons à notre mode.

Ant. Vous voyez, Simon, j'obéis... je vous le livre. (*Elle fait faire à son fils un pas en avant, puis elle le retire près d'elle*). Pardonnez-moi... pardonnez à une mère qui souffre une angoisse ineffable!... Ne le maltraitez pas... il est si bon, le pauvre petit!... ne lui enseignez pas à oublier sa mère... à la haïr... je vous en supplie les mains jointes... à deux genoux... (*Elle tombe à genoux*).

Sim. Non, non... (*Il veut le prendre*).

Ant. Encore un baiser... encore un!

Sim. (*Pour en finir il prend le Dauphin, le jette sur son épaule et s'élance vers la porte*).

Dau. (*Hurlant*). Oh! mon Dieu! mon Dieu!

Ant. Arrête! ah! mon enf...

Elis. Ah! la catalepsie!

Mad. Ah! ma mère! ma mère!

ÉPILOGUE

La mattina del 16 Ottobre 1793.

Segreta di Maria Antonietta alla Conciergerie. Un paravento, dietro cui s'intende situato il letto di Maria Antonietta.

SCENA I.

Rosalia è seduta. Un ufficiale dei gendarmi passeggia nel fondo, dietro il paravento. M. Lebeau entra dopo un momento.

Leb. (*Egli viene dall'uscio di fondo, che apre e chiude a chiave, si move verso il paravento*). Rosalia, che fate lì? .. Credete che dorma la nostra prigioniera?

Ros. Dormire?... ah! Signor Lebeau... come potrebbe mai dormire?... La poveretta si è coricata, perchè non poteva più reggersi in piedi dalla fatica, dopo di esser rimasta per 20 ore alla sbarra del tribunale rivoluzionario... dalle 8 del mattino fino alle quattro dopo mezzanotte! Comprendete? Quando fu ricondotta, per l'ultima volta, alla Conciergerie, sembrava già morta! Io ho dovuto aiutarla a stendersi sul letto... non ne aveva più forza.

Leb. Lo so!... ma... (*Accostandosele le dice a mezza voce*). Vi prego a non mostrarvi tanto commossa... Su! presto, asciugatevi gli occhi per bene... c'è là chi può osservarvi. Noi dobbiamo essere inflessibili, feroci... o almeno sembrarlo. Voi sapete che cosa costa la pietà nelle carceri della Conciergerie... che cosa ha costato ai Signori Richard, vostri padroni, che ne erano i custodi, prima di me. Che cosa costerà al Capitano de Bûne, per aver offerto un semplice bicchier d'acqua alla regina, spirante di sete, alla sbarra del tribunale... e non voglio che accada altrettanto a me ed a Madama Lebeau, mia moglie... se pure sarà possibile!

Ros. (*Che si è asciugata gli occhi e si è alzata*). Via state tranquillo... (*sbirciando all'indietro colla coda dell'occhio*) l'ufficiale non mi può ascoltare ed è scomparso dietro il paravento, probabilmente per tormentarla anche in questi ultimi momenti.

Leb. (*A bassa voce*). Era ben meglio ucciderla il 21 Gennaio, quando hanno ucciso il re.

Ros. E perchè condannarla ad una agonia di nove mesi? perchè aspettare il 16 Ottobre, se già avevano decretata la sua morte? No; i crudeli vollero prima separarla dal Delfino... ed in qual modo! poi il 2 Agosto l'hanno anche divisa dalla figlia, dalla cognata, che per lei era come una sorella.. per seppellirla in questa cameruccia, malsana. E qui la disgraziata, patisce da 74 giorni le privazioni, alle quali non è soggetta la più tapina creatura... mancante, per fino, di un po di lume alla notte, di

Le matin du 16 Octobre 1793.

Cachot de Marie-Antoinette à la Conciergerie. Un paravent qui est censé cacher le lit de Marie-Antoinette.

SCÈNE I.

Rosalie assise. Au fond, un officier de gendarmerie se promène derrière le paravent. Monsieur Lebeau entre au bout d'un moment.

Leb. (*Il entre par la porte du fond qu'il ouvre et qu'il referme à clef; se dirigeant vers le paravent*). Rosalie, que faites-vous là?.... Pensez-vous que la prisonnière dorme?

Ros. Elle! dormir!... Oh! Monsieur Lebeau... comment pourrait-elle dormir?... Pauvre femme! Elle s'est jetée sur son lit parce qu' elle ne pouvait plus se tenir debout après être restée vingt heures à la barre du tribunal révolutionnaire... depuis 8 heures du matin jusqu'à quatre heures après minuit! Comprenez-vous? La dernière fois qu'on l'a reconduite à la Conciergerie, elle avait l'air d'une morte! j'ai dû l'aider à se mettre au lit... elle n'en avait pas la force.

Leb. Je le sais; mais... (*Il s'approche d'elle et lui dit à demi-voix*). Je vous en prie, ne vous montrez pas si émue. Allons! vite, essuyez-vous les yeux... il y a là des yeux qui vous observent. Nous devons être inflexibles, féroces ou du moins le paraître; vous savez ce que coûte la pitié dans les prisons de la Conciergerie... ce qu'elle a coûté aux Richard, vos maîtres, qui en étaient les gardiens avant moi; ce qu'il en coûtera au capitaine de Bûne, pour avoir simplement offert un verre d'eau à la Reine, qui mourait de soif à la barre du tribunal... et je ne veux pas qu'il m'en arrive autant non plus qu'à Madame Lebeau, mon épouse... si toutefois c'est possible!

Ros. (*S'essuyant les yeux et se levant*). Soyez donc tranquille. (*Lui désignant du coin de l'oeil l'officier qui est au fond*). L'officier ne peut m'entendre; il a disparu derrière le paravent sans doute pour la tourmenter jusqu'à la dernière heure.

Leb. (*A voix basse*). Il valait bien mieux la tuer le 21 janvier avec le Roi.

Ros. Et pourquoi la condamner à une agonie de neuf mois? pourquoi attendre jusqu'au 16 octobre, puisqu'ils avaient déjà décrété sa mort? Non; les cruels ont voulu d'abord la séparer du Dauphin... et de quelle manière! puis le 2 août, ils l'ont encore éloignée de sa fille et de Madame Elisabeth qui était pour elle comme une soeur... pour l'enterrer dans ce cachot malsain. Et là l'infortunée souffre depuis 74 jours des privations que la plus pauvre des femmes ne saurait supporter... privée même de

un foglio di carta, di una penna... di lenzuola, di vesti, senza un pajo di forbici, un po di refe, un ago! Se io... oh! Gesù! a che è mai ridotta una regina di Francia!

UF. (*Mostrandosi dal paravento, senza farsi avanti*). La condannata vi vuole, Rosalia. (*Rientra*).

ROS. Ah! eccomi tosto. (*Corre dietro il paravento*).

LEB. Questa eccellente Rosalia mi vuol perdere colla sua carità.. e il male si è che non posso condannarla... (*Si sentono alcune parole confuse e dei gemiti dietro il paravento*). Che sarà mai? (*Per muoversi verso il paravento, ma si ferma tosto*). È meglio che io non vada nel caso che... ah! se Rosalia non s'ingannasse. (*Vedendo apparire l'ufficiale si ricompone tosto ed assumendo un aria brusca dice*). Che c'è?

UF. (*Staccandosi dal paravento, ridendo*). Nulla, nulla!

SCENA II.

Maria Antonietta, Rosalia ed i suddetti.

UF. (*Sogghignando*). Ah! ah... va bene (*Volgendosi a Lebeau*) Signor Lebeau, io devo uscire un momento per ricevere gli ordini.. la vostra testa, già lo sapete, ci risponde di quella della condannata..

LEB. Lo so!

UF. (*Accostandosi bene a Maria Antonietta*). Eh! via, sono il diavolo che non potete guardarmi, come ne avete guardati tanti altri.. Eh! non mi guardate con quegli occhi di Diana... non sono già Atteone per essere cangiato in cervo...... (*Esce sempre sogghignando, aprendo l'uscio, e richiudendolo colla chiave che leva di tasca*).

ANT. Ah! Rosalia! Rosalia!

LEB. (*Che era rimasto colpito dalle parole dell'ufficiale*). Che ha voluto dire l'ufficiale?

ROS. Ah! Signor Lebeau, è una cosa orribile! Voi sapete che il tribunale, temendo l'impressione pietosa, che le vesti di lutto della regina avrebbero potuto produrre sul popolo, risvegliando in alcuni la memoria dell'infelice Luigi XVI, le avevano ordinato di sostituirvi il suo povero abito bianco...

LEB. E così?...

ROS. E così, per indossarlo le conveniva svestirsi interamente..or dunque, per quanto abbia pregato, in nome dell'onestà, quell'uomo brutale a scostarsi, non è stato possibile, ed ha dovuto!...

ANT. È un poco troppo, Signor Lebeau, non è vero?...

LEB. (*Fremendo*). Sì, troppo!

ANT. Ma per l'onore dell'umanità devo dire, che non tutti i miei guardiani sono stati inesorabili verso di me... voi noi foste, signore!... e nemmeno il Capitano de Bûne... dov'è egli? vorrei ringraziarlo ..

LEB. Ohimè! madama, egli è stato arrestato!

lumière la nuit, d'habillements, sans une paire de oiseaux, sans fil, sans aiguilles! si moi... Oh! Jésus! à quoi est réduite une Reine de France!

OFF. (*De l'ouverture du paravent, sans avancer*). La condamnée vous demande, Rosalie. (*Il rentre*).

ROS. Me voici! me voici! (*Elle court derrière le paravent*).

LEB. Cette bonne Rosalie me perdra avec son humanité... et le mal est que je ne saurais lui en vouloir... (*On entend derrière le paravent des paroles confuses et des gémissements*). Qu'est-ce qu'il y a? (*Il veut passer derrière le paravent, mais il s'arrête aussitôt*). Il vaut mieux que je n'y aille pas, si par hasard... Ah! si Rosalie ne se trompait pas... (*Voyant paraître l'officier, il compose son visage et prenant un air brusque, il dit*). Qu'y a-t-il?

OFF. (*Il sort en riant de derrière le paravent*). Rien, rien!

SCÈNE II.

Marie-Antoinette,

Rosalie et les précédents.

OFF. (*Avec un rire moqueur*). Oh! Oh!... c'est bon. (*Se tournant vers Lebeau*). Monsieur Lebeau, je sors un moment pour recevoir mes ordres... vous savez que votre tête répond de celle de la prisonnière.

LEB. Je le sais!

OFF. (*S'approchant de Marie-Antoinette*). Allons donc, ma belle; est-ce que je suis le diable, que vous ne puissiez me regarder comme vous en avez regardé tant d'autres... Voyons! ne me faites pas ces yeux de Diane irritée... je ne suis pas Actéon, et vous ne me changerez pas en cerf... (*Il sort en riant, ouvrant et refermant la porte avec la clef qu'il tire de sa poche*).

ANT. Ah! Rosalie! Rosalie!

LEB. (*Qui est resté tout surpris des paroles de l'officier*). Qu'est-ce qu'il a voulu dire, l'officier?

ROS. Ah! M. Lebeau, c'est une infamie! Vous savez que le tribunal redoutant que le deuil de la Reine n'excitât quelque émotion dans le peuple en réveillant le souvenir du malheureux Louis XVI, lui a donné l'ordre de mettre ses pauvres habits blancs?

LEB. Est-ce vrai?

ROS. Oui, et pour faire l'échange elle a dû se déshabiller tout-à fait... or elle a eu beau, au nom de la pudeur, prier cet homme brutal de s'éloigner; il n'a voulu à aucun prix et elle a dû...

ANT. C'est trop, M. Lebeau, n'est-ce pas!

LEB. (*Frémissant*) Oui, trop!

ANT. Cependant pour l'honneur de l'humanité, je dois dire que tous mes gardiens ne se sont pas montrés inexorables... Vous ne l'avez pas été, Monsieur... le capitaine de Bûne non plus... où est-il? je voudrais le remercier...

LEB. Hélas! madame, il a été arrêté!

Ant. Arrestato?... per avermi offerto un sorso d'acqua alla sbarra del tribunale!... quanti infelici per cagion mia... quanti sono morti per avermi amata! Questa notizia è ben crudele per me... giacchè io aveva una grazia da chiedervi, Signor Lebeau... forse anche a voi, Rosalia.. ma adesso.. ab! no, io vi ucciderei entrambi, se...

Ros. Parlate, signora, parlate.

Leb. Se il vecchio Lebeau potrà rendervi un ultimo servigio, lo farà, madama.

Ant. Ah! un gran servigio... ma...

Leb. (*Dopo aver dato un occhiata intorno*). Sentiamo!

Ant. Ebbene voi sapete che appena entrataqui dentro, fui spogliata di tuttociò che di più prezioso possedeva sopra di me... Ma un unico oggetto ben più caro al mio cuore ha potuto sfuggire ai loro occhi.. (*Estraendo il medaglione*). Questo medaglione che il re mi ha donato, l'orribile sera del 20 Gennajo! che contiene il suo ritratto, quello del Delfino ed alcune ciocche di capelli di tutta la nostra famiglia... io vorrei farlo consegnare alla mia buona sorella... e scriverle alcune cose... il mio ultimo addio... giacchè devo partire, senza vederla!

Leb. Ebbene, se sarà possibile, o io o Rosalia, ce ne incaricheremo.

Ros. Oh! sì, madama, ve lo giuro, Dio mi ajuterà.

Ant. E che egli vi benedica! e voi pure, Signor Lebeau. Vorreste allora favorirmi un foglio di carta e una penna?

Leb. Sì. (*Recandosi nel fondo, dove apre un piccolo stipo nel muro, prende l'occorrente per scrivere, lo depone sul tavolino che va a situare alla sinistra dove era seduta Rosalia*). Voi vi metterete qui, madama, dove in ogni caso non potrete essere osservata da chi si affacciasse improvvisamente all'inferriata dell'usolo.

Ant. (*Recatasi lentamente al luogo indicatole*) Grazie! grazie! oh! credetemi! non mi duole di morire.... e soprattutto in questo momento che quell'esecrabile Simon ha adempito il mandato della Convenzione.... è riuscito a pervertire, a corrompere, il cuore del Delfino e farmi esecrare da quell'angelo, che era la mia gioja, il mio amore, l'anima mia.... tutto!

Leb. Non lo crediate!

Ant. Oh! sì; una sola imputazione ha potuto farmi arrossire di sdegno davanti ai miei carnefici.... quella che il labbro trema di proferire.... l'accusa di aver fatto oltraggio alla purità di mio figlio... Una madre!... io?.... ed il foglio invereconde era sottoscritto da lui.... dal Delfino!... Ma di questa calunnia io torno ad appellarmi al grido segreto della natura, a tutte le madri.... dicano esse, se ciò è possibile!....

Leb. (*Estremamente commosso dopo aver guardato all'uscio*). A qualunque costo, madama, sappiate la verità.... se posso consolare una madre agonizzante lo farò.... vada la testa! No; Simon non è riuscito a

Ant. Arrêté! — pour m'avoir offert un verre d'eau à la barre du tribunal?... que de malheureux à cause de moi!... Combien sont morts pour m'avoir aimée! C'est pour moi une nouvelle bien cruelle; car j'avais une faveur à vous demander, M. Lebeau... et à vous aussi peut-être, Rosalie... mais à présent... ah! non je vous ferais périr tous les deux, si...

Ros. Parlez, Madame, parlez.

Leb. Si le vieux Lebeau est capable de vous rendre un dernier service, il le fera, Madame...

Ant. Ah! un grand service... mais...

Leb. (*Après avoir regardé partout*). Voyons ce que c'est.

Ant. Eh bien! vous savez qu'à peine entrée dans ce cachot, on me dépouilla de tout ce que j'avais sur moi de plus précieux. Mais un objet plus cher à mon coeur que tout le reste a échappé à leurs recherches... (*Montrant le médaillon*). Ce médaillon que le Roi m'a donné dans cette affreuse soirée du 20 janvier! qui contient son portrait, celui du Dauphin et des cheveux de toute notre famille.. je voudrais qu'il fût remis à ma soeur Elisabeth... et aussi lui écrire quelques mots... mon dernier adieu... puisque je dois partir sans la voir!

Leb. Eh bien! si c'est possible, Rosalie ou moi nous nous en chargerons.

Ros. Oh! oui, Madame, je vous le jure, et Dieu m'aidera.

Ant. Et puisse-t-il vous bénir! et vous aussi, M. Lebeau. Voudriez-vous alors me donner du papier et une plume?

Leb. Tout de suite. (*Il va vers le fond, tire d'une petite armoire ce qu'il faut pour écrire, et le met sur la table qu'il porte vers la gauche, là où Rosalie était assise*). Mettez-vous ici, Madame; dans tous les cas, si quelqu'un s'avisait tout-à coup de regarder au guichet de la porte, il ne vous verrait pas.

Ant. (*Se rendant lentement à l'endroit indiqué*) Merci! merci! oh! croyez-le bien! si je souffre ce n'est pas de mourir, mais parce que cet exécrable Simon a rempli le mandat de la Convention... qu'il a réussi à pervertir, à corrompre le coeur du Dauphin, à me faire haïr de cet ange, qui était ma joie, l'amour de mon âme... tout!

Leb. Ne le croyez pas.

Ant. Oh! si; une seule accusation a pu me faire rougir de colère devant mes bourreaux... celle que les lèvres refusent de répéter... l'imputation d'avoir fait outrage à la pureté de mon fils... Une mère!... moi!... et le papier impur c'est lui qui l'avait signé! lui! le Dauphin!... Mais encore une fois j'en appelle à la voix de la nature, à toutes les mères... Qu'elles le disent, elles! Est-ce que c'est possible?

Leb. (*Profondément ému après avoir jeté un coup-d'oeil vers la porte*). Quoi qu'il en coûte, Madame, sachez la vérité... Si je puis consoler l'agonie d'une mère, je le ferai... et au diable la guillotine! Non; Simon

farvi odiare dal figlio vostro, che dì e notte vi chiama inconsolabilmente...

ANT. Che?

LEB. (*Sempre dando qualche occhiata all'uscio*) Sappiate che gli agenti di Robespierre, hanno presentato al fanciullo quel foglio, assicurandolo, che era una petizione, per ottenere dal consiglio di essere ricongiunto alla madre sua.... e il poverino l'ha sottoscritta, ebbro di gioia, baciando le mani de'suoi assassini!

ANT. Ah! non mi odia egli? il mio Delfino.... la mia creatura.... mi ama! pregherà per me! — (*Verso Lebeau*) Oh grazie, Signore, grazie.

LEB. Calmatevi.

ANT. Ho un gran bisogno di scrivere.... i miei istanti sono contati.... possono sfuggirmi.... vi prego, lasciatemi un momento.

LEB. Sollecitate — Venite Rosalia, (*Si ritirano dietro il paravento*).

ANT. (*Che ha preso la penna*). Come principierò io?... Avrei tante cose da dire! ma sono sì deboie... sì agitata! (*Scrive ripetendo le parole*). Mia buona sorella Elisabetta!... condannata a morire... è a voi che io scrivo per l'ultima volta... Io muojo tranquilla, e solo mi duole di abbandonare per sempre voi... e lo mio creature. Quanto a mio figlio vi confido un segreto... È apparso dal mio processo che egli mi abbia accusata di un orribile delitto... calunniata!... non è vero! non gli serbate rancore perciò... egli è innocente... lo hanno tradito... poverino... sappia che sua madre non lo ha maledetto!... che Dio le ha permesso di riconoscere la verità sul punto d'incamminarsi al patibolo.... che io lo benedico... come benedico la mia povera figlia! Ricevete questo medaglione se pure potrà esservi consegnato... Serbatelo gelosamente in memoria di me, e del vostro sventurato fratello... Addio, mia buona, e tenera sorella... ricordatevi sempre di me... io vi abbraccio, e vi bacio unitamente agli adorati miei figli. Addio ricevete l'anima mia e pregate per me... Addio! Addio!

LEB. (*Che naturalmente ha inteso il gran piangere della regina, uscito dal paravento con Rosalia, se le avvicina*). Madama Antonietta, (*Si riscuote*). Avete terminato?

ANT. Sì, sì, un momento... (*Lebeau e Rosalia tornano a guardare all'uscio. Antonietta si dirige verso di loro, e dice a Lebeau consegnandogli la lettera*). Ecco mio caro... e questo è il medaglione.

SCENA IV.

L'Ufficiale de'gendarmi ed i suddetti.

UF. (*Slanciandosi fra Lebeau e Maria Antonietta*). A me il medaglione e la lettera — a me!

ANT. Ah!...

UF. (*A Lebeau*). Probabilmente la vostra testa non corre minor pericolo di quella del capitano de Bûne. (*Avendo ricevuto la lettera ed il medaglione*).

n'a pas réussi à vous faire haïr de votre fils qui vous appelle nuit et jour avec désespoir...

ANT. Quoi!

LEB. (*Regardant toujours du côté de la porte*). Sachez que les agents de Robespierre, ont présenté ce papier à votre fils, en lui faisant croire que c'était une pétition pour obtenir du Comité qu'on le rendît à sa mère... et le pauvre enfant l'a signée, ivre de joie en baisant les mains de ses assassins!

ANT. Ah! il ne me hait donc pas! mon Dauphin!... le fruit de mes entrailles!... il m'aime... il priera pour moi (*A Lebeau*). Oh! merci, Monsieur, merci!

LEB. Madame, calmez-vous!

ANT. Il me faut absolument écrire... mes instants sont comptés... ils peuvent m'échapper... je vous en prie, laissez-moi un moment.

LEB. Faites vite: venez, Rosalie. (*Ils se retirent derrière le paravent*).

ANT. (*Prenant la plume*). Comment commencerai-je?... J'aurais tant de choses à dire! mais je suis si faible... si agitée! (*Elle écrit en lisant à haute voix*). Ma bonne soeur Elisabeth!... condamnée à mourir... c'est à vous que j'écris ces paroles dernières... je meurs tranquille et mon seul regret est de vous quitter, vous et mes pauvres enfants. Quant à mon fils, je vous confie un secret. Il a résulté du procès qu'il m'a accusée d'un crime horrible... calomniée!... ce n'est pas vrai! ne lui en veuillez pas pour cela..., il est innocent... il a été trahi, pauvre petit!... qu'il sache bien que sa mère ne l'a pas maudit!... que Dieu lui a donné de connaître la vérité, avant qu'elle ne marchât à l'échafaud... que je le bénis, comme je bénis ma pauvre fille! Recevez ce médaillon, si toutefois il peut vous être remis. Conservez-le précieusement en souvenir de moi et de votre malheureux frère... Adieu, ma bonne, ma tendre soeur... ne m'oubliez jamais... je vous serre dans mes bras, je vous embrasse avec mes enfants adorés. Adieu; recevez ma dernière pensée... Adieu! Adieu!

LEB. (*Entendant les gémissements de la Reine, il sort avec Rosalie de derrière le paravent et s'approche*). Madame Antoinette! (*Elle revient à elle*). Avez-vous fini?

ANT. Oui, oui, encore un moment... (*Lebeau et Rosalie reviennent vers la porte. Antoinette se dirigeant vers eux et tendant le médaillon à Lebeau*). Tenez, cher Monsieur... voici le médaillon.

SCÈNE IV.

L'officier de Gendarmerie; les précédents.

OFF. (*S'élançant entre Lebeau et Marie-Antoinette*). A moi le médaillon et la lettre! à moi!

ANT. Ah!...

OFF. (*à Lebeau*). Il est fort probable que votre tête ne vaut guère mieux que celle du capitaine de Bûne. (*S'emparant du médaillon et de la lettre*).

ANT. Che dite voi?

UFF. Io, per me, non devo che consegnare questi oggetti al commissario Simon; io non ho fatto che precederlo di pochi passi ed egli il consegnerà nelle mani di Robespierre.

ANT. A lui la mia lettera...

SCENA V.

Simon, Commissari Municipali, soldati che si schierano nel corridoio restando spalancato l'uscio, ed i suddetti.

SIM. (*Avanzandosi*) E perchè no?

UFF. Cittadino, io vi consegno questo medaglione ed una lettera da me sorpresi nelle mani del custode Lebeau, nell'atto che gli venivano affidati dalla prigioniera.

SIM. Va bene! (*Prende la lettera e il medaglione lanciando una occhiata feroce su Lebeau e Maria Antonietta*).

ANT. Quella lettera non è altro che il mio testamento, sono ancora in facoltà di lacerarlo.

SIM. No, madama, perchè è la repubblica che se ne incaricherà. (*La ripone: indi osservando il medaglione*). Che vedo? l'effigie di Luigi XVI e quella dell'ex-Delfino! Per ora sono venuto ad annunziare a Maria Antonietta, Giuseppina, Giovanna di Lorena arciduchessa d'Austria, vedova di Luigi XVI, che la sua ultima ora è venuta.

ANT. Grazie!

SIM. La Convenzione nazionale, per altro, volendo usare misericordia all'anima vostra, vi accorda un sacerdote, onde possiate ottenere la remissione delle vostre colpe e riconciliarvi con Dio. Questo sacerdote è l'abate Girard, che io medesimo vi ho condotto.

ANT. Voi! allora so a quale religione, a qual Dio serve questo prete — a Robespierre! dichiaro che non ne ho bisogno e lo rifiuto. Io mi sono già confessata.

SIM. A chi, madama?

ANT. A colui che non assolverà mai l'anima vostra dal sangue che fu sparso, e che state per versare, — a Dio!

SIM. (*In tuono feroce*) Allora in luogo dell'abate Girard, ministro della celeste misericordia, (*Recandosi presso l'uscio*), quà venga dunque quello dell'umana giustizia. — Henry Samson!

SCENA ULTIMA.

L'esecutore Henry Samson tutto vestito di rosso, con larga daga al fianco, tenendo in mano una fune e detti.

ANT. Ah!

SAM. Le vostre mani.

ANT. Che volete fare?

SAM. (*Mostra la fune*).

ANT. Legarle? no.... no.... non furono già legate al re.

SAM. Faccio il mio dovere! (*Simon fa cenno di sì con il capo*).

ANT. Que dites-vous?

OFF. Pour moi je n'ai qu'à consigner ces objets au commissaire Simon, que du reste je ne précède que de quelques pas. C'est à lui de les remettre au citoyen Robespierre.

ANT. A lui!

SCÈNE V.

Simon, Commissaires, Municipaux. Des soldats en rang dans le corridor: les précédents. La porte reste ouverte toute grande.

SIM. (*S'avançant*). Et pourquoi pas?

OFF. Citoyen, je vous remets cette lettre et ce médaillon que j'ai surpris dans les mains du geôlier Lebeau, au moment où la prisonnière était en train de les lui confier.

SIM. C'est bien! (*Prenant le médaillon et la lettre et jetant un regard féroce à Lebeau et à Marie-Antoinette*).

ANT. Cette lettre n'est autre chose que mon testament et j'ai encore le droit de la déchirer.

SIM. Non, Madame; c'est la République qui s'en chargera. (*Il va pour le mettre dans sa poche; regardant le médaillon*). Que vois-je? le portrait de Louis XVI! et celui de l'ex-Dauphin!... Je viens annoncer à Marie-Antoinette, Joséphine, Archiduchesse d'Autriche, veuve de Louis XVI, que sa dernière heure a sonné.

ANT. Merci!

SIM. La Convention Nationale, du reste, soucieuse du salut de votre âme, vous permet dans sa miséricorde de demander à un prêtre l'absolution de vos péchés et de vous réconcilier avec Dieu. Ce prêtre, c'est l'abbé Girard que j'ai pris le soin de vous amener.

ANT. Vous! alors je sais quelle religion, quel Dieu, ce prêtre doit servir! — Je déclare n'avoir pas besoin de son ministère et je le refuse. Du reste je me suis déjà confessée.

SIM. A qui, Madame?

ANT. A celui qui ne vous absoudra pas du sang que vous avez versé et que vous allez verser encore — à Dieu!

SIM. (*Avec un accent féroce*). Alors, au lieu de l'abbé Girard représentant de la miséricorde céleste (*s'avançant près de la porte*), voici venir le ministre de la justice humaine — Henry Samson!

SCÈNE DERNIÈRE

Le bourreau Henri Samson, vêtu de rouge, une corde à la main et une dague au côté; les précédents.

ANT. Ah!

SAM. Vos mains.

ANT. Que voulez-vous faire?

SAM. (*Il lui fait voir la corde*).

ANT. Les lier? non... non... on ne les a pas liées au Roi.

SAM. J'exécute mon devoir. (*Simon lui fait de la tête un signe affirmatif*).